

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

Bell & Howell Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
800-521-0600

UMI[®]



Université d'Ottawa • University of Ottawa

L'INSCRIPTION DE L'HISTOIRE DANS LA TRILOGIE D'HÉLÈNE BRODEUR

par

ANNIE J. BRAY

Département des lettres françaises

Faculté des arts

Thèse présentée à l'École des études supérieures

de l'Université d'Ottawa

en vue de l'obtention de la Maîtrise ès arts (Lettres françaises) : M.A.

Ottawa - 2000



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-57091-6

Canada

Résumé

Au cours des années 80, Hélène Brodeur, écrivaine franco-ontarienne, publia une trilogie dont les tomes, intitulés respectivement *La Quête d'Alexandre*, *Entre l'aube et le jour*, et *Les routes incertaines*, ont été regroupés par l'auteure sous l'appellation de *Chroniques du Nouvel-Ontario*. Lourd de signification, le vocable «chronique» sous-tend une forte présence de l'histoire de l'Ontario-Nord au coeur de l'intrigue romanesque brodeurienne. Or, bien que la chronique se veuille un répertoire de faits historiques rapportés dans le respect de leur temporalité, la trilogie s'écarte de cette définition essentiellement parce qu'elle est avant tout une oeuvre de fiction où l'imaginaire joue un rôle prépondérant.

Certes, l'histoire, ou la réalité révolue, parfois élément actif de l'intrigue, souvent contexte ou bref récit mis en abîme, reste omniprésente tout au long de chacun des volumes de la trilogie brodeurienne. Apparaissant dans des proportions et des formes variées, elle est tantôt rigoureusement fidèle à la réalité, tantôt modifiée par l'écrivaine au profit de la fiction. En prenant appui sur des sources documentaires d'historiens et sur des ouvrages théoriques, notamment ceux de Georges Lukacs, de Claudie Bernard et de Gilles Nélod, nous nous sommes donc interrogée sur les rapports existant entre l'histoire et la fiction au coeur de l'oeuvre brodeurienne pour enfin déterminer la nature de la relation entre la trilogie et le roman historique tel que les spécialistes le définissent.

Remerciements :

Je tiens à remercier monsieur Jules Tessier pour ses interventions judicieuses et ses conseils précieux prodigués généreusement tout au long de ma recherche et pendant la rédaction. Mais surtout, je lui suis reconnaissante pour le support continuuel accordé au cours de l'élaboration de ma thèse, et pour la confiance mise dans mes aptitudes et dans mes capacités.

Je remercie également mon époux, Charles, pour sa patience infinie et pour son encouragement inconditionnel dans l'atteinte de mon but.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	
Remerciements	
Introduction.....	1
Chapitre I : Le roman historique: théories	
Son origine.....	9
Sa/ses définition(s).....	16
Situation de la trilogie brodeurienne par rapport à ces théories sur le roman.....	40
Chapitre II : L'authenticité subjective	
L'interprétation.....	58
L'«arbitrarisme» narratif des faits historiques relatés.....	66
Chapitre III : Réalité et fiction: leurs rapports dans le roman historique	
Vraisemblance et vérité.....	74
Histoire authentique, histoire modifiée: la trilogie d'Hélène Brodeur.....	85
Chapitre IV : L'inscription du réel (ou de la réalité) dans la fiction	
Mécanismes d'insertion de la réalité dans la diégèse.....	105
Cohésion et enchaînement du contenu historique et de l'intrigue fictive.....	113
Conclusion.....	118
Annexe.....	128
Bibliographie.....	150

Introduction

Hélène Brodeur, écrivaine franco-ontarienne née au Québec le 13 juillet 1923 à Saint-Léon-de-Val-Racine, passe son enfance et son adolescence dans le nord de l'Ontario, à Val-Gagné, près de Timmins. Elle termine ses études secondaires à l'Académie Sainte-Marie de Haileybury, puis obtient un diplôme d'enseignement à Ottawa, en 1940, pour ensuite exercer sa profession dans une école de rang de Val-Gagné jusqu'en 1942. De retour aux études, elle termine son baccalauréat à l'Université d'Ottawa en 1946. Après avoir enseigné pendant un an le français et l'histoire dans une école secondaire de South Mountain, dans l'est de l'Ontario, Brodeur abandonne la profession pour travailler un an au consulat du Liban et de l'Irak à Ottawa, puis devient traductrice et journaliste à la pige. Elle écrira notamment de nombreux textes pour la radio anglophone (CBC) et fera paraître des articles et des nouvelles dans les deux langues officielles dans des revues tant canadiennes qu'américaines : *Châtelaine*, *Maclean*, *Flight Magazine*, et *Extension Magazine* dans lequel elle publiera un roman-feuilleton intitulé *Murder in the Monastery*. Brodeur retourne ensuite aux études, cette fois en relations publiques et en publicité à l'Université Carleton d'Ottawa, de 1962 à 1964. Puis, elle occupe le poste de directrice des communications au Conseil du Trésor, au gouvernement fédéral,

fonction qu'elle abandonne en 1977 afin de se consacrer à sa passion, l'écriture¹.

Son premier roman, *La Quête d'Alexandre*, paru en 1981, premier tome des *Chroniques du Nouvel-Ontario*, vaut à son auteure de remporter le prix Champlain. Puis, en 1983, Brodeur publie le deuxième tome intitulé *Entre l'aube et le jour*. Cette nouvelle oeuvre lui permet d'obtenir le Prix du Nouvel-Ontario, en 1984, et l'année suivante, le Premier Prix littéraire du *Droit*, quotidien d'Ottawa. Enfin, le roman *Les routes incertaines* vient compléter la trilogie en 1986. Bien que ces trois oeuvres aient été traduites en anglais par l'auteure elle-même, le corpus de cette thèse est constitué uniquement de la version originale francophone de la trilogie historique. Par ailleurs, son dernier roman, *L'Ermitage*, publié en 1996, ne sera pas retenu dans le cadre de cette thèse, principalement en raison du contexte diégétique de l'oeuvre essentiellement orienté vers l'histoire du Québec du milieu du XX^e siècle. Le but de ce travail de recherche étant d'étudier avant tout les rapports entre l'histoire de l'Ontario et la fiction brodeurienne, il sied de l'exclure de notre corpus.

Répartie sur une période de soixante ans, l'intrigue de la trilogie se divise en trois grandes parties. La première, comprise dans le premier tome intitulé *La Quête d'Alexandre*, se déroule principalement dans le Nouvel-Ontario et couvre les années

¹ Ces renseignements bio-bibliographiques ont été tirés de deux sources.
 Réginald Martel, John Hare, Paul Wyczynski, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Éditions Fides, 1989, p. 206-207.
 Paul-François Sylvestre, *Répertoire des écrivains franco-ontariens*, Sudbury, Prise de parole, 1987, p. 19-20.

1909 à 1916, période de colonisation qui se termine dramatiquement par le grand incendie de 1916. Toujours située dans le nord de l'Ontario, la diégèse du roman *Entre l'aube et le jour* s'ouvre, quant à elle, en pleine Crise économique, en 1930, soit une quinzaine d'années après la conflagration, et se termine en 1938, peu avant la Seconde Guerre mondiale. En revanche, dans le dernier tome intitulé *Les routes incertaines*, les lieux où se déroule l'action sont beaucoup plus diversifiés que dans les deux premiers volumes, puisqu'ils sont partagés entre Montréal, Ottawa, Toronto, le Nord ontarien et la Côte d'Ivoire. En outre, le dernier tome couvre une période plus étendue que les deux volumes précédents, soit de 1938 à 1958, en plus de l'année 1968.

Déjà, le qualificatif de *Chroniques du Nouvel-Ontario*, attribué par l'auteure à sa trilogie, révèle la présence d'une dualité générique opposant le recueil de faits historiques que constituent les chroniques, et le roman, au contraire ancré dans la fiction. Mais l'inscription spatio-temporelle de l'oeuvre dans un contexte réel passé suffit-il à faire de la trilogie une oeuvre romanesque historique? Qu'est-ce qui fait qu'un roman puisse être qualifié d'«historique»? Quelles caractéristiques doit-il présenter, ou quelles règles doit-il suivre? Bref, qu'est-ce que le roman historique, et comment l'oeuvre brodeurienne répond-elle à ces critères? Voilà les questions que nous nous sommes posées et auxquelles nous avons tenté de répondre dans notre thèse qui vient combler, d'ailleurs, une lacune importante au sein des analyses littéraires, peu

nombreuses, portant sur Hélène Brodeur, l'étude du rapport entre l'histoire et la fiction n'ayant jamais été abordé de façon approfondie².

Le dépouillement du fonds d'archives versé en 1992 par Hélène Brodeur au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa nous a permis, en un premier temps, de nous rendre compte des recherches multiples effectuées par l'auteure dans divers journaux, dont le *Globe and Mail*, dans le but de se renseigner sur différents événements qui se sont produits au cours de l'époque représentée dans le dernier tome de sa trilogie, en accordant une attention particulière à la Seconde Guerre mondiale³. La consultation de ces notes nous a permis de vérifier le souci d'authenticité manifesté par l'écrivaine au sujet des faits historiques tirés de la réalité qu'elle a choisi d'intégrer à son intrigue fictive. D'autre part, le fonds comprend une recherche détaillée sur deux hommes d'affaires franco-ontariens, Paul Desmarais et Robert Campeau, desquels elle s'est sans doute inspirée pour étoffer ses

² Deux thèses, déposées au cours des années 80, portent, en totalité ou en partie, sur l'oeuvre d'Hélène Brodeur. La première, rédigée par Danielle Trudel et intitulée *Vers une nouvelle théorie de la littérature régionale*, analyse quatre oeuvres d'écrivains, dont *Entre l'aube et le jour* d'Hélène Brodeur. La seconde, écrite par Marie-Hélène Barbier-Tainturier, porte, quant à elle, le titre suivant: *Chroniques du Nouvel-Ontario. Hélène Brodeur. Le Roman régionaliste en question. Autour d'une étude du personnage d'Alexandre*. C'est donc dire qu'aucune d'entre elles n'étudie de façon particulière le rapport entre l'histoire et la fiction dans la trilogie. De même, Ronald Plante se sera attardé à l'étude des oeuvres d'Hélène Brodeur, ayant notamment publié un article intitulé *Paradis du Temiscamingue ou l'Inukshuk brodeurien*. Mais comme il l'affirme lui-même, «notre travail [...] a pour but d'examiner l'importance du personnage en tant que foyer de signes identitaire et imaginaire». (Voir la bibliographie pour la référence complète à ces thèses et à cet article.)

³ Hélène Brodeur aura intitulé ses cahiers de notes *Recherches pour le tome 3*. Il n'en existe pas pour les deux premiers volumes.

personnages qui évoluent dans le monde du commerce et de l'économie. Par ailleurs, nous avons comparé à la version publiée deux manuscrits annotés de *La Quête d'Alexandre*, la quasi intégralité du manuscrit des *Routes incertaines*, ainsi que la diégèse manuscrite du tome intitulé *Entre l'aube et le jour* comprise entre les pages 11 à 218, tous des documents retrouvés dans le fonds d'archives. Cet exercice nous a permis de constater que les versions manuscrites et imprimées sont pratiquement identiques quant au déroulement de l'intrigue et au choix des événements retenus⁴. Enfin, ce fonds d'archives renferme encore diverses notes d'ordre technique comme le nom des personnages, leur âge et certaines dates importantes de leur vie, ainsi que vingt cassettes audio constituées d'entrevues diverses. En somme, le dépouillement du fonds d'archives d'Hélène Brodeur suscita notre intérêt davantage au niveau de la recherche effectuée par l'auteure que sur le plan de la rédaction de la trilogie en tant que telle.

Le fonds d'archives consulté, nous nous sommes ensuite appliquée à vérifier l'authenticité des éléments historiques intégrés à la diégèse de la trilogie brodeurienne principalement à partir d'ouvrages d'historiens et d'articles de journaux et de revues afin d'en déterminer la part du réel et de l'imaginaire. Cet exercice nous aura permis, donc, de confronter vérité et fiction, et d'étudier les modifications qu'a pu leur

⁴ Les modifications et les corrections apportées par l'auteure dans ses manuscrits n'influent pas de façon déterminante sur l'action diégétique mais touchent surtout à des questions lexicales, grammaticales et syntaxiques.

apporter l'auteure pour le bénéfice de l'intrigue, fictive, de son oeuvre. Les résultats de cette recherche ont été reportés en annexe de notre thèse afin de ne pas alourdir indûment le déroulement de notre démonstration, quitte, cependant, à y puiser des exemples afin d'illustrer notre propos.

Par la suite, nous avons étudié plusieurs ouvrages théoriques portant sur le roman historique, dont ceux de Georges Lukacs, de Claudie Bernard et de Gilles Nélod. Ces lectures nous auront permis de mieux connaître l'origine, les définitions, les rôles et les particularités de forme et de fond qu'on attribue au genre romanesque historique, et de situer la trilogie brodeurienne parmi ces théories, une démarche qui constitue, d'ailleurs, l'objet du premier chapitre de notre thèse. En effet, l'appellation de *Chroniques du Nouvel-Ontario*, attribuée par l'auteure à sa trilogie, nous oriente d'emblée vers l'importance accordée à l'histoire dans l'oeuvre fictionnelle brodeurienne, faisant de l'ensemble un genre appartenant au roman historique. Ce sera d'ailleurs à la lumière des observations tirées de l'étude théorique du genre romanesque historique que seront analysées les composantes réelles, fictives et formelles de la trilogie.

Après avoir établi l'essence du roman historique et y avoir situé l'oeuvre brodeurienne, nous nous sommes interrogée sur la non-existence de l'objectivité absolue associée à l'histoire, notamment au niveau de l'interprétation et de l'exhaustivité impossible du portrait historique représenté. Par ailleurs, partant du

postulat selon lequel le romancier historique se contente de vraisemblance, contrairement à l'historien qui aspire à un idéal de vérité et d'authenticité, nous avons tenté de départager la vérité et la fiction parmi les éléments historiques retenus par l'auteure dans sa trilogie, et ce après avoir effectué des recherches comparatives non seulement dans diverses sources officielles, tels les ouvrages d'historiens, mais encore dans une documentation ressortissant à l'actualité telle que consignée dans les journaux et périodiques.

Puis, nous avons identifié les circonstances et les contextes permettant à l'écrivaine de laisser libre cours à son imagination et de modifier certains éléments de l'histoire de façon à mieux les intégrer à sa fiction. À partir de ces observations, nous avons ensuite analysé les effets de ces transformations sur la diégèse et également sur le lecteur désireux d'adhérer au récit qui lui est présenté.

Enfin, nous avons étudié les mécanismes d'insertion utilisés par l'auteure afin d'intégrer la réalité à sa fiction tout en évitant de créer une rupture du fil narratif susceptible de briser la magie romanesque. De même, nous avons analysé la cohésion et l'enchaînement du contenu historique au sein de l'intrigue dans son ensemble, essentiels à l'unité de l'oeuvre. En effet, c'est à cet objectif que doit aspirer l'écrivain, c'est-à-dire créer, à partir d'éléments hétérogènes, un tout logique, une unité littéraire.

En somme, le roman s'alliant à la chronique dans la trilogie brodeurienne, il ne fait aucun doute que l'histoire joue un rôle important sur le plan de la diégèse, bien que la fiction reste privilégiée par l'écrivaine. C'est donc la nature et la forme de la réalité historique, de même que son rapport avec la fiction, qui constitue l'objet de notre recherche.

Chapitre I

Le roman historique: théories

Son origine

Après avoir étudié les signes et les formes de la narrativité qui «affichent» le récit, Roland Barthes conclut que la forme ultime du roman transcende ses contenus et ses formes proprement narratives de façon à ne

recevoir son sens que du monde qui en use : au-delà du niveau narratif, commence le monde, c'est-à-dire d'autres systèmes (sociaux, économiques, idéologiques), dont les termes ne sont plus seulement les récits, mais des éléments d'une autre substance (faits historiques, déterminations, comportements, etc.)⁵.

Le roman historique - son appellation même le montre - illustre parfaitement cette conclusion à laquelle Barthes est arrivé en trouvant son fondement, c'est-à-dire à la fois sa source et sa raison d'être, dans le passé historique de l'humanité.

Le roman historique classique est «né du grand roman social du XVIII^e siècle⁶» et, «l'ayant enrichi et élevé à un niveau plus élevé, il est passé en lui⁷». Les bouleversements sociaux qui ont troublé l'histoire du XVIII^e siècle laissaient peu de

⁵ Roland Barthes, «Introduction à l'analyse structurale des récits», dans *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, p. 44.

⁶ Claudie Bernard, *Le Passé recomposé*, Paris, Hachette Livre, 1996, p. 9.

⁷ Georges Lukacs, *Le roman historique*, Paris, Payot, 1965, p. 274.

place à l'étude approfondie des causes qui mettaient en mouvement les intrigues politico-sociales de l'époque que les écrivains se contentaient souvent de décrire telles qu'ils les percevaient à titre de témoins ou d'observateurs, sans en pousser plus loin l'analyse, ainsi que l'a constaté Georges Lukacs :

[...] le grand roman social réaliste du XVIII^e siècle, qui dans sa figuration des mœurs et de la psychologie de son époque a ouvert une voie, révolutionnaire pour la littérature mondiale, d'accès à la réalité, ne se pose pas le problème de présenter ses personnages comme appartenant à une époque concrètement déterminée⁸.

Or, toujours selon Lukacs, ce rapport des personnages à la réalité de l'époque constitue «justement ce qui est spécifiquement historique : le fait que la particularité des personnages dérive de la spécificité historique de leur temps⁹». Le roman social du XVIII^e siècle peignait certes avec beaucoup de réalisme des événements et des mœurs particuliers à des temps révolus, mais sans pousser plus loin l'analyse, sans souligner, par exemple, le lien de cause à effet entre ces événements et la constitution des sociétés des époques représentées ainsi que l'élaboration des personnages qui les ont peuplées.

⁸ *Ibid.*, p. 17.

⁹ *loc. cit.*

Pour Lukacs, l'«âge classique»¹⁰ du roman historique naît, chronologiquement, avec la Révolution française et la chute de Napoléon, et littérairement, avec l'avènement, au début du XIX^e siècle, de l'écrivain Walter Scott, à qui on décerne maintenant le titre de «père du roman historique». L'apport de Scott à la littérature épique se résume, pour Lukacs, en ces termes :

[...] la vaste peinture des mœurs et des circonstances des événements, le caractère dramatique de l'action et, en rapport étroit avec ceci, le rôle nouveau et important du dialogue dans le roman¹¹.

De nombreux écrivains, dont Alexandre Dumas, Alexandre Pouchkine, Alfred de Vigny et Victor Hugo, pour n'en nommer que quelques-uns, emboîterent le pas au roman scottien qu'ils tentèrent d'imiter à un certain moment de leur carrière. Leur admiration pour l'écrivain écossais était telle qu'ils en faisaient l'objet de comptes rendus et d'avant-propos¹². Mais le mouvement engendré par Walter Scott sera l'objet

¹⁰ *Ibid.*, p. 3.

¹¹ *Ibid.*, p. 31.

¹² Dans ses comptes-rendus du *Conservateur littéraire* de 1819 à 1823, Victor Hugo rend hommage à Walter Scott pour son sens de l'observation et l'entrain de ses scènes et de ses personnages. Balzac proclame, dans l'Avertissement du *Gars*, que la lecture des oeuvres de l'Écossais contribue à la compréhension des siècles représentés. Dans l'Avant-propos de *La Comédie humaine*, il salue l'écrivain qui a su élever le genre romanesque historique, longtemps méprisé, vers les plus hautes sphères de la littérature. Sainte-Beuve s'écrit, à la mort de l'écrivain, qu'il aura été «un grand créateur, un homme immense, un peintre immortel de l'homme». Un libraire nommé Gosselin fera même venir un buste de Scott en 1824. Voilà donc quelques exemples de manifestations d'enthousiasme à l'endroit de l'écrivain qui montrent bien tout le prestige dont put jouir Walter Scott auprès de la gent littéraire d'alors. Claudie Bernard, *op. cit.*, p. 48.

d'une réévaluation pendant la période romantique. Beaucoup d'écrivains, comme Stendhal, adoptent alors un point de vue subjectif par rapport à la réalité historique qu'ils «poétisent» afin d'en tirer des idées, des leçons qui devront servir dorénavant, à ne pas répéter l'«erreur de la Révolution»¹³. C'est là qu'entre en scène la «modernisation de la figuration historique, [...] l'affectation de rapprocher le passé du présent»¹⁴ qui permettrait aux Romantiques d'expliquer comment leur propre époque pourrait être l'aboutissement d'événements antérieurs.

Mais en 1848, la perception du roman historique est à nouveau bouleversée par les troubles socio-politiques qui divisent les peuples européens.

Pour les pays de l'Europe occidentale et centrale, la Révolution de 1848 signifie un changement décisif dans le groupement des classes et leur attitude envers toutes les questions importantes de la vie sociale, la perspective du développement de la société. [...] c'est alors pour la première fois qu'une bataille décisive se livre entre le prolétariat et la bourgeoisie [...]¹⁵.

Les hommes de lettres, liés à la bourgeoisie, se voient désormais coupés du peuple, moteur de l'histoire et des oeuvres qu'ils produisent. Incapable d'apprécier la dynamique qui régit les masses, l'écrivain saisit «les événements de façon tantôt myope, exagérément tatillonne dans les descriptions extérieures ou dans l'investigation

¹³ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 82-83.

¹⁴ *Ibid.*, p. 77.

¹⁵ *Ibid.*, p. 190.

psychologique, tantôt presbyte, monumentalisante et réductrice¹⁶. Parmi eux se trouvent notamment Gustave Flaubert et Émile Zola, le premier réduisant son champ d'analyse au privé, le second multipliant à l'excès les descriptions détaillées de l'environnement ouvrier. Ce dernier mouvement sera aussi appelé naturalisme.

Après la défaite française de 1870 aux mains de la Prusse, la Commune de 1871 réactive le traumatisme causé par la Révolution de 1848. La production littéraire, renouant avec le mouvement duquel elle commençait à peine à se détacher, se divise alors en deux camps : «le complexe social et le souci historique pur¹⁷». Ou bien l'écrivain modifie l'histoire qui l'indispose, ou bien il se tourne vers des temps anciens quasi immémoriaux, ou encore il joue à l'archéologue et fouille littéralement le monde qui l'entoure dans ses moindres détails de manière à le décrire de la façon la plus complète possible. Bref, le romancier ne comprend toujours pas ce qui «lie le présent au passé, comme les classes les unes aux autres et les individus à leur classe¹⁸», se perdant ainsi dans «l'obsession descriptive et dans un exotisme mièvre¹⁹», ou encore

¹⁶ Claudie Bernard, *op. cit.*, p. 10.

¹⁷ Gilles Nélod, *Panorama du roman historique*, Paris, Éditions Sodi, 1969, p. 231.

¹⁸ Claudie Bernard, *op. cit.*, p. 41.

¹⁹ *loc. cit.*

dans «le grandissement abusif de certains individus, et dans un psychologisme anachronique²⁰».

Ce mouvement sera suivi d'une période de déclin, où «l'incompréhension du présent, l'inconnaissabilité essentielle du présent apparaît comme la base pour traiter des sujets historiques. Le passé, l'histoire, par conséquent, n'a pas de rapport organique avec le présent²¹», aussi attribue-t-on à l'éloignement spatio-temporel l'attrait du souvenir, de l'étrangeté. En outre, «les écrivains modernes reçoivent de l'historiographie et de la philosophie de l'histoire de leur temps non seulement les faits, mais surtout la théorie selon laquelle le développement historique est inconnaissable²²», ce qui fait qu'il manque au roman historique «ces traits importants de réalisme²³» impossibles, pour eux, à saisir. Ce détachement du passé avec le présent constitue ainsi une forme de rejet de la société contemporaine, le révolu se transformant en refuge, en souvenir d'enfance agréable qu'il fait bon se remémorer, malgré les oublis et les métamorphoses qu'il peut avoir subis.

²⁰ *Ibid.*, p. 42.

²¹ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 265.

²² *Ibid.*, p. 277.

²³ *loc. cit.*

Entre les deux guerres, nous retrouvons, dans la production littéraire, «des caractéristiques plus anciennes, comme le goût de l'action, le souci de la précision à l'égard du passé, un style châtié, une description réaliste et une tendance à approfondir la psychologie des personnages²⁴». Le roman historique de cette période étant né de l'agitation sociale intense engendrée par l'instabilité socio-politique, la littérature côtoie le prosélytisme, ou encore cherche dans le passé un remède aux maux qui affligent la société contemporaine.

Pendant la Deuxième guerre et les années suivantes, le roman historique voit sa popularité s'accroître, principalement en raison du dépaysement qu'il suscite chez le lecteur qui ressent un impérieux besoin de s'évader de la triste réalité qui l'angoisse. En outre, le genre historique permet aux pays combattants d'exalter leurs héros dans un contexte propagandiste, alors que les pays occupés trouvent en lui un outil leur permettant d'exprimer leur résistance sous le couvert de l'histoire.

Roland Barthes avait donc raison d'affirmer que le roman historique découle des conditions socio-historiques dans lesquelles est inscrite sa production. Né du roman social déjà intimement lié à la réalité de l'époque, le roman historique n'a, somme toute, évolué que de concert avec les bouleversements socio-historiques qui

²⁴ Gilles Nélod, *op. cit.*, p. 343.

secouèrent la société française, puis nord-américaine. En cela, le roman historique est doublement lié à l'histoire, non seulement en ce qu'il en fait le sujet de son récit, mais également parce qu'il évolue avec elle dans le temps, se transformant au diapason des soubresauts qui ont affecté la société des différentes époques.

Sa/ses définition(s)

Tout d'abord, une question demeure, toujours ouverte, et continue de provoquer d'interminables discussions chez les spécialistes du roman historique, incapables d'en arriver à une théorie unique. La question est la suivante : où commence le passé historique? Ou encore : à quel moment passe-t-on du contemporain au versant historique?

Certains s'accordent pour dire que la frontière délimitant le passé historique du présent d'un écrivain coïncide avec sa propre naissance. En d'autres termes, une oeuvre ne pourra être qualifiée d'historique que si elle représente des faits de la réalité non vécus par le romancier, antérieurs à son existence. Comment justifie-t-on cette délimitation? Gilles Nélod, dans son ouvrage intitulé *Panorama du roman historique*,

explique en effet que le manque de recul face aux événements donne aux faits relatés la qualité de souvenirs, de témoignages, voire de reportages, plutôt que de narration véritablement historique. Ce rapport trop étroit avec la réalité vécue par l'écrivain fait en sorte que l'auteur omet souvent des détails lui apparaissant comme peu importants ou banals, alors que le lecteur qui n'est pas familier avec l'événement ou l'époque s'y intéresserait, notamment pour mieux comprendre certaines mœurs qui lui sont étrangères. Nélod illustre cette tendance de la façon suivante :

Si, par exemple, nous écrivions un roman sur la guerre de 1914-1918, il serait historique; mais notre père, qui a connu la boue des tranchées, ferait ouvrage de mémorialiste. [...] nous nous souvenons de conversations que nous avons eues avec lui, où il s'étonnait de questions de détails que nous lui posions, où nous lui demandions des précisions sur les aspects de certains incidents qui pour lui allaient tellement de soi qu'il n'en parlait pas²⁵.

Par ailleurs, Alfred Tresidder Sheppard, cité par Claudie Bernard, nuance cette théorie de la non-historicité des événements vécus en misant sur la capacité de certains écrivains à créer une distanciation et une différenciation par rapport à eux, malgré le rapport étroit qui les lie inévitablement les uns aux autres :

«[...] Nous pouvons fort bien écrire sur une époque que nous avons vécue, si nous l'enveloppons des brumes de l'éloignement» professe Sheppard, qui souligne l'élasticité de la notion de passé - après tout, l'heure, la minute qui viennent de s'écouler en font partie²⁶.

²⁵ *Ibid.*, p. 20.

²⁶ Claudie Bernard, *op. cit.*, note 2 à la page 68.

Claudie Bernard s'interroge, quant à elle, sur le bien-fondé d'une frontière entre l'historique et le contemporain établie à la lumière des répercussions qu'auront eues certains événements sur la société tant sur le plan politique, social, et culturel, qu'individuel. Il est donc question, ici, d'un «événement qui «fait date», révolution, changement de système politique ou de statut national, par rapport auquel tout ce qui précède apparaît comme ancien régime²⁷», bref, un événement souvent public et controversé, soit recensé par les historiens, soit généralement connu - douloureusement - de la masse populaire. Mais là encore, la frontière est floue, puisqu'elle repose entièrement sur une appréciation personnelle subjective de la part de l'écrivain quant à l'importance des conséquences ultérieures de l'événement évalué.

Jean Leblon et Claude Pichois ajoutent encore une autre dimension à cette problématique :

le délai par lequel le passé se transforme en matière historique ou est susceptible d'un effet d'histoire se complique du délai qui sépare la publication d'une oeuvre de sa lecture. Après un certain temps - variable sans doute - tout roman devient historique et même celui qui refuse l'histoire²⁸.

²⁷ *loc. cit.*

²⁸ Jean Leblon et Claude Pichois, «*La Condition humaine*, roman historique?», dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, Librairie Armand Colin, 75^e année, n° 2-3, 1975, p. 437.

En d'autres termes, l'oeuvre qui n'apparaissait pas comme étant historique au moment de sa publication peut l'être devenue pour le lecteur contemporain, étranger à l'époque révolue où a vécu l'écrivain. Bref, le débat est loin d'être clos à ce sujet.

Dans un effort pour définir le genre romanesque historique, Gilles Nélod propose encore l'énoncé suivant :

Il s'agit d'une narration où les éléments fictifs se mêlent à une proportion plus ou moins forte d'éléments vrais (ou historiques), l'auteur ayant l'intention de ranimer des personnages mémorables, un esprit du temps, des aspirations d'hommes du passé, des événements anciens, en un mot une époque²⁹.

Voilà donc ce qui fait du roman historique un genre mixte, le seul qui permette à l'histoire réelle de jouer un rôle décisif dans sa fiction³⁰. Car l'histoire et son étude, de nature fondamentalement scientifique, «est un inventaire, un ensemble hétérogène de pièces détachées : [...]». Aussi c'est le roman qui éclaire l'histoire. Et si l'histoire est un art de faire revivre³¹, le roman enchaîne les événements tout en représentant les

²⁹ Gilles Nélod, *op. cit.*, p. 22.

³⁰ Claudie Bernard prolonge encore sa réflexion sur l'interdépendance entre l'histoire et la fiction dans le roman historique en expliquant que chaque roman historique propose en effet un dosage particulier de l'historique et du fictif. «Celui-ci est normalement réservé aux protagonistes et à leur intrigue, celui-là au décor et à la situation ambiante, avec ou non apparition de grandes personnalités repères». En revanche, bien que l'historique puisse sembler n'occuper qu'un rôle de peu d'importance au sein de la diégèse, il reste que les protagonistes réagissent à leur environnement social qui conditionne souvent leurs actions et leur comportement. En ce sens, l'histoire joue un rôle déterminant dans la constitution de l'intrigue fictive. Claudie Bernard, *op. cit.*, p. 70.

³¹ Jean Molino, «Qu'est-ce que le roman historique?», dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, Librairie Armand Colin, 75^e année, n° 2-3, 1975, p. 213.

motivations et le caractère de ceux qui sont à l'origine des faits qui constituent l'histoire. Bref, c'est le roman qui englobe l'histoire, puisqu'il est

un discours qui a pour vérité sa cohérence; il est un système organisé de signes parmi lesquels il y a des signes psychologiques, historiques et romanesques. [...] Il n'y a pas de différence essentielle entre l'histoire, qui est *un roman dont le peuple est l'auteur* [...], le portrait historique et l'invention romanesque³².

C'est le roman qui organise l'histoire et lui donne un sens au moyen de la fiction, c'est lui qui lui permet de se transformer en un récit vrai à la fois moteur de destins individuels et collectifs, et oeuvre de ces mêmes individus qui l'ont faite.

En fait le romancier tente de remplacer l'historien précisément là où l'historien fait défaut : dans le roman historique, l'histoire est racontée et expliquée à travers le destin individuel des personnages, alors que dans un ouvrage historique l'histoire semble se dérouler elle-même, en dehors des individus qui l'ont faite³³.

Le romancier donne ainsi une âme à une histoire non plus livrée à elle-même, mais intimement liée à l'individu détenteur à la fois du rôle d'auteur et de récepteur de cette même histoire.

³² Les italiques appartiennent à l'auteur.

Alfred de Vigny, *Cinq-mars*, (sa préface, par Jean Roudaut), Paris, Éditions Gallimard et Librairie Générale Française, 1970, p. 10.

³³ André Daspre, «Le roman historique et l'histoire», dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, Librairie Armand Colin, 75^e année, n° 2-3, 1975, p. 242.

Or, bien que fiction et histoire s'y côtoient étroitement, le roman historique leur accorde une importance variable, aucune n'étant ancrée dans un système proportionnel déterminé. C'est à l'écrivain de juger de la place qu'occupera l'histoire dans sa fiction. Et les possibilités sont nombreuses.

Ainsi, les personnages de premier plan dans l'histoire réelle ne sont pas tenus d'occuper l'avant-scène du roman historique. Certes, un écrivain peut choisir de faire d'un événement historique d'envergure le sujet de son récit, d'en étudier les mécanismes et les enjeux, et de placer en son centre des personnages historiques importants et des personnages fictifs afin d'en étudier les conséquences sur leurs vies respectives. Mais le romancier peut tout aussi bien repousser l'événement historique à l'arrière-plan pour se concentrer plutôt sur l'étude de ses «causes, en peignant l'esprit et les mœurs de toute une époque, et se tenant dans le milieu social, au lieu de se placer dans la haute région des grands faits politiques³⁴». En d'autres termes, le romancier peut choisir de transporter son récit dans les hautes sphères sociales où flambe le feu de l'action historique, ou de le regarder brûler de loin tout en cherchant à en comprendre les causes et les effets sur la masse populaire par le biais de destins individuels.

Au coeur de la relation que cultive la diégèse avec l'histoire se trouvent les personnages dont il existe plusieurs catégories. D'abord, les «grands hommes». Les

³⁴ Jean Molino, *op. cit.*, p. 225.

«grands hommes» sont des figures historiques importantes qui ont réussi à se démarquer en posant des actes qui ont fait date au point, dans certains cas, de modifier le cours de l'histoire. Molino affirme en outre que le «grand homme paraît quand il doit paraître, qu'il disparaît quand il n'a plus rien à faire, qu'il naît et qu'il meurt à propos. Quand il n'y a rien de grand à faire, le grand homme est impossible³⁵». Bref, le «roman ne peut admettre qu'en passant une grande figure³⁶» au risque de devoir élever à son rang tout ce qui compose la diégèse. Car des personnages fictifs faibles ou médiocres, ou encore la représentation d'un contexte étranger à son statut pourraient bien faire paraître le récit en entier incohérent, et constituer pour l'écrivain un échec. De même, il est difficile de représenter un héros sur lequel on a déjà beaucoup écrit sans s'attirer les critiques d'historiens et de littéraires qui remettent en question l'authenticité de certains des traits qui lui ont été attribués dans le récit. En réalité,

les grands personnages historiques ne *se développent* à peu près jamais *sous nos yeux*. [...] Les grands personnages apparaissent [...] seulement aux points où la nécessité objective des mouvements populaires exige catégoriquement leur apparition. Ils apparaissent alors achevés devant nos yeux³⁷.

³⁵ *Ibid.*, p. 224.

³⁶ *Ibid.*, p. 225.

³⁷ Les italiques sont de l'auteur.
George Lukacs, *op. cit.*, p. 357.

L'écrivain ne développe pas lui-même le grand homme, ne le fait pas évoluer à sa guise, mais le représente comme un individu achevé qu'il n'a eu qu'à tirer de l'histoire pour le transposer dans son récit. L'auteur évite ainsi que soient soulevées bon nombre de questions portant sur la description physique, mais surtout psychique, du personnage.

Mais qu'arrive-t-il lorsque le grand homme est relégué à l'arrière-plan, n'apparaissant qu'à titre de figurant nécessaire d'une situation historique faisant office de toile de fond de la diégèse?

Le héros, dans ce cas, ne peut être qu'un homme moyen, ce personnage jeune, sympathique et falot, dont les médiocres aventures individuelles permettent seulement de passer, à point nommé, à l'endroit où il se produit quelque chose d'important³⁸.

Ce personnage, souvent peu connu ou fictif, offre plus de liberté à l'écrivain qui peut lui construire à son gré une biographie, bien qu'il doive l'insérer dans l'époque représentée. Par ailleurs, «le travail documentaire pour conformer un tel personnage à l'histoire est tout aussi nécessaire, et parfois plus difficile, que pour un personnage historique. L'exercice est d'autant plus périlleux que la période et le milieu décrits sont étrangers à l'auteur³⁹». En d'autres mots, bien qu'il soit inconnu ou fictif, le personnage

³⁸ Jean Molino, *op. cit.*, p. 225.

³⁹ Gérard Vindt et Nicole Giraud, *Les Grands Romans historiques*, Paris, Bordas, 1991, p. 13.

moyen du roman historique requiert, au même titre que le grand homme, une recherche documentaire solide puisqu'il représente une époque et ses caractéristiques.

L'écrivain peut également transformer un groupe humain ou une classe sociale en héros collectif, un procédé «qu'on peut appeler la caractérisation symbolisante⁴⁰». Cette technique rend compte «d'une collectivité grâce à l'addition d'un nombre restreint de personnages typiques⁴¹». Lukacs ajoute que ces personnages «sont moins des personnages autonomes que les exemplaires d'une espèce sociographiquement fixée; leur vie extérieure aussi bien qu'intérieure est moins un mouvement spontané qu'une conséquence qui se déduit de principes sociologiques généraux⁴²», car, pour Molino,

les sentiments et les passions que ressentent les personnages sont le résultat d'événements publics, le [sic] héros deviennent des types dans lesquels s'incarnent des groupes sociaux, le roman devient «démocratique», puisque la foule y joue un rôle essentiel⁴³.

Cette collectivité, donc, incarnée dans des personnages-types mus par les mêmes forces sociales et les mêmes convictions, constitue, dans ce type de roman historique, l'entité

⁴⁰ Jean Molino, *op. cit.*, p. 226.

⁴¹ *Ibid.*, p. 227.

⁴² Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 342.

⁴³ Jean Molino, *op. cit.*, p. 197.

diégétique permettant d'exprimer «*directement* et en même temps d'une manière typique les problèmes d'une époque⁴⁴».

Enfin, souvent sous-estimés mais combien importants, les marginaux peuvent remplir également un rôle essentiel au sein du roman historique. Le marginal peut être «un simple élément du décor, antithèse simplement pittoresque des autres personnages», comme il peut remplir «la fonction de contraste social et moral⁴⁵» en se posant en face du système social et de la parole autoritaire de façon à s'opposer à certains de ses aspects pour y remédier éventuellement. Le marginal devient donc l'outil idéal pour le roman à message ou le roman à thèse qui cherche à exposer un point de vue souvent non-conforme à la norme.

En outre, il est intéressant de noter que, par son statut, le personnage tiré de l'histoire réelle devient prévisible, privé de l'élément du suspense qu'engendre la non-connaissance de la séquence événementielle qui aura influé sur son existence. Le lecteur sait, par exemple, à quel moment et de quelle façon le héros mourra, ce qui n'est pas le cas pour les personnages romanesques fictifs dont le lecteur ignore tout. De même, «si le héros succombe, il est de règle que l'aventure s'éteigne avec lui ; là

⁴⁴ Les italiques appartiennent à l'auteur.
Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 323.

⁴⁵ Jean Molino, *op. cit.*, p. 227.

toutefois n'est pas, pour le roman historique, le dernier mot. Car l'Histoire, elle, continue ; leur tragédie dépasse les personnages et, le livre refermé, pointe vers un (notre) avenir⁴⁶. En pratique, l'histoire pourrait s'étendre à l'infini, avec un début encore incertain, et une fin qu'aucun homme ne connaîtra jamais. L'histoire ne se clôt pas avec le dernier point du récit. Ce point ne représente, somme toute, que le moment choisi par l'écrivain pour délimiter la fin d'une étape de l'histoire et le début d'une autre, étape que l'on appelle aussi époque.

Bref, fictifs ou non, les héros du roman historique se doivent d'apparaître vrais et en conformité avec l'époque dans laquelle ils sont inscrits. À cette condition, ils pourront alors jouir d'une crédibilité qui leur permettra d'acquérir la confiance du lecteur, nécessaire afin que la magie de la lecture s'installe. En d'autres termes, ils doivent être dignes d'avoir réellement vécu, qu'ils aient eu une existence réelle ou imaginée.

En réalité, «le roman historique doit [...] arracher ses personnages [de la mort], pour les rendre artistiquement à la vie⁴⁷». Et tout se joue au niveau de la temporalité du récit. «Car si l'optique de l'historien est rétrospective, le romancier adopte celle, prospective, de ses créatures, et fait passer pour futur simple ce qui est en fait, pour lui,

⁴⁶ Claudie Bernard, *op. cit.*, p. 102.

⁴⁷ *loc. cit.*

un futur antérieur⁴⁸. En effet, «l'atout du roman historique est de pouvoir transformer l'advenu en aventure : de nous faire oublier ce que nous savons, et que nous savons être accompli, pour nous le faire revivre dans son accomplissement, ouvert, instable⁴⁹». C'est donc dire que le roman historique tente, le temps d'un récit, de faire du passé un présent, un instant actuel, dont les actants ignorent de quoi l'avenir sera fait, bien qu'il soit depuis longtemps révolu. Et le lecteur, conscient de cette condition impérative qu'est l'oubli délibéré, accepte de fermer volontairement les yeux sur le connu afin de pouvoir entrer de plain-pied dans l'illusion romanesque, et vivre ce passé comme s'il était présent.

La signification fonctionnelle de la date autour de laquelle s'inscrit le contenu romanesque est double : son rôle est à la fois de situer et d'éloigner. En effet, la date «évoque d'une part, grâce aux associations plus ou moins vagues qui s'y trouvent liées dans la conscience du lecteur, des noms, des faits, des images, qui constituent ainsi l'aura historique sur le fond de laquelle se détachera le récit⁵⁰». «Mais en même temps qu'elle situe, la date éloigne et, dans sa précision, joue le rôle des trois coups sur lesquels, au théâtre, le rideau s'ouvre sur la scène⁵¹», ou encore celui de l'expression très

⁴⁸ *Ibid.*, p. 98.

⁴⁹ *loc. cit.*

⁵⁰ Jean Molino, *op. cit.*, p. 215.

⁵¹ *Ibid.*, p. 216.

connue et connotée «il était une fois», qui indique aux enfants qu'ils s'apprêtent à entrer dans le monde imaginaire du conte féérique. De la même façon, le lecteur du roman historique s'apprête, quant à lui, à pénétrer au coeur d'un épisode de l'histoire de l'humanité. En pratique, le roman historique pourrait reprendre à son tour la formule rituelle : «Il était une fois une tranche de notre histoire...».

Le roman historique présente une pluralité de temps qui complexifie l'organisation séquentielle des événements relatés de même que les modes temporels de la narration. En réalité, il procède «des ancrages temporels, à partir desquels nous reconstruisons quelque chose qui «ressemble» au temps vécu⁵²». Pour l'historien, «la durée historique n'est nullement informe, mais modelée par une présentation des faits qui, sans interdire les retours en arrière explicatifs, privilégie l'ordre chronologique, confondu avec l'ordre causal ; ceci d'autant plus facilement qu'il s'agit d'un passé achevé, raconté "après coup"⁵³». Les notations temporelles, qualitatives et dénotatives, seront alors tantôt fréquentes, tantôt fort dispersées, mais toujours présentes afin de bien montrer le déroulement chronologique des événements. Or, bien qu'il adopte souvent le mode organisationnel chronologique, le romancier peut déroger de cette linéarité temporelle étant donné qu'il n'est pas tenu, comme l'historien, de respecter la

⁵² *Ibid.*, p. 228.

⁵³ Suzanne Ravis-Françon, «La Semaine sainte», dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, Librairie Armand Colin, 75^e année, n° 2-3, mars-juin 1975, p. 420.

vérité historique avec une fidélité absolue. Car, contrairement au scientifique, le romancier a droit à la fiction.

Ainsi, l'écrivain peut choisir de construire son récit à l'aide d'épisodes détachés qui ne se suivent pas nécessairement temporellement. Dès lors,

l'aventure historique vécue par les hommes est aussi à chaque instant ouverte, plongée dans la confusion d'un présent où tout choix suppose un pari, où l'événement lui-même, celui que retient le chroniqueur, éclate en une multitude de mouvements individuels et de minutes indécises⁵⁴.

Au présent diégétique du personnage se mêlent alors de nombreux retours en arrière conduits par le protagoniste ou par le narrateur ainsi que des prolepses ou des prophéties, un privilège attribué au narrateur seulement. En revanche, la technique narrative que constituent ces écarts dans le temps «suppose en effet l'omniscience du romancier et le regard rétrospectif jeté sur une vie saisie comme achevée⁵⁵». En d'autres termes, le romancier historique, en voulant rendre présent un passé dont il «oublie» délibérément le dénouement, avoue la conscience qu'il a de la finitude de ce même passé. Le lecteur se retrouve donc devant une contradiction temporelle qui ne l'empêche cependant pas pour autant d'adhérer à l'illusion romanesque et de croire au récit.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 423.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 427.

Tout récit, qu'il soit historique ou non, implique une antériorité de l'histoire sur la narration. Or, bien que «la durée même de l'histoire diminue progressivement la distance qui la sépare du moment de la narration⁵⁶», il reste que l'anachronisme demeure un phénomène présent dans bon nombre d'oeuvres.

Ainsi, l'anachronisme d'écriture consiste fondamentalement, pour l'auteur, à attribuer au personnage une âme toute moderne, un mode de pensée qui, somme toute, correspondrait davantage au temps de l'écrivain qu'à l'époque représentée. Ce type d'anachronisme devient donc une «forme de modernisation de la figuration historique» qui affecterait «de rapprocher le passé du présent en exhibant sous un costume historique des allusions particulières à des phénomènes contemporains, de sorte que les personnages en dépit de leur costume conservent des sensibilités modernes⁵⁷». Par conséquent, l'oeuvre qui présente cet anachronisme temporel «passe de la description de l'*histoire passée* à la figuration *du présent comme histoire*⁵⁸», faisant du roman historique «le reflet historique des problèmes d'aujourd'hui dans l'histoire⁵⁹», bref, une représentation déguisée du présent, voire une façon camouflée de le critiquer.

⁵⁶ Gérard Genette, *Figure III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 232.

⁵⁷ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 77.

⁵⁸ Les italiques sont de l'auteur.
Ibid., p. 89.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 338.

Par conséquent, «puisque l'action principale repose sur une telle modernisation des sentiments, il est compréhensible que le milieu historique, les événements historiques ne puissent former ici que des arrières-plans décoratifs⁶⁰». L'écrivain chercherait alors moins à représenter avec une fidélité scrupuleuse une période passée qu'à se servir d'elle pour écrire un roman contemporain à thème historique.

Par ailleurs, «il est logique que les sentiments, les notions et les idées modernes attribués aux personnages reçoivent aussi une expression modernisée⁶¹». Pour reprendre la formule de Flaubert, il s'agirait donc de «donner aux gens un langage dans lequel ils n'ont pas pensé!⁶²». Certes, les dialogues qui parsèment le récit historique, idéalement, se doivent de refléter la langue de l'époque, avec ses archaïsmes de vocabulaire et de forme. Or, bien qu'une telle authenticité soit nécessaire à la crédibilité du contexte historique reproduit, l'écrivain a conscience qu'un anachronisme de langage est nécessaire afin que les personnages soient compris des lecteurs contemporains. En revanche, puisque «le narrateur contemporain parle *à propos* de personnages du passé⁶³», il est naturel que la langue utilisée soit la sienne.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 224.

⁶¹ *Ibid.*, p. 223.

⁶² Claudie Bernard, *op. cit.*, p. 142.

⁶³ Les italiques appartiennent à l'auteur.
Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 221.

En outre, un anachronisme naît également de la lecture que nous, lecteurs contemporains, faisons des oeuvres littéraires historiques qui datent de plusieurs années. En effet, le lecteur ordinaire risque de ne pas comprendre tout à fait le point de vue de l'auteur face à l'objet historique de son oeuvre, sans compter que ce dernier donne lui-même lieu à un anachronisme en tentant de reproduire les moeurs d'une époque qu'il n'a jamais connue personnellement et qu'il ne saurait décrire exactement comme les gens de l'époque l'auraient fait en leur temps. Ainsi, la Carthage du III^e siècle avant Jésus-Christ, représentée dans *Salammbô* de Gustave Flaubert, exigea de la part du romancier des recherches considérables en raison de la distance temporelle qui séparait l'écrivain de l'objet de son oeuvre. De la même façon, les quelque cent quarante années qui séparent le lecteur contemporain de la date de publication du roman auront vu bien des progrès se réaliser concernant la recherche historique. Le bagage de connaissances du lecteur contemporain étant différent de celui de l'auteur et du lecteur de 1862, leurs lectures respectives ne peuvent mener à une même compréhension de l'objet historique représenté. En revanche, l'anachronisme peut disparaître si

les manifestations spatiales et temporelles des sentiments humains et des idées concernent exclusivement l'extérieur de ces sentiments et de ces idées, n'en sont que le costume, tandis que ces sentiments et ces idées eux-mêmes se tiennent en dehors du cours de l'histoire et par conséquent peuvent être transférés en avant ou en arrière dans l'époque qu'on veut⁶⁴.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 267.

L'histoire servant alors d'enveloppe à des idées et à des concepts qui échappent à l'emprise du temps, l'anachronisme devient peu probable. L'universalité des thèmes représentés préviendrait l'inscription du roman historique dans une temporalité quelconque, faisant plutôt de lui une oeuvre toujours actuelle inscrite dans un décor quant à lui révolu. Lukacs lui aura donné le nom de roman contemporain à thème historique.

Le moment est maintenant venu de s'interroger sur le but vers lequel doit tendre le roman historique. «L'objectif essentiel du roman est de représenter la direction dans laquelle la société se meut⁶⁵», de se faire le «révélateur de la fable sociale⁶⁶». Pour y arriver, le roman historique se doit de faire revivre en les poétisant des forces historiques déterminantes du passé, ces forces sociales et humaines qui, «au cours d'une longue évolution, ont fait de notre vie actuelle ce qu'elle est et l'ont rendue telle que nous la vivons⁶⁷». Le roman peut donc jouer un rôle utile en répondant au besoin du lecteur avide de comprendre ce qui a fait la société dans laquelle il vit, notamment en représentant

⁶⁵ *Ibid.*, p. 160.

⁶⁶ «Grandeurs et ambiguïtés du roman historique», dans *Les Nouvelles littéraires*, n° 2680, 1979, p. 19.

⁶⁷ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 56.

une réalité sociale déterminée à une époque déterminée avec toute la couleur et toute l'atmosphère spécifique de cette époque. Tout le reste, les collisions comme les «individus mondialement historiques» qui y figurent ne sont que des moyens pour atteindre ce but. Puisque le roman figure la «totalité des objets», il doit aller jusque dans les petits détails de la vie quotidienne, dans le temps concret de l'action, il doit mettre en évidence ce qui est spécifique de cette époque dans l'interaction complexe de tous ces détails⁶⁸.

Mais le roman historique ne doit pas se restreindre à reproduire joliment et exhaustivement des événements anciens. La fonction de l'écrivain est beaucoup plus importante encore, car «l'auteur doit *sentir* une époque et la *faire sentir*. Il faut oeuvrer en peintre, non en photographe⁶⁹». En effet,

le roman historique demeure une oeuvre d'art très complète. Il ne se contente pas de présenter les trouvailles que l'on a faites sur le passé ; il doit leur rendre la *vie* ; il doit nous obliger à *participer* aux événements des époques antérieures, nous permettre de retrouver les constantes de l'existence humaine, nous rapprocher de ceux qui jadis ont tenté de résoudre les problèmes qui reviennent nous assaillir à chaque génération. [...] Le roman historique doit servir, il faut qu'il «aide à vivre»⁷⁰.

Nombre d'auteurs de romans contemporains se savent détenteurs de ce rôle important qui est celui d'instuire. Ils «ont conscience de contribuer à l'Histoire de leur présent

⁶⁸ *Ibid.*, p. 167.

⁶⁹ Les italiques de cette citation ainsi que de l'extrait suivant appartiennent à l'auteur. Gilles Nélod, *op. cit.*, p. 21.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 447.

pour les lecteurs du présent et de l'avenir⁷¹». Et les lecteurs n'en attendent pas moins d'eux.

Le lecteur superficiel y acquiert sans fatigue un vernis historique ; [...]. Le «bon public» goûte les enseignements du passé, se rappelle certaines connaissances qui s'effacent, s'attache à des héros anciens [...].

Les lecteurs plus cultivés apprécient la leçon de vie plus profonde [...] que l'on peut tirer de pareils ouvrages et le délassement y gagne alors en qualité.

Le public formé se penche avec curiosité sur la vie quotidienne des temps passés ; il approuve les précisions archéologiques [...], il se passionne pour la résurrection la plus complète possible d'une époque révolue⁷².

Ou encore, plus superficiellement, le roman historique peut répondre tout simplement à un «besoin [de] dépaysement violent, d'une évasion⁷³». En réalité, là réside tout l'intérêt de la composante fictive du genre, qui laisse au lecteur la liberté de s'échapper dans l'imaginaire, bien que le contexte diégétique temporellement éloigné de la société contemporaine demeure en soi une issue vers un dépaysement assuré.

Par rapport à l'objectif poursuivi par l'auteur, la typologie du roman historique peut varier. D'abord, Lukacs distingue deux formes de roman historique, soit le roman

⁷¹ Claudie Bernard, *op. cit.*, p. 36.

⁷² Gilles Nélod, *op. cit.*, p. 463.

⁷³ *Ibid.*, p. 391.

historique en tant que tel et le roman contemporain sur un thème historique. Ce sont, à son avis,

deux types de roman historique, qui ensemble reflètent exactement la dualité des faits inertes et des introjections subjectives. L'un de ces types est le roman historique proprement dit, dans lequel la représentation d'une époque passée est immanente. À défaut de cette immanence parfaite, ce qu'on obtient, [...], c'est un «roman contemporain» sur un thème historique, c'est-à-dire la pure introjection. Dans le premier cas, nous avons de nouveau devant nous l'histoire qui ne nous concerne pas, dans le second cas nous avons nos propres idées et sentiments sous un costume qui n'a rien de commun avec les événements historiques du passé représenté⁷⁴.

En somme, l'enjeu réside ici dans la relation qu'entretiennent l'histoire et la pensée représentées avec le présent. Le roman historique authentique doit, selon Lukacs, être coupé de tout rapport avec l'époque moderne, contrairement au roman contemporain sur un thème historique qui ne fait que recouvrir d'un pan d'histoire une représentation de la réalité actuelle.

Une autre distinction s'impose, celle qui différencie le roman historique de l'histoire romancée. Nélod tente de délimiter la frontière qui les sépare.

Le premier [le roman historique] est le tableau transposé d'une époque, vue par des «yeux naturellement armés de lanternes magiques» [...], par un esprit qui *trie* les faits, l'autre [l'histoire romancée] se réduit à cette photographie évoquée plus haut, laquelle peut être cadrée avec art, étudiée quant aux

⁷⁴ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 267.

couleurs, prise sous des angles inattendus, mais ne point dépasser malgré tout le simple décalque⁷⁵.

Relativement à cette distinction typologique, Yvon Allard reprend les propos de l'historien Alain Decaux pour affirmer que «le roman historique, lui, situe des héros imaginaires dans un cadre réel. L'histoire romancée prête à des personnages réels, dans un cadre réel, des propos, des actions qui sortent de la seule imagination de l'auteur⁷⁶. L'un serait donc le contraire de l'autre puisque là où l'un est fictif, l'autre est réel. Nélod qualifiera ces types d'oeuvres narratives de «roman à *cadre historique* précis, où vivent des héros imaginaires, avec toutes leurs aventures, leurs espoirs, leurs amertumes, [et de] roman à *personnages historiques*, dans lequel la liberté du créateur se restreint à mesure que la connaissance du passé se précise⁷⁷». Bref, il s'agit donc ici de mesurer la part faite par le romancier à la vérité historique et à la fiction, une opération qui permettra de déterminer le type d'oeuvre historique produite par l'écrivain.

⁷⁵ Les italiques appartiennent à l'auteur.
Gilles Nélod, *op. cit.*, p. 22.

⁷⁶ Yvon Allard, *Le roman historique: guide de lecture*, Longueuil, Éditions du Préambule, 1987, p. 14.

⁷⁷ Les italiques sont de l'auteur.
Gilles Nélod, *op. cit.*, p. 454.

Allard se sert encore d'autres catégories pour distinguer les diverses formes du roman historique. Elles sont au nombre de trois : «D'abord, le «réaliste» qui se veut le plus près possible des faits rapportés par les historiens et qui met en vedette un ou des personnages véridiques ayant leur nom dans le dictionnaire⁷⁸. Il distingue ensuite «la forme lyrique dans laquelle le ou les personnages dominants sont des héros inventés ou copiés sur de multiples modèles, l'époque et les grands personnages ne servant que de décor et n'apparaissant qu'en silhouette⁷⁹. Enfin, «une troisième manière se dessine sur la trace du roman social : elle pourrait se rapprocher de la chronique puisqu'elle traite de sujets contemporains mais sous une forme imaginaire. On lui a donné le nom de "politique-fiction"⁸⁰».

Enfin, un dernier genre se rattache à la typologie du roman historique : la chronique. Selon Jean Molino,

une forme romanesque exclusivement fondée sur la chronologie donnerait naissance à un roman-Annales qui alignerait les événements dans l'inconsistance de la seule relation avant-après. Forme-limite contradictoire et impossible, mais qui sert de modèle à la chronique, au sens propre du mot. Le roman historique se définit précisément contre la chronique⁸¹.

⁷⁸ Yvon Allard, *op. cit.*, p. 11.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 12.

⁸⁰ *loc. cit.*

⁸¹ Jean Molino, *op. cit.*, p. 229.

Bien que tous deux se consacrent à la représentation d'un passé révolu, le roman historique devra en effet éviter de verser dans une énumération chronologique factuelle qui ferait de lui un registre d'histoire pour s'attacher plutôt à montrer l'imbrication causale, la relation effective entre les événements retenus. Car, à l'opposé de la chronique, le roman s'intéresse autant à la représentation circonstancielle des faits qu'à leur dimension psychologique et sociale et à leurs conséquences sur l'individu.

En conclusion, force nous est de nous rendre à une évidence : la définition du roman historique n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît de prime abord.

[...] ces quelques échantillons montrent suffisamment la perméabilité du roman historique. Sa caractérisation exige la prise en compte de trois points : du côté de l'Histoire, la part de l'Histoire-passé, de l'Histoire-discours, de l'Histoire contemporaine : du côté du roman, l'attraction d'autres formules fictionnelles; et au croisement, la pesée respective de l'«historique» dans ses différentes acceptions et du «romanesque» dans ses multiples manifestations⁸².

Sa typologie variable témoigne, d'ailleurs, de l'hésitation de ses frontières encore floues. Car le roman historique n'est ni roman, ni histoire, mais un amalgame des deux à des degrés divers, ce qui donne lieu à de nombreuses théories toutes plausibles, mais aucune ne réussissant à cerner totalement la nature complexe du genre romanesque historique. Bref, nous terminerons ce survol théorique sur cette définition du roman historique à laquelle est arrivé Gilles Nélod :

⁸² Claudie Bernard, *op. cit.*, p. 73.

Il s'agit d'une narration où les éléments fictifs se mêlent à une proportion plus ou moins forte d'éléments vrais (ou historiques), l'auteur ayant l'intention de *ranimer* des personnages mémorables, un esprit du temps, des aspirations d'hommes du passé, des événements anciens, en un mot une époque⁸³.

À moins que l'appareil historique mis en oeuvre dans le roman serve «d'assise à un édifice imaginaire dont il assure la crédibilité⁸⁴»? Serait-ce là le rôle qu'Hélène Brodeur aurait réservé à l'histoire dans sa trilogie?

Situation de la trilogie brodeurienne par rapport à ces théories sur le roman

Auxquelles des théories exposées précédemment la trilogie d'Hélène Brodeur se conforme-t-elle? Contre lesquelles s'inscrit-elle en faux? La trilogie brodeurienne mérite-t-elle d'être qualifiée d'historique, ou se contente-elle de «croupir dans la

⁸³ Les italiques et les parenthèses appartiennent à l'auteur.
Gilles Nélod, *op. cit.*, p. 22.

⁸⁴ Suzanne Ravis-Françon, *op. cit.*, p. 419.

chronique des faits locaux⁸⁵», comme le dit sans détour Lukacs? Serait-elle «histoire «faible» biographiquement et anecdotique», ou serait-elle plutôt «une histoire «forte», compréhensive mais alors tributaire des idéologies⁸⁶? Les *Chroniques du Nouvel-Ontario* s'ouvriraient alors à l'ensemble de la francophonie minoritaire ontarienne, voire à une universalité qui permettrait à l'oeuvre de susciter un intérêt dépassant les générations et les frontières. Bref, l'inscription de la trilogie brodeurienne parmi ces théories littéraires sur le roman historique suscite des questions multiples auxquelles nous tenterons d'apporter des réponses. Mais auparavant, attardons-nous quelques instants sur cet avant-propos, paraphé des initiales H.B., et apparaissant en guise de présentation au tout début du premier tome⁸⁷.

⁸⁵ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 74.

Claude Duchet ajoutera même que «l'arrivée en force de l'histoire anecdotique», en parlant des chroniques, constitue un «signe de dégradation» du roman historique. Le grand roman historique se doit en effet d'atteindre une universalité qui permettrait à des peuples d'époques et d'origines différentes de s'y identifier. Il faut que la société représentée puisse s'élever au niveau global et prendre sous son aile les divers groupes humains et sociaux «locaux» qui la forment.

Claude Duchet, «L'illusion historique: l'enseignement des préfaces (1815-1832)», dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, Librairie Armand Colin, 75^e année, n° 2-3, mars-juin 1975, p. 263.

⁸⁶ Claude Duchet, *op. cit.*, p. 265.

⁸⁷ Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre: Chroniques du Nouvel-Ontario*, Sudbury, Prise de parole, 1985, p. 9.

Rédigé à la première personne, il ne fait aucun doute que cet avant-propos constitue d'abord un plaidoyer en faveur de la vérité, question sur laquelle nous reviendrons plus tard dans cette étude. D'entrée de jeu, la romancière exprime clairement l'objectif qu'elle a poursuivi en rédigeant sa trilogie : « Dans ce livre, à travers des personnages imaginaires, j'ai voulu faire revivre une époque révolue de l'histoire de l'Ontario-Nord⁸⁸. » Comme le roman historique « est un art de faire revivre⁸⁹ », la formulation même du texte de présentation dévoile le désir de l'auteure de faire de sa trilogie une oeuvre historique. Dans quelle mesure y a-t-elle réussi ? C'est à cette question que nous tenterons de répondre, en examinant d'abord l'oeuvre elle-même.

En premier lieu, le titre. Un titre de roman peut, soit laisser l'Histoire elle-même s'exprimer en évoquant le nom de personnages connus ou des faits notoires, soit « recouvrir de l'Histoire à peine romancée (*La Nuit de Sang*)⁹⁰ », ou encore se cantonner dans la fiction romanesque pure, comme c'est le cas pour chacun des titres de la trilogie brodeurienne. Or, les sous-titres, quant à eux, « indiquent à la fois la mouvance du champ et le souci de préciser la nature du rapport à l'Histoire. La matière historique

⁸⁸ *loc. cit.*

⁸⁹ Jean Molino, *op. cit.*, p. 213.

⁹⁰ Les parenthèses de cette citation et de l'extrait suivant sont de l'auteur. Roland Desné, *op. cit.*, p. 248.

et sa mise en oeuvre s'y dessinent plus ou moins par anecdote(s), annales, aventure(s), chronique(s), [...] soit la quasi-totalité des introducteurs repérables dans l'ensemble de la production romanesque⁹¹. En effet, le sous-titre choisi par l'auteure, *Les Chroniques du Nouvel-Ontario*, indique sans l'ombre d'un doute la nature, voire le ton que l'écrivaine a voulu donner à son oeuvre. Chronique signifiant, selon le *Petit Robert*, un «recueil de faits historiques, rapportés dans l'ordre de leur succession⁹²», il devient évident que la chronique «affirme l'allégeance à l'histoire narrative, insiste, comme *relation*, sur l'objectivité⁹³» à la façon des historiens qui rapportent, comme nous l'avons déjà noté, de la façon la plus objective possible, les faits historiques dans l'ordre de leur succession au cours de l'histoire. Hélène Brodeur a-t-elle tenté de faire la chronique romancée de l'histoire du Nouvel-Ontario? On peut répondre par l'affirmative dans la mesure où un nombre important d'événements historiques sont évoqués dans son oeuvre sans pourtant qu'ils aient d'incidence directe sur la diégèse et sur les personnages qui la peuplent, fictifs pour la plupart. Comme si Brodeur les y avait insérés simplement par intérêt pour l'histoire régionale et pour répondre aux besoins du lecteur avide d'apprendre et de comprendre la genèse de sa société. Nous étudierons plus en profondeur les mécanismes de cohésion dans un chapitre ultérieur.

⁹¹ *loc. cit.*

⁹² Paul Robert, *Le Petit Robert I*, Montréal, Les Dictionnaires Robert, 1984, p. 312.

⁹³ Les italiques sont de l'auteur.
Roland Desné, *op. cit.*, p. 248.

Contentons-nous pour l'instant de conclure que cette absence apparente de lien causal entre certains événements historiques insérés dans la diégèse et le récit en tant que tel justifie l'intitulé de *Chroniques*, ne serait-ce que par l'effet d'énumération ou de simple accumulation qu'elle procure au lecteur. Comme si l'auteure ajoutait tout bonnement au «recueil» qu'est le roman, d'autres faits historiques qu'elle juge dignes d'intérêt. Or, bien qu'elles paraissent se conformer sur ce point à la chronique, il n'en demeure pas moins que *Les Chroniques du Nouvel-Ontario* restent une oeuvre romanesque historique. Nous nous expliquons.

Dans *Les Chroniques du Nouvel-Ontario*, l'auteure prend position dans le débat toujours ouvert entourant la délimitation du passé historique en abolissant la frontière correspondant à la naissance de l'écrivain. Couvrant la période allant de 1913 à 1968, le récit s'ouvre en effet sur une époque antérieure à la naissance d'Hélène Brodeur pour se terminer, cette fois, à la fin des années 60, une décennie bien connue de l'auteure. Or, bien qu'une partie des faits évoqués par l'auteure dans son récit précèdent de beaucoup sa propre existence - la découverte du lac Nipissing par Champlain n'en est qu'un exemple - , il n'en demeure pas moins que la période historique couverte par la diégèse reste peu éloignée temporellement de la période où l'écrivaine s'est attelée à la tâche pour rédiger sa trilogie. Car s'il est vrai que la majeure partie de la trilogie - représentée par les deux premiers tomes - se déroule avant la Seconde Guerre mondiale, il reste que la chronologie diégétique ne se

terminera qu'à peine dix-sept ans avant la publication de l'oeuvre. Cependant, cette faible distance temporelle n'empêche pas pour autant la trilogie d'être une oeuvre à caractère historique, c'est-à-dire une oeuvre dont le mandat principal est de faire revivre une époque révolue car, «après tout, l'heure, la minute qui viennent de s'écouler en font partie⁹⁴». L'enjeu réside donc davantage au niveau de la représentation de ce passé, de la façon dont il sera rendu à la vie sans pour autant en altérer la finitude ni la distanciation, aussi minime soit-elle, avec le présent.

Hélène Brodeur relativise l'importance du rôle qu'elle accorde à l'histoire dans sa diégèse en faisant d'elle tantôt un élément actif du récit, tantôt le simple décor d'une intrigue qui lui est étrangère. Prenons par exemple les incendies qui ont ravagé une grande partie du Nouvel-Ontario, détruisant de nombreuses propriétés et provoquant la mort de dizaines de personnes. Bien que le premier, datant de 1911, ait laissé des cicatrices profondes dans l'âme des habitants - et des personnages - qui l'ont vécu et dans la géographie physique du pays, il sera évoqué à quatre reprises seulement dans le premier tome. En outre, bien que la première référence soit plus importante que les autres⁹⁵, elle ne consistera néanmoins qu'en un très bref récit mis en abîme dans la

⁹⁴ Claudie Bernard, *op. cit.*, note 2 à la page 68.

⁹⁵ Quoique très concise, la référence au feu de 1911 insérée à la page 30 du premier tome rappelle les conséquences et le bilan statistique réel de la tragédie, contrairement aux autres références plus brèves encore apparaissant aux pages 108, 212 et 262 du même tome, qui rappellent plutôt des circonstances fictives évoquées par des personnages tout aussi imaginaires. Hélène Brodeur, *op. cit.*

diégèse principale, n'ayant comme incidence sur l'intrigue que la justification de la disparition de François-Xavier, le frère d'Alexandre, objet de la quête de ce dernier dans l'Ontario-Nord. En effet, nous découvrons au fil de la lecture que la quête d'Alexandre n'est pas tant l'enjeu du premier tome de la trilogie que le prétexte à une exploration physique et sociale du Nouvel-Ontario du début du siècle. Là réside l'objectif véritable de l'auteure : représenter au lecteur une tranche d'histoire de ce coin de pays chéri par l'écrivaine. En revanche, le feu de 1916 deviendra, quant à lui, davantage qu'un simple élément contextuel puisque les personnages mis en scène devront lutter contre lui pour survivre. Ce second incendie n'est donc pas ici un concept abstrait, mais une réalité avec laquelle ces derniers doivent conjuguer, une réalité déterminante qui occupera l'avant-scène diégétique pendant les vingt-trois dernières pages du même tome en s'intégrant à la trame même de l'intrigue⁹⁶.

De la même façon, l'importance diégétique accordée à la Première Guerre mondiale sera beaucoup moindre par rapport à la place occupée par le conflit de 1939. En effet, la guerre de 1914-1918 est évoquée lors de sept courtes références ne comptant qu'une ou deux phrases chacune, principalement sous forme de nouvelles épistolaires ou d'échanges dialogiques entre deux personnages qui s'inquiètent du sort des leurs. À l'opposé, le dernier tome de la trilogie suivra de façon beaucoup plus

⁹⁶ L'incendie de 1916 deviendra un épisode central du récit à partir du chapitre XXIII du premier tome de la trilogie, c'est-à-dire de la page 260 jusqu'à la page 283.

objective et factuelle l'évolution du conflit mondial en donnant régulièrement les derniers développements de cette page d'histoire (déclaration de la guerre, raid de Dieppe, invasion de la Normandie, bombardement d'Hiroshima). Trois pages seront en outre consacrées au raid de Dieppe au cours duquel devait périr Paul Marchessault, frère et associé de Germain⁹⁷. Au total, on trouve plus d'une vingtaine de références événementielles à la Seconde Guerre mondiale dans le troisième volume.

Ce rapide survol montre bien que la trilogie brodeurienne accorde une importance toute relative aux événements historiques intégrés à la diégèse. Tantôt simple souvenir ou, au contraire, contexte diégétique, tantôt objet de considération fictive subjective et émotive ou encore constatation factuelle objective, l'histoire semble posséder plusieurs visages, qu'ils soient à peine esquissés ou peints dans le détail. Malgré tout, l'auteure ne fera pas de l'histoire comme telle le moteur de son récit, quel que soit son rôle dans la diégèse, s'attachant plutôt à dépeindre «l'esprit et les mœurs de toute une époque, [en] se tenant dans le milieu social, au lieu de se placer dans la haute région des grands faits politiques⁹⁸». Ainsi, cette trilogie demeure

⁹⁷ Germain Marchessault, fils d'Eugène et d'Alma Marchessault, tous des personnages fictifs, devient, dans le dernier tome de la trilogie, un homme d'affaires important et respecté en se portant acquéreur de plusieurs hôtels dans tout l'Ontario. Son frère Paul devait l'assister dans ses tâches administratives.

Hélène Brodeur, *Les routes incertaines: Chroniques du Nouvel-Ontario*, Sudbury, Prise de parole, 1985, 233 p.

⁹⁸ Jean Molino, *op. cit.*, p. 225.

d'abord et avant tout une oeuvre romanesque fictive dans laquelle auront été intégrés des éléments de l'histoire de l'Ontario-Nord dans des proportions variées.

Par ailleurs, les personnages réels ayant fréquenté les hautes sphères de l'histoire ontarienne ne seront guère les acteurs d'enjeux diégétiques importants dans la trilogie brodeurienne, étant plutôt incorporés au discours d'autres personnages, fictifs ceux-là. En réalité, la romancière prête vie à un seul personnage de l'histoire politique de l'Ontario, le temps d'une conversation, au coeur de l'intrigue fictive. Il s'agit du premier ministre de l'Ontario au pouvoir en 1930, l'honorable Howard Ferguson⁹⁹. Pour tout dire, même cette apparition - fortuite, précisons-le - dans la diégèse laisse une impression d'irréalité, pour ne pas dire d'exagération. Il faut en convenir, il est tout de même plutôt étonnant qu'Achille Nantel, homme naïf et quelque peu illuminé, se soit rendu au parlement de Toronto, qu'il ait en outre eu la chance de discuter avec un étranger, par hasard journaliste au *Toronto Globe*, et que ce même journaliste le présente au premier ministre tout juste sorti de l'édifice du parlement. Voilà une série de circonstances qui arrivent fort à propos, peut-être même

⁹⁹ Né à Kemptville, en Ontario, l'honorable George Howard Ferguson exerça d'abord sa profession d'avocat à Toronto. Élu premier ministre conservateur de l'Ontario en 1923, au cours de son mandat, il incita notamment l'entreprise privée à développer l'exploitation des ressources naturelles, en particulier les industries minières et forestières. Il favorisa en outre la colonisation agricole vers le nord de la province, ainsi que la construction d'hôpitaux et d'institutions scolaires un peu partout en Ontario. Il se gagna d'ailleurs la sympathie de la population ontarienne francophone en abolissant le Règlement XVII. Ferguson abandonna son siège de premier ministre en 1930 aux mains de son ministre des Travaux publics, George Stewart Henry, pour devenir haut-commissaire du Canada à Londres jusqu'en 1935. Il mourut en 1946. Michel Veyron, *Larousse : dictionnaire canadien des noms propres*, Québec, Larousse Canada, 1989, p. 230.

un peu trop au risque de remettre en cause la vraisemblance du personnage historique rappelé à la vie. Car bien que les allusions politiques contenues dans le discours de l'homme d'État soient tirées de la réalité - en l'occurrence sa nomination au poste de haut-commissaire - , il reste que le contexte dans lequel il surgit soudainement laisse au lecteur une impression de rupture diégétique, comme si l'apparition de la figure historique était inappropriée et artificielle. Ou pire encore, le lecteur en vient à avoir le sentiment que l'auteure aurait forcé d'une façon un peu gauche les circonstances diégétiques au risque de mettre en péril la qualité de son récit afin de pouvoir y insérer à tout prix cet homme d'État.

Bref, il est évident que Brodeur a choisi de ne pas représenter de figures historiques en tant qu'actants diégétiques, préférant nettement attribuer ce rôle à des êtres tout droit sortis de son imagination, bien qu'elle se soit parfois inspirée de personnages réels pour en parfaire l'élaboration¹⁰⁰. Hélène Brodeur a donc pris soin

¹⁰⁰ Brodeur aura probablement calqué, entre autres, quelques-unes des caractéristiques de l'abbé Charles-Alfred-Marie Paradis, missionnaire colonisateur ayant réellement existé, sur le personnage du même nom qu'elle aura créé. De la même façon, l'auteure se sera vraisemblablement inspirée du parcours professionnel des hommes d'affaires franco-ontariens Robert Campeau et Paul Desmarais, objets d'une recherche fouillée incorporée au fonds d'archives de l'auteure, pour élaborer son personnage fictif nommé Germain Marchessault. Robert Campeau fit en effet fortune dans les années 50 et 60 dans le domaine de la construction domiciliaire, commerciale et hôtelière. (Germain achètera, quant à lui, des édifices commerciaux et hôteliers déjà construits.) Les actions de Campeau Corporation furent d'ailleurs inscrites aux bourses de Montréal et de Toronto dès 1969. L'entrepreneur Paul Desmarais connu, quant à lui, une ascension professionnelle impressionnante dans le domaine du transport en commun. Il diversifia ensuite ses activités vers les pâtes et papiers et l'assurance, toutes des entreprises marquées par la réussite. Ces renseignements se retrouvent tous dans le fonds d'archives de l'auteure, confié au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

de constituer ses personnages de façon minutieuse, appuyée sur une documentation solide, afin qu'ils puissent rendre compte le mieux possible de l'époque et de l'espace dans lesquels ils s'inscrivent : le Nouvel-Ontario du début du XX^e siècle, bilingue et en pleine effervescence colonisatrice.

Cette époque révolue, le roman historique se doit de la représenter en tant que présent, dans son processus de développement et dans son accomplissement. En conformité avec le genre, il doit faire oublier au lecteur l'advenu, pour le transformer en advenir, attendu qu'il s'agit ici de l'advenu historique servant de contexte à l'intrigue et non des références historiques retrouvées dans le discours du narrateur ou des personnages. La forme même de ces «apartés», souvent de courts récits mis en abîme ou des commentaires dialogiques, souligne, au contraire, la finitude des faits rapportés, mise en relief par les fréquents ancrages temporels qui rappellent au lecteur la distance qui le sépare de la période représentée.

Dès le départ, Brodeur a éliminé une difficulté importante en créant des personnages a-historiques dont elle seule connaît la destinée pour l'avoir imaginée. Nul besoin, donc, pour le lecteur d'avoir à en «oublier» le destin, voire les circonstances de leur mort, puisque ceux-ci n'auront jamais existé que dans l'imaginaire de l'écrivaine qui leur aura donné vie.

De même, comme l'histoire événementielle sert principalement à la construction du contexte faisant office de toile de fond à la diégèse brodeurienne, il est facile pour le lecteur de se laisser surprendre par l'intrigue, elle, fictive donc nécessairement inconnue du lecteur. La réalité historique n'interviendra en effet que rarement de façon directe dans la vie des personnages mis en scène et ce, à des degrés divers d'importance. Par exemple, le lecteur ne sera jamais transporté sur les champs de bataille européens de la même façon qu'il aura été placé au coeur de l'incendie de 1916 ou d'une cérémonie d'initiation de l'Ordre de Jacques-Cartier, bien que des personnages connus du lecteur aient pris part à chacun de ces événements. Ces déplacements diégétiques en apparence arbitraires sont dictés par la mouvance des points de vue adoptés par le narrateur qui s'attache à un personnage plutôt qu'à un autre. L'étude des raisons qui régissent et justifient le choix de ces points de vue pourrait, certes, faire l'objet de tout un chapitre. Mais eu égard aux contraintes et aux limites imposées par le thème de notre recherche, nous nous contenterons de souligner que la répartition inégale entre la fiction et l'histoire, la seconde faisant office d'arrière-plan, favorise la construction d'une intrigue principale imprévisible, bien qu'elle soit ancrée dans une époque connue, du moins en partie, par la plupart des lecteurs. C'est donc dire que l'appareil historique utilisé dans la trilogie, bien qu'il soit solidement documenté, sert davantage «d'assise à un édifice imaginaire dont il assure

la crédibilité¹⁰¹» plus qu'il ne contribue à sa construction même. Car dans les *Chroniques du Nouvel-Ontario*, c'est la fiction qui importe, l'histoire ne venant que lui donner un air de réalité tout en instruisant le lecteur.

Or, bien que la trilogie brodeurienne place la fiction au coeur de la diégèse, la temporalité observée demeure celle de l'historien, notamment en raison du contexte historique dans lequel elle s'inscrit et auquel elle doit se conformer. Comme l'a expliqué Suzanne Ravis-Françon, pour l'historien, «la durée historique n'est nullement informe, mais modelée par une présentation des faits qui, sans interdire les retours en arrière, privilégie l'ordre chronologique, confondu avec l'ordre causal¹⁰²». Hélène Brodeur attache peu d'importance à la relation causale entre les événements historiques rapportés, se contentant d'exposer les faits, purement et simplement. Le lecteur ressentira, par exemple, la menace que représente, pour les écoles franco-ontariennes, le fameux Règlement XVII, mais sans pour autant en connaître la raison d'être ni les circonstances qui lui ont donné naissance. L'évocation du règlement surviendra brusquement, sans que le lecteur n'ait été prévenu, encore moins préparé. En fait, les seules «analyses» historiques servies au lecteur auront pour objet premier de développer le contexte historique, étranger, jusqu'à un certain point, à l'action

¹⁰¹ Suzanne Ravis-Françon, *op. cit.*, p. 419.

¹⁰² *Ibid.*, p. 420.

diégétique. Ainsi, Brodeur prendra le temps d'expliquer longuement les circonstances de la construction du Temiskaming and Northern Ontario Railway et son apport au mouvement colonisateur vers le Nouvel-Ontario, bien que le lien unissant l'événement historique au récit tienne uniquement au moyen de transport utilisé par Alexandre lors de son voyage vers le Nouvel-Ontario¹⁰³. Par ailleurs, à l'instar de l'historien, Brodeur aura privilégié une temporalité diégétique d'ordre chronologique de façon à présenter les événements faisant partie de l'action romanesque dans l'économie de leur succession dans le temps. Certes, nombre de références historiques antérieures à la temporalité diégétique parsèment le récit, telles les allusions à l'explorateur Samuel de Champlain ou à la découverte de l'Escalier d'or de la Dome¹⁰⁴. Mais toutes sont reliées au contexte d'arrière-plan sur lequel se construit l'intrigue. Aucun retour en arrière ne sera effectué dans la diégèse principale en tant que telle. Car bien que le récit soit partagé, dans le dernier tome, en épisodes apparemment non liés entre eux - épisodes que Brodeur baptisera de façon révélatrice dans ses notes personnelles du

¹⁰³ Trois pages entières seront en effet consacrées au récit des circonstances entourant la construction du Temiskaming and Northern Ontario Railway, c'est-à-dire les pages 36 à 38 du premier tome, comparativement à une seule concernant le Règlement XVII, intégrée au récit à la page 94. On ne connaîtra d'ailleurs de ce dernier, évoqué rapidement, qu'une conséquence événementielle directement liée à la diégèse : Alexandre retardera son retour au séminaire pour se faire professeur, le temps d'une année scolaire, dans le but de contrecarrer la fermeture d'une école franco-ontarienne. Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre*.

¹⁰⁴ L'Escalier d'or de la Dome est le surnom donné à la veine d'or exceptionnellement riche découverte par Harry Preston en 1909, dans la région de Porcupine. Robert J. Surtees, *The Northern Connection*, North York, Ontario Northland and Captus Press Inc., 1992, p. 78.

fonds d'archives, «histoire de Germain» et «histoire de Jean-Pierre» par exemple¹⁰⁵ -, chacun d'entre eux se déroulera parallèlement et simultanément aux autres. Ces chapitres pourraient d'ailleurs tout aussi bien débiter par ces mots : «Pendant ce temps...». Bref, sous ce rapport tout au moins, Brodeur aura été fidèle au souci d'authenticité de l'historien. Les événements sont représentés selon leur succession temporelle réelle, amputés cependant de commentaires sur leurs causes ou leurs conséquences, une façon d'atténuer la finitude de ces mêmes événements, c'est-à-dire leur appartenance à un passé achevé.

Mais cette relation passé-présent, inhérente au roman historique, serait-elle à la source de certains anachronismes, nécessaires selon certains, dans la trilogie brodeurienne? Il ne faut pas oublier que la distance temporelle séparant l'époque représentée et le temps de rédaction est relativement peu importante, ce qui nous autorise à aborder la question de la pertinence même du recours aux anachronismes.

¹⁰⁵ Hélène Brodeur aura en effet découpé le dernier tome de sa trilogie en épisodes très distincts, dictés en fonction du point de vue narratif adopté. Un premier extrait manuscrit correspondra en effet aux chapitres XXIV à XXVI, consacrés au séjour d'Alexandre en Côte d'Ivoire. Un autre dossier contiendra en outre des manuscrits auxquels l'auteure aura donné le nom d'«histoire de Jean-Pierre», correspondant aux chapitres I, II, IV, VI, et XV du troisième tome. Une autre section, celle-là intitulée «Germain», sera composée du texte manuscrit correspondant aux pages 83 à 90 du chapitre IX du dernier tome de la trilogie, relatant l'arrivée en scène de Guy Nolet, témoin de la mort de Paul Marchessault au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Enfin, un dernier feuillet, dactylographié cette fois, intitulé «Afrique 1962», reprendra l'épisode du père Sellier en Côte d'Ivoire.

En somme, les titres attribués par l'auteure aux différents manuscrits accentuent la distance séparant les divers chapitres du troisième tome, comme si chacun était animé d'une vie propre, ne leur laissant comme lien que leur simultanéité temporelle. Ce ne sera qu'en toute fin de récit - c'est-à-dire à la page 197 du troisième tome - qu'un rassemblement familial estival unira à nouveau les destinées de personnages dont les voies avaient été séparées.

Ne serait-il pas en effet plus approprié de parler de niveaux de langue que d'anachronismes de langage? La langue du colonisateur n'est tout de même pas si loin de nous pour que l'auteure ait eu à en modifier certaines expressions pour les remplacer par d'autres, plus modernes et davantage compréhensibles pour le lecteur. De même, la langue du narrateur d'alors demeure encore tout à fait comparable à la nôtre. En d'autres termes, les fluctuations langagières perceptibles d'un personnage à l'autre seraient davantage occasionnées par leur degré d'éducation plutôt que par une tentative de traduire leurs pensées dans une langue qui nous soit contemporaine. Il est en effet inutile de moderniser une langue qui nous est toujours relativement familière¹⁰⁶.

Mais est-ce que Brodeur aura cherché à représenter dans son oeuvre «le reflet historique des problèmes d'aujourd'hui dans l'histoire¹⁰⁷» en modernisant la figuration historique ainsi que la psychologie des personnages? Nous ne le croyons pas. L'auteure aurait plutôt tenté, en évoquant le passé historique, d'assurer une meilleure compréhension de la société franco-ontarienne telle qu'elle est devenue aujourd'hui.

¹⁰⁶ Nous ne nous attarderons pas ici à la question de la traduction des dialogues qui auraient dû, au moins partiellement, se dérouler en anglais, puisqu'ils ne sont pas, en soi, du ressort de la technique narrative. Ils sont au contraire présentés en français afin de simplifier la tâche pour le lecteur francophone auquel l'oeuvre est destinée.

¹⁰⁷ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 338.

L'oeuvre brodeurienne serait donc caractérisée par une évocation plutôt que par une transposition de l'histoire. Là encore, l'anachronisme paraît donc improbable.

Où, donc, classer la trilogie brodeurienne dans la typologie générique? À quel modèle romanesque l'oeuvre se conforme-t-elle? Il semble bien que la trilogie appartienne au roman historique tel que le décrivent Allard et Nélod. Selon eux, le «roman historique [...] situe des héros imaginaires dans un cadre réel ¹⁰⁸», contrairement à l'histoire romancée qui est, en fait, à l'opposé de cette théorie. Nélod qualifiera ce même genre narratif de «roman à *cadre historique*», comme nous l'avons expliqué déjà un peu plus tôt dans ce chapitre. Ajoutons encore que la trilogie brodeurienne semble se conformer à la forme lyrique «dans laquelle le ou les personnages dominants sont des héros inventés ou copiés sur de multiples modèles, l'époque et les grands personnages ne servant que de décor et n'apparaissant qu'en silhouette ¹⁰⁹». Comment interpréter alors le vocable «chroniques» apparaissant en sous-titre? Certes, Brodeur aura respecté un critère essentiel de la chronique qui consiste à énumérer les faits historiques dans l'ordre de leur succession dans le temps. Cela dit, l'organisation temporelle de la trilogie suffit-elle pour justifier son appartenance à la chronique? Nous ne le croyons pas. Les caractéristiques du roman historique auxquelles se conforme la trilogie sont trop nombreuses pour être laissées à l'écart.

¹⁰⁸ Yvon Allard, *op. cit.*, p. 68.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 12.

Nous croyons donc être en mesure de conclure que la trilogie brodeurienne est une oeuvre romanesque historique où la fiction se développe au sein du contexte historique réel d'une époque révolue ramenée à la vie, l'imaginaire y jouant cependant un rôle majeur quant à l'élaboration de l'intrigue.

Chapitre II

L'authenticité subjective

L'interprétation

L'objectivité pure, parfaite, est impossible, du moins dans le domaine des lettres et de l'histoire. Lukacs parlera même d'«inconnaissabilité des voies et des fins du processus historique» et d'«inconnaissabilité des individus qui agissent dans l'histoire¹¹⁰», comme si c'était là un trait fondamental et incontournable de cette même histoire. En effet, l'historien - ou le romancier - ne se trouve «jamais devant son objet passé, mais devant sa trace¹¹¹», l'obligeant ainsi à l'appréhender dans ses vestiges documentaires et oraux. En outre, la reconstitution de l'événement ou du contexte historique «suppose que le document soit interrogé, forcé à parler ; que l'historien aille à la rencontre de son sens, en lançant vers lui une hypothèse de travail¹¹²». Cette volonté de comprendre implique nécessairement l'entrée en jeu de l'interprétation. Car le fait historique, par sa finitude, ne peut jamais être reconstitué littérairement que par

¹¹⁰ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 251.

¹¹¹ Paul Ricoeur, *Histoire et vérité*, Paris, Éditions du Seuil, 1955, p. 25.

¹¹² *loc. cit.*

les analyses individuelles, d'abord de l'historien, puis du romancier, qui en reconstituent les circonstances probables grâce à l'étude de ses vestiges, elles-mêmes soumises à la perception des figures historiques qui les ont produites. Enfin, il faut encore prendre en compte l'interprétation du lecteur qui compose sa propre histoire à partir de l'oeuvre littéraire. Historiens, romanciers, et personnages historiques «ne livrent d'un réel que la lecture qu'ils en font¹¹³» à partir de documents pour les premiers, et du vécu pour le troisième. «L'histoire est un chaos, qui en soi ne nous concerne nullement, mais auquel chacun peut attribuer un «sens» qui lui convient, selon ses besoins¹¹⁴». À chacun, donc, sa lecture selon l'objectif visé. Bref, à défaut «d'élaborer une interprétation, c'est-à-dire d'inventer le roman de ce qu'il voit¹¹⁵», le romancier historien inventera le roman de ce qu'il lit et de ce qu'il entend. Et comme ses sources viennent de personnages qui ont été témoins des événements rapportés, le résultat ne peut qu'être subjectif, puisque chacun possède sa propre vision, sa propre perception des événements. En conséquence, le roman historique est l'interprétation d'une interprétation.

¹¹³ Claude Duchet, *op. cit.*, p. 265.

¹¹⁴ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 201.

¹¹⁵ Alfred de Vigny, (sa préface, par Jean Roudaut), *op. cit.*, p. 14.

En effet, avant même que le romancier ne conçoive son oeuvre, l'histoire était déjà langage.

Car, pour représenter les «événements» d'autrefois, référent à jamais évanoui, le roman historique transpose largement le «discours» préposé à la conservation et à l'élucidation de ces événements. Sa représentation est au second degré ; l'Histoire qu'il met en jeu est, en grande partie, déjà langage. Et langage qu'il «cite» ; d'où diverses déformations liées aux changements de locuteur et d'intention, de récepteur et d'horizon d'attente, d'environnement littéral et culturel, et éventuellement de formulation ¹¹⁶.

Ces «emprunts» issus d'ouvrages historiques se compliquent en outre dans la chronique, d'entrevues, de trouvailles épistolaires et des ouï-dire de la tradition orale. Le fonds d'archives d'Hélène Brodeur le montre d'ailleurs éloquemment. L'auteure y mentionne en effet, quoique de façon incomplète, certaines des sources documentaires qu'elle a consultées antérieurement à la rédaction de sa trilogie historique. Le lecteur, ou plutôt le chercheur, y retrouvera donc une seule référence bibliographique quasi complète: Grimard, J., Vallières, G., *Gagner sa vie en français en Ontario*, Collection l'Ontario français, Montréal, Études vivantes. En revanche, les références partielles abondent. Deux titres d'ouvrages accompagnés du nom de leur auteur respectif apparaîtront dans ses notes manuscrites : Terence Robertson, *Dieppe, jour de honte, jour de gloire*¹¹⁷

¹¹⁶ Claudie Bernard, *op. cit.*, p. 77.

¹¹⁷ Terence Robertson, *The Shame and the Glory: Dieppe*, McClelland and Stewart Limited, Canada, 1962, 432 p.

ainsi que Jacques Henry, *La Normandie en flammes*¹¹⁸. Parfois, seul un nom ou le titre d'un périodique surgiront, ça et là, au milieu de ses notes manuscrites (François Veullot, *La Vie féminine*, *La Vie sociale*¹¹⁹, *Revue populaire*¹²⁰). Ailleurs, quelques titres de quotidiens seront mentionnés ainsi, sans prévenir (*La Presse*¹²¹, juin 1938 - *La Nation belge*, Bruxelles, 17 décembre 1939). Brodeur aura en outre consulté le Service des communications et des affaires des Anciens de l'Université Laurentienne ainsi que certains documents du ministère de la Défense nationale dont *L'Armée canadienne à la guerre*. L'entrevue aura été, enfin, un outil de recherche et une source d'inspiration privilégiés par l'auteure, comme en témoignent les vingt cassettes audio que comporte le fonds, sans compter les noms suivants repérés dans ses notes manuscrites : Madame Rousson, André, Louise Blais (de La Sarre), Madame Evelyne Laforest, Soeur Marie-Ange Turcotte, et Soeur Marie-Rose Deshaies.

Mais ces sources, consultées dans le fonds d'archives de l'auteure, ne sont pas indiquées dans la trilogie, bien que Brodeur s'en soit inspirée pour la constitution du

¹¹⁸ Jacques Henry, *La Normandie en flammes: Journal de guerre de Gérard Leroux*, France, Éditions Charles Corlet, 1984, 454 p.

¹¹⁹ *La Vie sociale*, Paris, Cédias.

¹²⁰ *La Revue populaire*, Montréal, Compagnie de publication Alpha, 1918-1959.

¹²¹ *La Presse*, quotidien d'information de langue française fondé en 1884 à Montréal par un groupe de conservateurs fédéraux opposés à John A. Macdonald.

volet historique de son oeuvre. Rien d'étonnant à cela, cependant, puisque nous sommes en présence d'un texte fictif dont les éléments historiques sont au service d'une illusion romanesque vraisemblable et crédible. En outre, leur apparition dans la diégèse risquerait de produire une rupture narrative créant une distance infranchissable qui empêcherait le lecteur d'adhérer à la magie romanesque à laquelle il s'attend. En d'autres termes, l'histoire étant déjà langage au moment où le romancier crée son oeuvre -un langage maintes fois traduit, maintes fois interprété, maintes fois emprunté-, le roman historique n'a donc à son tour d'autre choix que d'être le reflet de cette subjectivité interprétative d'une Histoire racontée et «re-contée». Car «la parole d'autrui comprise dans un contexte, si exactement transmise soit-elle, subit toujours certaines modifications de sens¹²²». L'objectivité littéraire pure est, par conséquent, impossible.

Devant l'inconnaissabilité de l'histoire, le romancier comme l'historien se doivent d'oeuvrer à titre d'herméneutes, c'est-à-dire en tant qu'interprètes de textes littéraires historiques et de traditions orales. Cette lecture des traces de l'histoire peut en effet

être traité[e] dans le cadre d'une herméneutique qui ne s'appuie plus [...] essentiellement sur des «intentions» en arrière du texte, mais bien [...] sur le questionnement lui-même qui s'adresse au texte. Ricoeur le rappelle : «Contre l'illusion méthodologique selon laquelle le fait historique existerait

¹²² Mikhail Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Éditions Gallimard, 1978, p. 159.

à l'état latent dans les documents (...) il faut affirmer que l'initiative en histoire n'appartient pas au document mais à la question posée par l'historien [...]»¹²³.

En effet, rien ne saurait exister en lui-même, pas même le fait historique. Objet, événement ou sentiment, tout concept concret ou abstrait n'existe en effet qu'en relation avec autrui. C'est ce dernier, par l'attention, l'interprétation, même le simple regard qu'il lui porte, qui lui donne son existence. Le concept historique ne saurait être, donc, sans l'intérêt que lui porte l'historien ou le romancier qui l'interrogent. Car déjà, l'intérêt qu'il suscite suppose de la part du chercheur un désir de savoir et de comprendre impliquant, quant à lui, un travail d'interprétation, conscient ou non. En d'autres mots, le fait historique ne saurait exister en soi indépendamment du monde dans lequel il s'inscrit, et encore moins en dehors de la subjectivité de ceux à qui il doit son existence.

En outre, «la configuration, fictive ou historique, n'est cependant pas une entité autonome, restreinte à la composition littéraire. En tant que *proposition* d'un monde, elle suscite ou «appelle» une réponse active du lecteur¹²⁴. Ce rapport au texte implique

¹²³ Les parenthèses sont de l'auteur.

Jacques Leenhardt, «Herméneutique, lecture savante et sociologie de la lecture», dans *«Temps et récit» de Paul Ricoeur en débat*, Paris, Éditions du Cerf, 1990, p. 116.

¹²⁴ Les italiques appartiennent à l'auteur.

Jean Grondin, «L'herméneutique positive de Paul Ricoeur: du temps au récit», dans *«Temps et récit» de Paul Ricoeur en débat*, Paris, Éditions du Cerf, 1990, p. 131.

donc une relation dialogique entre l'oeuvre littéraire et le lecteur qui réagit à l'image du monde qu'il y découvre et qu'il cherche à interpréter et à se représenter. Bref, du début à la fin, c'est-à-dire de l'avènement du fait historique en tant que tel à sa mise en récit et à sa lecture contemporaine, tout n'est que chaînes d'interprétations mises en abîme qui s'additionnent les unes à la suite des autres.

La projection du vécu de l'auteur dans son oeuvre reste, enfin, une composante subjective importante. Il se peut, en effet, «que les hommes réinjectent sans cesse dans le récit ce qu'ils ont connu, ce qu'ils ont vécu¹²⁵», consciemment ou non. Comme l'humain appréhende et relativise les événements que lui présente la vie à partir de sa propre expérience, de la même façon «l'historien va aux hommes du passé avec son expérience humaine propre¹²⁶». Brodeur, en tant que romancière historique, aura choisi de situer la majeure partie de sa diégèse dans la contrée de son enfance, le Nord ontarien. Liée émotivement à ce coin de pays qu'elle connaît bien, l'auteure aura voulu en révéler l'histoire au lecteur, lui faire découvrir ce territoire inconnu de plusieurs et réveiller en lui un intérêt qui lui donne le goût de parfaire ses connaissances historiques.

¹²⁵ Roland Barthes, *op. cit.*, p. 52.

¹²⁶ Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 31.

En outre, la «position idéologique de l'écrivain ne reste absolument pas sans influence sur sa production, sur la nature de son réalisme, sur la mesure dans laquelle il se fie à sa propre imagination pour reproduire la réalité avec réalisme¹²⁷». L'appartenance d'Hélène Brodeur au Canada français n'aura sans doute pas été étrangère, par exemple, aux raisons qui ont poussé l'auteure à insérer le Règlement XVII ainsi que l'Ordre de Jacques-Cartier à sa diégèse. Certes, leur présence aura donné lieu à d'intéressants épisodes narratifs, mais si la romancière les intègre à son récit, c'est avant tout pour mettre en relief la lutte qu'ont dû mener les Franco-Ontariens pour l'acquisition et la conservation de leurs droits linguistiques ainsi que la préservation de leur héritage culturel, débat d'ailleurs toujours actuel.

Enfin, «le roman historique est tributaire de son Histoire contemporaine : «historique» aussi en ce que pris dans une Histoire ambiante qui détermine sa vision du passé¹²⁸». Le combat ininterrompu des Franco-Ontariens pour leur survie culturelle aura sans doute joué un rôle déterminant dans le choix des faits historiques relatés, ou du moins, de certains d'entre eux. Bref, toute perception du monde et de ses manifestations résulte d'un jeu d'interprétations et d'influences diverses pour la plupart liées entre elles dans un rapport causal. «Tout ceci jette un doute sur l'impartialité de

¹²⁷ Georges Lukacs, *op.cit.*, p. 290.

¹²⁸ Claudie Bernard, *op. cit.*, p. 67.

l'écrivain¹²⁹», «que son oeuvre soit scientifique, et à plus forte raison si elle ressortit au genre hybride du roman historique.

L'«arbitrarisme» narratif des faits historiques relatés

L'Histoire déjà langage ne peut être comprise que par l'intermédiaire d'opérations interprétatives qui conduisent, d'un même souffle, la recherche documentaire et le procédé de rédaction qu'exige sa mise en récit. Ces décisions interprétatives

animent le choix, l'inspection et la classification des documents ; l'adoption d'une grille notionnelle ou thématique directrice, et les procédures d'exploitation des résultats ; la reconstruction des faits et des facteurs selon un ordre de consécution, de conséquence, d'homologie ou autre ; et finalement la formulation des faits ainsi établis, reliés et expliqués¹³⁰.

Rien n'échappe à l'emprise de la subjectivité. L'activité créatrice, même fondée sur une réalité factuelle en apparence immuable, demeure un processus de sélection continu

¹²⁹ *Ibid.*, p. 83.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 57.

depuis la germination du désir d'écrire dans l'esprit du romancier jusqu'à la composition de l'oeuvre elle-même. En effet, parmi les innombrables thèmes historiques possibles, l'écrivain doit d'abord déterminer l'objet de son récit, puis sélectionner les sources documentaires dont il ne tirera que les renseignements qui lui apparaîtront pertinents. Ensuite, le romancier devra tenter de reconstruire les faits à partir des détails qu'il aura retenus et du rapport qu'il aura voulu établir entre eux, qu'il soit causal, chronologique ou autre. Enfin, le choix des mots, de la structure, des instances narratives, bref, de l'inscription formelle du récit demeure entièrement du ressort de l'écrivain. Car, selon Bakhtine, «*la forme est sous-tendue par une intention émotionnelle et volitive*, sa capacité inhérente d'exprimer la relation de valorisation de l'artiste et du spectateur à quelque chose qui se trouve au-delà du matériau¹³¹». L'élaboration du récit historique est donc soumise à l'objectif poursuivi par le romancier. Les éléments constitutifs du

¹³¹ Les italiques sont de l'auteur. Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 30.

La forme narrative est en effet révélatrice d'une intention de la part de l'auteur envers le destinataire de son oeuvre. Wayne C. Booth affirmera d'ailleurs «qu'en évitant certaines façons de raconter on obtient mieux certains effets» et que «si tel ou tel effet est souhaité, alors tel point de vue est bon, tel autre est mauvais». Ainsi, Hélène Brodeur aura sciemment choisi de ne pas situer l'intrigue de sa trilogie au coeur des hautes sphères socio-politiques - bien que l'un de ses personnages fictifs, Donald Stewart, ait occupé les postes de député et de ministre provinciaux - afin de pouvoir mieux représenter l'histoire à travers les traces et les cicatrices qu'elle aura produites sur le peuple par l'intermédiaire de quelques modestes personnages imaginés. Car pour l'auteure, ce qui importe, ce ne sont pas tant les enjeux et les intrigues élaborées par les dirigeants, mais les conséquences de leurs gestes sur les masses. La forme narrative de la trilogie, manifestée, entre autres, dans la quasi-absence de figures historiques réelles, servira donc cet objectif.

Wayne C. Booth, «Distance et point de vue», dans *Poétique du récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, p. 86-87.

roman historique pourront alors varier dans la mesure où le romancier cherchera à simplement divertir le lecteur ou encore à l'instruire, par exemple. Dans ces conditions, l'auteur choisira avec soin les faits historiques à insérer dans son récit en fonction de l'effet qu'il cherchera à produire sur le lecteur.

L'exhaustivité dans la représentation historique est humainement impossible en raison de l'infinité des traits et des détails que suppose un tel objectif, obligeant ainsi l'écrivain à choisir parmi la multitude d'événements ceux qu'il intégrera à son récit. Par ailleurs, le texte romanesque, par sa nature fondamentalement artistique et fictive, se refuse à la lourdeur encyclopédique, à l'accumulation de renseignements historiques détruisant la magie de l'illusion romanesque à laquelle s'attend le lecteur d'oeuvres fictives. Conformément à cette théorie, loin de reconstituer avec exactitude l'histoire ontarienne comprise entre 1913 et 1968, la trilogie brodeurienne occultera certains éléments historiques déterminants pour en représenter d'autres, davantage utiles à la construction de son intrigue fictive qui reste, d'ailleurs, sa préoccupation première¹³².

¹³² Hélène Brodeur aura en effet choisi d'évoquer certaines des réalisations de James P. Whitney, Howard Ferguson, George S. Henry et Mitchell F. Hepburn, tous premiers ministres de l'Ontario, alors qu'elle aura laissé dans l'ombre Ernest Charles Drury, Harry C. Nixon et Leslie Frost, par exemple. De la même façon, l'auteure aura tu, entre autres, l'existence du mouvement des Fermiers-Unis de l'Ontario, organisation corporative provinciale destinée à défendre les intérêts des cultivateurs auprès du gouvernement, et n'aura pas intégré à sa diégèse le rapport Hope, l'obtention du droit de vote des femmes ou encore la Commission Massey, alors qu'elle aura évoqué la vague colonisatrice du début du siècle, puis celle de 1930, la construction du Temiskaming and Northern Ontario Railway, ainsi que les découvertes aurifères dans le Nouvel-Ontario, pour n'en nommer que quelques-uns. L'auteure se sera donc servi de son pouvoir décisionnel interprétatif pour déterminer l'apport et la pertinence des événements historiques à sa diégèse et décider ainsi des faits qu'elle intégrera à son récit par rapport aux autres qui y apparaîtraient déplacés. Un répertoire des faits historiques évoqués dans la trilogie est inséré en annexe de cette thèse.

Il s'agit donc pour l'auteure d'un exercice de sélection factuelle en fonction du contenu fictif et de l'objectif visé ; l'apport historique doit se garder de créer quelque ruptures narratives, mais se consacrer plutôt à enrichir le texte tout en maintenant l'illusion romanesque.

De même, la sélection faite par l'écrivain des détails qui serviront à brosser le portrait des événements historiques retenus demeure également tout à fait arbitraire. La représentation du conflit engendré par le Règlement XVII dans les deux premiers tomes de la trilogie brodeurienne illustre ce concept de façon concluante. Car bien que le fameux règlement soit évoqué, il reste qu'à peine plus d'une page représente bien peu pour faire revivre les treize années de lutte des Franco-ontariens pour la restitution de leurs droits linguistiques en éducation. Brodeur mentionne l'article IV selon lequel seules les écoles fondées avant l'instauration dudit Règlement pouvaient conserver le français comme langue d'enseignement, nonobstant la proportion d'élèves francophones inscrits à l'institution. L'auteure évoquera également les conséquences d'une désobéissance à la fameuse loi : retrait des octrois gouvernementaux et du droit pour la commission scolaire de percevoir des taxes¹³³. En outre, Achille Nantel, personnage fictif de la trilogie, aura un rêve où apparaît Aurélien Bélanger, personnage authentique celui-là, debout à la Chambre des Communes, en pleine envolée oratoire. Ce long discours, prononcé en avril 1925, représente toujours, d'ailleurs, auprès de la

¹³³ Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre*, p. 94.

francophonie ontarienne, un événement mémorable puisqu'il aura servi à démolir un à un les principaux fondements dudit Règlement. Voilà donc quelques faits notables que Brodeur aura intégrés à sa diégèse. Mais là s'arrête, dans la trilogie, la représentation du combat mené par les Franco-ontariens jusqu'en 1927, année où la mise en vigueur du Règlement XVII ne fut plus obligatoire. Brodeur évoquera certes l'organisation d'un mouvement de résistance de la part des Franco-ontariens, mais sans en préciser les nombreuses manifestations : cotisations individuelles pour soutenir les écoles récalcitrantes auxquelles on a coupé les vivres, création d'écoles libres détachées de la commission scolaire, nominations de commissaires francophones encourageant l'enseignement bilingue, désertions d'écoles à l'arrivée d'un inspecteur anglophone, suivies de défilés rythmés au chant de l'hymne national, etc. Aucune mention ne sera faite, en outre, de l'abolition de la mise en vigueur du Règlement XVII en septembre 1927¹³⁴, à la suite du rapport de la commission Scott-Merchant-Côté qui reconnut la qualité et les fruits d'un enseignement bilingue, bien que cet événement marque la victoire des Franco-Ontariens. En somme, Brodeur a beaucoup dit en peu de mots par ses courtes allusions au Règlement, mais il reste que le combat mené contre la loi fut complexe et difficile. Ne pouvant tout dire, l'auteure aura simplement choisi d'évoquer dans son récit certaines de ses manifestations qui lui seront apparues profitables au développement de son intrigue.

¹³⁴ Le Règlement XVII ne sera retiré des statuts officiels de la province de l'Ontario qu'en 1944.

Rien d'étonnant à cela puisqu'une dernière forme de subjectivité narrative influant sur le contenu événementiel romanesque se traduit par la variabilité de l'importance accordée aux faits historiques par l'auteur. Le romancier peut, en effet, «insérer des scènes, des récits, etc., qui ne font pas directement avancer l'action, mais qui narrent des faits passés et rendent ainsi compréhensibles une partie du présent et de l'avenir¹³⁵», comme il peut choisir de justifier un épisode étendu temporellement «en quelques mots et parfois, inversement, [...] faire durer un événement très court plus longtemps que cela ne se produirait dans la réalité¹³⁶». En d'autres termes, le degré d'importance narrative accordé à un événement reste subordonné au désir et au besoin de l'écrivain qui cherche, par son écriture, à produire un effet sur le lecteur. Hélène Brodeur se sera servi de ce procédé afin de mettre l'accent sur l'histoire ontarienne antérieure à 1915. En effet, mis à part l'incendie de 1916 qui aura joué un rôle exceptionnellement central au niveau de la diégèse, occupant vingt-trois pages du premier tome, les faits historiques contemporains au temps diégétique ne jouissent que d'une importance narrative réduite ; la Crise économique des années 30, le Règlement XVII ou encore l'adoption de l'Underwood Tariff¹³⁷ ne seront évoqués, pour la plupart,

¹³⁵ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 146.

¹³⁶ *loc. cit.*

¹³⁷ L'Underwood Tariff est une loi américaine dont le but est de promouvoir le commerce international en réduisant les droits d'importation.
The New Encyclopaedia Britannica, volume 12, Encyclopaedia Britannica Inc., États-Unis, p. 127.

qu'en quelques lignes réparties ça et là dans le récit. En revanche, le lecteur aura droit notamment à un récit plus détaillé, quoique concis, de l'arrivée des explorateurs Étienne Brûlé et Samuel de Champlain au lac Nipissing à l'époque où le Canada était encore sous le Régime français. Plus près de nous, Brodeur s'attarde également à raconter la découverte de la mine de Cobalt, de l'Escalier de la Dome, de la Tough Oakes Mine, et de la Hollinger, tout en présentant Fred LaRose et les frères Noé et Jules Timmins¹³⁸. Brodeur consacre même trois pages entières au récit des événements qui ont entouré la construction du Temiskaming and Northern Ontario Railway.

De toute évidence, Brodeur aura privilégié sur le plan narratif l'histoire ontarienne antérieure au temps de la diégèse, bien que les événements plus récents aient provoqué autant de bouleversements sinon plus au sein du peuple franco-ontarien. En effet, bien que la construction du chemin de fer ait ouvert la voie à la colonisation du Nouvel-Ontario, il reste que le Règlement XVII aura engendré quant à lui plus de dix années de lutte acharnée pour la conservation de la langue française, ce qui n'est pas peu dire. Bref, la priorité accordée aux événements demeure une opération décisionnelle entièrement arbitraire et subjective laissée à l'écrivain qui décide de leur importance narrative en fonction de l'objectif qu'il désire atteindre.

¹³⁸ «Marchands à Mattawa, ils [les frères Noé et Henri Timmins]avaient judicieusement financé l'exploitation du gisement découvert par Fred LaRose à Cobalt. Avec leurs bénéfices, ils purent ouvrir la mine Hollinger à Porcupine». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 97.

En somme, bien que l'élément historique puisse apporter une dimension réaliste certaine à l'œuvre fictionnelle, il n'en demeure pas moins que tout, depuis la recherche documentaire jusqu'à la rédaction en tant que telle, n'est qu'activité sélective et interprétative. Le lecteur d'œuvres romanesques historiques n'a droit, par conséquent, qu'à une objectivité toute relative qu'on pourrait appeler authenticité subjective. Car certes, une date reste une inscription temporelle difficilement modifiable quant à sa signification, mais l'événement en question qui s'y rattache reste, lui, sujet à l'interprétation individuelle de ceux qui, à différents niveaux, l'étudient ou en prennent tout simplement connaissance. Par ailleurs, la sélection, en soi, des événements et de leurs détails caractéristiques demeure une manifestation de la subjectivité de l'auteur qui juge de leur importance et de leur apport à son récit. De la même façon, leur inscription narrative n'aura rien de fortuit, l'auteur cherchant à en tirer un effet particulier, que ce soit le pur divertissement ou l'instruction du lecteur. En somme, l'histoire dans ses grandes lignes reste une seule histoire. On ne saurait dire d'une guerre qu'elle n'est plus guerre. Par contre, ses interprétations sont multiples, sa compréhension, variable. Voilà d'ailleurs tout l'intérêt de la littérature, un même texte pouvant donner lieu à plusieurs lectures, toutes différentes mais plausibles.

Chapitre III

Réalité et fiction: leurs rapports dans le roman historique

Vraisemblance et vérité

L'inconnaissabilité fondamentale de l'histoire impliquant nécessairement un exercice d'interprétation de la part de l'historien ou du romancier confrontés au caractère révolu, fini, de l'époque étudiée, la représentation du passé sera, par conséquent, soumise à des transformations incontournables. À ce propos, Lukacs cite Georg Hegel, théoricien allemand : «La substance interne de ce qui est représenté reste la même, mais la culture développée en représentant et déployant cet élément substantiel rend nécessaire un changement dans l'expression et la forme de ce dernier¹³⁹». Les mots eux-mêmes, outils langagiers inventés par l'humain servant à désigner des réalités bien précises, ont parfois un contour sémantique flou, et représentent des concepts qui, souvent, varient d'un locuteur à l'autre. Déjà, donc, la réalité dépasse le pouvoir d'expression de l'historien ou du romancier qui tentent de la reproduire au moyen de l'écriture. Ne pouvant, en outre, être témoin des événements historiques représentés, le romancier n'a d'autres choix que de s'en remettre à des

¹³⁹ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 65.

documents historiques révélateurs d'une réalité révolue dont la vérité est déjà altérée, d'une part, par la subjectivité interprétative de leurs auteurs, et d'autre part, par l'impossibilité fondamentale de reproduire le monde de façon intégrale par le simple intermédiaire des mots, faisant ainsi du roman historique «le portrait d'un portrait tiré par les historiens¹⁴⁰». En somme, la finitude et la distance temporelle des faits historiques relatés, ainsi que l'outil langagier utilisé par l'auteur pour reproduire la réalité forment, dès le départ, un obstacle à une représentation absolument authentique et vraie de l'histoire.

À vrai dire, toutefois, cette vérité illusoire ne constitue point un obstacle pour le romancier historique comme il peut l'être pour l'historien, en raison du droit de l'écrivain à la fiction. «L'historique est d'abord l'attesté, par opposition à l'infondé, le véritable ou plutôt le vérifiable, par opposition à l'imaginé. L'historique accolé au mot "roman"¹⁴¹» permet donc à l'écrivain de se détacher de la preuve, de l'authentique, pour s'échapper dans l'imaginaire et jouir d'une liberté interdite à l'historien. Ce dernier possède en effet le mandat de faire parler un passé à jamais disparu en confrontant ses allégations aux traces et aux indices du vrai que constituent les documents historiques et les théories d'autres historiens et chercheurs. Car c'est en comparant les diverses

¹⁴⁰ Claudie Bernard, *op. cit.*, p. 65.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 69.

vérités historiques que l'historien atteindra, idéalement, une réalité unique. Le roman, lui, n'est astreint qu'à la vraisemblance, qu'à la ressemblance de sa propre représentation de la réalité avec la perception que s'en fait le lecteur. Il ne doit pas élaborer *le* monde, mais *un* monde possible. «En somme, la vérification historique vise à faire (produire) du vrai, la vrai-semblance romanesque à faire (sembler) vrai ¹⁴²». Le lecteur doit pouvoir croire au récit de l'historien, alors qu'il doit vouloir adhérer à celui de l'écrivain.

D'ailleurs, Nélod ne croit pas à «l'incompatibilité absolue entre le vrai des chroniques et le vraisemblable du roman et, puisque la réalité dépasse souvent la fiction, le roman historique est un type littéraire parfait, qui multiplie les deux agréments¹⁴³». Le lecteur aura donc droit à un récit plausible, fondé sur la représentation documentée et sérieuse d'un passé révolu, tout en se laissant emporter par une illusion romanesque qu'il sait présente et qu'il désire. Le roman historique allie donc l'authentique au vraisemblable, l'histoire telle qu'elle a pu se passer à une fiction savamment construite, presque réelle.

¹⁴² Les parenthèses et la graphie des mots «véri-fication» et «vrai-semblable» appartiennent à l'auteure. *Ibid.*, p. 61.

¹⁴³ Gilles Nélod, *op. cit.*, p. 126.

En réalité, la fiction donne au roman historique

la hardiesse de l'invention littéraire, l'aptitude à disposer librement des faits historiques, des caractères et des situations, sans s'écarter pourtant de la vérité historique, et même précisément pour mettre en évidence les traits spécifiques, les caractéristiques particulières d'une époque historique¹⁴⁴.

Par conséquent, «les événements historiques [devant] se soumettre à l'ordre de la littérature¹⁴⁵», l'imaginaire ne se situe pas tant au niveau du contenu événementiel du récit mais plutôt sur le plan de sa composition, de la façon dont l'auteur organise les éléments historiques dans sa diégèse. Car la vérité du roman réside moins dans son rapport avec une réalité que dans sa cohérence avec l'autre roman aussi appelé histoire, ce «roman dont le peuple est l'auteur¹⁴⁶». L'art du romancier historique est en effet de savoir «choisir et grouper autour d'un centre inventé¹⁴⁷» la réalité d'une époque passée. Bref, la proportion de vérité des faits historiques rapportés par le romancier dépend en grande partie de la structure romanesque dans laquelle ils seront insérés.

Une activité bien précise rapproche ainsi le romancier de l'historien : la recherche documentaire fouillée à laquelle les oblige leur désir commun de

¹⁴⁴ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 310.

¹⁴⁵ Alfred de Vigny, (sa préface, par Jean Roudaut), *op. cit.*, p. 9.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 11.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 26.

représenter, avec plus ou moins de vérité, selon le cas, la réalité historique ¹⁴⁸. En effet, il est impératif tant pour l'un que pour l'autre de se documenter soigneusement sur les faits et les moeurs de la période représentée afin d'éviter des anachronismes qui nuiraient à la vraisemblance de l'oeuvre, que l'histoire soit placée au coeur de l'intrigue ou qu'elle en constitue le contexte. Par exemple, dans le premier tome de la trilogie, le professeur de littérature française en Belles-Lettres créé par Hélène Brodeur dira des oeuvres de Gustave Flaubert qu'ils «ont avec raison été mis à l'Index par le Saint-Office», de la même façon qu'il aura qualifié d'admirables des écrivains tels que Lamennais, Lacordaire, Chateaubriand et François Coppée, mais proscrit Victor Hugo, Baudelaire et Renan ¹⁴⁹. Ce sera donc dans la peur d'être pris en faute par le surveillant à la salle d'étude qu'Alexandre lira avec délice *Salammbô*, oeuvre interdite. La romancière aura donc donné à lire à un de ses personnages des textes mis à l'Index au cours de l'époque représentée, tout en prenant soin, cependant, de situer cet accroc au règlement dans le contexte de l'époque. Sans cette précaution, le fait ainsi intégré à la diégèse paraîtrait totalement incongru, devenant plutôt une marque de maladresse de la part de l'écrivain. André Daspre ajoute, d'ailleurs, qu'il est parfaitement possible d'arriver à une représentation et à une analyse objective du réel à partir d'une

¹⁴⁸ Ainsi que nous l'avons mentionné déjà dans l'introduction, le fonds d'archives d'Hélène Brodeur montre largement la recherche fouillée effectuée par l'auteure.

¹⁴⁹ Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre*, p. 17.

reconstruction imaginaire, à condition que le monde romanesque soit construit lui-même à partir de données objectives¹⁵⁰. Bref, même la fiction peut devenir miroir de la réalité.

De nombreuses sources documentaires reconnues s'offrent au romancier en quête de vérité : essais et ouvrages d'historiens, journaux intimes, carnets de voyage, dictionnaires, biographies, etc. L'écrivain peut également puiser des renseignements pertinents dans le discours non officiel de la presse et de la tradition orale, reflet des moeurs et du pouls social au fil des époques. C'est d'ailleurs à cette dernière forme de discours que s'attachera tout particulièrement le chroniqueur dans sa recherche, champ d'intérêt qui semble justifier notamment le sous-titre attribué à la trilogie brodeurienne¹⁵¹. La recherche documentaire reste donc un travail exigeant temps et efforts de la part du romancier conscient de son apport à la vraisemblance de l'oeuvre qu'il écrit, tâche qui provoquera chez le lecteur une adhésion à son récit de l'histoire.

¹⁵⁰ André Daspre, *op. cit.*, p. 239.

¹⁵¹ En consultant le troisième versement du fonds d'archives d'Hélène Brodeur, nous avons constaté que la chroniqueuse se doublait à la romancière, comme le montre les vingt cassettes audio d'entrevues menées par l'écrivaine auprès de gens, âgés pour la plupart, natifs de l'Ontario-Nord ou résidents de cette région depuis de nombreuses années. D'autres noms surgiront dans ses notes de recherche manuscrites, accompagnés parfois même d'un numéro de téléphone, sans compter les innombrables annotations tirées en grande partie du quotidien *La Presse*. La faible distance temporelle entre l'époque représentée et le temps de rédaction a ainsi permis à Brodeur d'enrichir sa représentation historique des moeurs particulières à une époque révolue de détails tirés du témoignage de gens ayant réellement vécu, du moins en partie, les événements évoqués.

Car bien qu'il arrive parfois que le romancier modernise la figuration historique, les idées et les sentiments d'une époque, il reste que les événements qui s'y sont déroulés demeurent fondamentalement immuables. Une guerre ne saurait en effet être autre chose qu'une guerre, à moins d'altérer profondément l'essence même de l'événement. L'importance et, par le fait même, l'évidence d'un tel remaniement factuel risqueraient de détruire la vraisemblance de l'événement et jeter, du même coup, un discrédit sur l'ensemble du roman. Le lecteur ne saurait adhérer, d'ailleurs, à une histoire qu'il sait pertinemment altérée en raison de la non-correspondance des circonstances relatées par rapport aux connaissances qu'il aura acquises auprès d'autres sources documentaires dignes de foi. Il est en effet plutôt téméraire de la part de l'écrivain de transformer des éléments historiques généralement connus de tous pour tenter, par la suite, de les faire passer pour authentiques.

En revanche, les «coulisses» des événements demeurent un aspect obscur de l'histoire à propos duquel les historiens ne peuvent qu'émettre des hypothèses, aucun document, ou peu s'en faut, n'attestant la réaction personnelle des gens qui les ont vécus. Les circonstances d'arrière-plan touchant directement l'individu demeurent donc un domaine qui laisse à l'auteur davantage de latitude quant à l'insertion d'une fiction bien ficelée et vraisemblable. Hélène Brodeur illustrera de façon fort révélatrice cette forme de répartition de la vérité et de la fiction au sein de l'intrigue à contenu historique qui structure sa trilogie.

En effet, l'incendie de 1916 constitue en soi un événement historique inscrit dans l'histoire officielle de la province de l'Ontario, voire du Canada. D'ailleurs, sur les circonstances entourant la tragédie, les autorités ont produit maints rapports et compte rendus que personne ne saurait remettre fondamentalement en question. Qui pourrait nier, en effet, que le cataclysme eut lieu le 29 juillet 1916, qu'il détruisit tout sur son passage sur une distance de plus de soixante-quinze milles, et qu'il enleva la vie à deux cent trente-deux personnes, bien que ce chiffre puisse varier selon la source consultée?¹⁵² En revanche, l'histoire officielle ne rendra que très peu compte de la façon dont les habitants des régions touchées par l'incendie auront réagi face à l'élément destructeur. Comment se sont-ils protégés contre le feu qui les entourait? Qu'ont-ils fait en attendant les secours? Pour Brodeur, c'est ici que la fiction entre en jeu. Placé au coeur de l'action diégétique, le lecteur franchira, lui aussi, le mur de feu et découvrira les mesures prises par les principaux personnages fictifs du récit afin de survivre au fléau, de même que le drame vécu par chacun d'eux. À la suite des conseils prodigués par le vieux métis Jos Vendredi, Alexandre Sellier, Doug et Rose Stewart, ainsi que la famille Marchessault, tous des personnages fictifs, se sont réfugiés dans

¹⁵² Ces faits ont été tirés du roman *La Quête d'Alexandre*, à la page 278. Or, ceux-ci ne correspondent pas exactement aux statistiques rapportées, par exemple, dans le volume intitulé *Un Vaste et Merveilleux Pays*, qui compte plutôt «1000 milles carrés brûlés, 233 morts». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, *op. cit.*, p. 83. De même, Jacques Grimard affirme, quant à lui, que la conflagration aura plutôt fait 223 victimes. Jacques Grimard, Gaétan Vallière, *Explorations et enracinements français en Ontario, 1610-1978*, Esquisse historique et ressources documentaires, ministère de l'Éducation, 1981, 160 p. Malgré tout, la différence entre ces faits historiques officiels n'influe pas de façon significative sur la diégèse et ne mérite donc pas qu'on s'y attache outre mesure.

un champ de pommes de terre situé sur une colline nue. Là, couchés entre les rangs et recouverts d'une couverture mouillée, ils ont attendu que passe au-dessus d'eux le mur de feu. D'autres n'ont pas eu la même chance qu'eux. Croyant être en sécurité, l'abbé Antoine d'Argent et huit de ses paroissiens sont morts asphyxiés, couchés dans la tranchée creusée à même le roc pour élargir la voie ferrée¹⁵³. Une fois le danger écarté, les personnages survivants se mirent en marche vers la voie ferrée, après s'être nourris de pommes de terre, l'esprit occupé par la désolation dont ils étaient témoins. Ce sera à l'endroit où se dressaient, il avait encore peu de temps, la maison et la grange des Marchessault, que les secouristes les rejoignirent¹⁵⁴.

Par sa fiction, Brodeur aura fait de l'incendie une tragédie profondément humaine, bien au-delà des chiffres froids de l'histoire officielle. Elle aura enrichi l'histoire de l'intimité qu'apporte l'expérience personnelle qu'aucun témoignage ne peut appuyer, mais qui confère aux actions une densité accrue. Par l'imaginaire, Brodeur aura aboli entre le lecteur et l'événement la distance et la froideur créées par les statistiques et les bilans impersonnels véhiculés par le discours officiel. La fiction

¹⁵³ Dans le deuxième tome de la trilogie, Brodeur s'est inspirée d'ailleurs de la réalité que constitue le changement de nom du village de Nushka pour Val-Gagné en l'honneur du curé du même nom décédé avec plusieurs de ses ouailles au cours du même cataclysme, pour rebaptiser, pour les mêmes raisons, le village imaginaire de Sesekun du nom de Val-d'Argent. Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*, p. 15.

¹⁵⁴ Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre*, p. 268-276.

détruit l'indifférence. Le lecteur ressent, grâce à elle, toute l'étendue de la douleur vécue par les protagonistes de l'époque, une dimension humaine qui échappe généralement à l'histoire scientifique.

Le temps, enfin, influe sur le dosage de vérité et de fiction utilisé par le romancier. «Le temps en effet métamorphose non seulement les caractères, mais les visages, les corps, les lieux mêmes, et ses effets se sédimentent dans l'espace [...] pour y former une image brouillée¹⁵⁵». En fait, ces métamorphoses pourraient bien être traduites par le terme «évolution». Rien n'échappe au passage du temps, pas même les traces d'une époque révolue, ni la perception qu'en a le contemporain. Il existera toujours une expérience nouvelle, une idée novatrice, ou au contraire l'oubli, pour transformer la lecture d'une époque en un récit nouveau. Où se trouve alors *la* vérité dans l'histoire? Certes, la vérité d'aujourd'hui ne correspond pas nécessairement à celle d'autrefois, ni non plus à celle de demain. En revanche, ce que nous considérons comme étant vérité aujourd'hui doit seul importer. Car la vérité est ce que nous tenons pour authentique au moment où nous prenons conscience de l'événement ou du fait en question, peu importe si demain vient tout remettre en question. La «vérité historique [est] une certaine idée de l'histoire¹⁵⁶». Ainsi, nous pouvons affirmer que le récit

¹⁵⁵ Gérard Genette, *Figures I*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 51.

¹⁵⁶ Alfred de Vigny, (sa préface, par Jean Roudaut), *op. cit.*, p. 9.

historique du romancier ou de l'historien comporte une part indéniable de vérité, la vérité du moment, révélatrice d'un passé révolu reconstitué grâce à des documents quant à eux réels, tangibles. Et ce sera à la fiction de combler les lacunes.

En somme, la vérité historique reste un concept hésitant en raison de l'inconnaissabilité fondamentale de l'histoire, du passage du temps et de l'imperfection de l'outil langagier par lequel elle s'exprime. Comme l'affirme Jean Molino, «on ne peut être assuré que d'un petit nombre de faits, et l'on ne sait presque jamais avec certitude les raisons des événements¹⁵⁷». En revanche, il est possible de s'approcher de la réalité par une recherche documentaire fouillée et une étude attentive des traces laissées par ce passé révolu qui hante notre présent. Or, bien que l'historien soit tenu de dire la vérité, le romancier se satisfait, quant à lui, de la vraisemblance. L'écrivain peut en effet disposer à son gré des événements rapportés, comme il peut en imaginer les circonstances d'arrière-plan, plus près de la personne, tout en prenant garde, cependant, de provoquer une rupture diégétique qui remettrait en question la vraisemblance de son récit. Le roman historique est donc un genre mixte où se côtoient une réalité hésitante - et non pas la réalité - ainsi qu'une fiction, à la limite, confinant au réel.

¹⁵⁷ Jean Molino, *op. cit.*, p. 207.

Histoire authentique, histoire modifiée : la trilogie d'Hélène Brodeur

De même que François Rabelais se faisait fort de convaincre le lecteur de la véracité de ses propos dans ses prologues célèbres, Hélène Brodeur nous offre - quoique avec une rhétorique moins haute en couleur - un plaidoyer en faveur de la vérité dans l'avant-propos paraphé de ses initiales, au tout début du premier tome. Bien qu'elle avoue qu'il ne faille pas «chercher sur une carte géographique Peltrie Siding, Miska et Sesekun», autant de petits villages de colons, elle affirme cependant que «tout le reste est vrai. Les événements relatés s'y sont vraiment déroulés. Le voyageur peut d'ailleurs en retrouver facilement la trace¹⁵⁸». Mais qu'entend-elle par ce qu'elle appelle «tout le reste»? Brodeur avait pourtant affirmé avoir voulu faire revivre une époque révolue de l'histoire de l'Ontario-Nord par l'intermédiaire de personnages imaginaires. La vérité correspondrait-elle donc exclusivement aux espaces et aux événements du récit, en dehors des personnages qui peuplent la diégèse? Mais là encore, une question demeure : dans quelle mesure les faits relatés dans la trilogie brodeurienne sont-ils le miroir de la réalité? Car bien qu'elle soit historique, la trilogie reste, avant tout, une oeuvre romanesque, donc fictive. Par conséquent, l'expression «tout le reste» se doit

¹⁵⁸ Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre*, p. 9.

d'être nuancée, puisque la fiction occupe une place prépondérante dans l'économie du récit.

Par ailleurs, il convient de noter que le «je» de l'avant-propos avait été, à l'origine, un «elle», la préface retrouvée dans les manuscrits du fonds d'archives d'Hélène Brodeur ayant été rédigée à la troisième personne. Cette première version se référait en effet à «l'auteur», rejetant la forme personnelle au profit de la narration hétérodiégétique. Sans doute que l'écrivaine aura agi ainsi afin d'accroître la crédibilité de ses allégations en exposant elle-même ses objectifs pour mieux convaincre le lecteur de la vérité de son récit, le lecteur étant en effet plus enclin à donner foi aux affirmations de l'auteure du fait qu'elles n'aient pas été filtrées par une troisième instance, en l'occurrence le narrateur, ce dernier étant lui-même une création.

Par ailleurs, Hélène Brodeur a accompagné son avant-propos de deux cartes géographiques, l'une au début, l'autre à la fin de ce texte d'une page à peine. La première, s'apparentant à l'esquisse, est un croquis représentant la disposition ou la répartition d'un certain nombre d'agglomérations et de lacs sur le territoire appelé Nouvel-Ontario. Les voies ferrées du C.N. Transcontinental, du Temiskaming and Northern Ontario Railway et du Canadien Pacifique apparaissant sur la carte permettent en outre de mieux situer les endroits retrouvés par le lecteur, plus tard, dans le récit. La seconde carte, quant à elle, illustre, sur une échelle plus étendue, le réseau

de chemin de fer qui dessert le nord de l'Ontario, ainsi qu'un certain nombre d'agglomérations dispersées le long de la voie ferrée. D'apparence plus officielle et authentique grâce, entre autres choses, aux cours d'eau qui la strient, elle montre notamment le nord de la province avec ses frontières, sa forme et les innombrables rivières qui l'irriguent, toutes absentes de la première. Insérées au début de sa trilogie, appuyant en outre un avant-propos au service de la vérité, ces cartes permettent ainsi à Brodeur d'établir dès le départ le réalisme de sa trilogie tout en brouillant volontairement les pistes puisque, bien qu'elle crée de toute pièce différents lieux, elle produit des cartes géographiques conformes à la réalité, c'est-à-dire des cartes desquels sont exclus ces lieux imaginaires. En revanche, ce sera à partir d'endroits réels, identifiables sur n'importe quelle carte géographique, que le lecteur pourra situer avec plus ou moins d'exactitude les espaces imaginaires de la diégèse.

Par ailleurs, le contexte diégétique entourant l'action romanesque repose également sur une représentation fidèle des moeurs de l'époque reconstituée. La diégèse s'inscrit en effet dans une période encore imprégnée de la magie des récits des prospecteurs d'or du Klondyke. Pour ajouter à la frénésie causée par l'exploration de l'Ouest, la romancière fait intervenir la découverte aurifère accidentelle de Fred Larose, personnage authentique employé, à l'époque, à la construction du Temiskaming and Northern Ontario Railway, laquelle provoqua une véritable ruée vers l'or dans la région

de Porcupine¹⁵⁹, transformant le Nouvel-Ontario en un immense territoire de prospection, et attirant des centaines de colons venus de partout, depuis le Québec, les autres régions du Canada, et les États-Unis, sans oublier l'Europe et même l'Asie. Ce mouvement migratoire explique, entre autres, la coexistence des anglophones et des francophones dans cette région de la province, situation linguistique clairement représentée par Brodeur dans son récit¹⁶⁰. La Guerre de 1914-1918 reste également un événement de première importance, moins peut-être pour les habitants de l'Ontario-Nord que pour les villageois et les citadins du sud de la province qui, pour échapper à la conscription, venaient s'établir sur des terres situées plus au nord¹⁶¹. De la même façon, un second mouvement migratoire eut lieu au début des années 20, alors que de nombreuses familles canadiennes-françaises partirent s'installer dans le Nouvel-Ontario¹⁶². Un troisième «exode», enfin, fut engendré par la Crise économique des

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 38. Après une recherche documentaire approfondie, il nous est possible d'affirmer que tous ces faits se sont réellement déroulés. Une liste détaillée des éléments historiques vérifiés contenus dans la trilogie apparaît en annexe de cette thèse.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 97 et 102. Bien que les activités et les relations entretenues par la population anglophone et francophone du village fictif de Miska soient imaginaires, il reste que cette tension linguistique et culturelle fut longtemps bien réelle dans ces régions en raison du moyen utilisé pour peupler le Nord ontarien, c'est-à-dire la colonisation, peu importe le lieu d'origine des nouveaux-venus, qu'ils soient québécois de souche ou ontariens de langue anglaise.

¹⁶¹ «Tenez, j'ai un oncle [...] qui veut venir s'acheter une terre par icitte. Y'a des garçons et avec c'te conscription qu'on parle tout le temps, y veut s'établir habitant pour pas être dérangé.» Voilà donc un autre motif de migration vers le nord de la province, riche en terre arable. *Ibid.*, p. 229.

¹⁶² Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*, p. 30.

années 30, incitant les citadins affamés, réduits à la misère, à effectuer un retour vers la terre¹⁶³. Et au coeur de ce mouvement colonisateur, la religion et ses représentants continuent d'exercer leur influence, notamment auprès de la population canadienne-française. Brodeur illustre d'ailleurs de façon fort révélatrice tout le poids de l'autorité cléricale dans le second tome de sa trilogie¹⁶⁴. Par ailleurs, l'avènement de l'aviation et de l'automobile, signe de l'évolution non seulement temporelle mais aussi technologique de la société, sera brièvement évoqué par l'auteure dans son oeuvre¹⁶⁵. Enfin, la Seconde Guerre mondiale reste un élément historique réel important utilisé pour l'élaboration du contexte diégétique du dernier tome de la trilogie. Le lecteur retrouvera en effet dans ce volume de nombreuses références au conflit, l'auteure ayant pris soin d'insérer dans son récit force allusions aux événements les plus marquants de

¹⁶³ Hélène Brodeur montre, dans une brève explication, de quelle façon les gens s'arrachaient à la pauvreté de la ville pour s'exposer à une misère encore plus grande sur des terres et dans des forêts inhospitalières de l'Ontario-Nord, loin du chemin de fer et des villages. *Ibid.*, p. 93.

¹⁶⁴ Désirant ardemment poursuivre ses études, Rose-Delima se sera rendue au presbytère, accompagnée de son père Eugène Marchessault, afin de demander au curé Bouffard la permission de fréquenter le High School de Bowman, permission qui lui sera refusée. Réticent à l'idée que des garçons d'origine canadienne-française puissent poursuivre leur éducation dans une école protestante et anglaise, il sera néanmoins hors de question, pour le curé, de laisser une fille fréquenter l'établissement, la femme étant «le coeur du foyer. Tant que la mère reste catholique et française, on n'a rien à craindre. Le foyer le restera». Voilà une doctrine qui correspond à l'idéologie en vogue à l'époque représentée par l'auteure dans son récit, bien que la mise en situation diégétique soit, quant à elle, imaginaire. *Ibid.*, p. 34-35.

¹⁶⁵ Brodeur fera allusion, en effet, à des «machines volantes dont on commençait à parler» à la page 53 de son premier tome, puis de «l'arrivée des automobiles et des camions» à la page 17 du deuxième.

cette tragédie tels l'invasion de la Normandie et le raid de Dieppe¹⁶⁶. De cette façon, bien que les personnages ne se retrouvent jamais sur le champ de bataille, le lecteur sent toujours la présence du conflit mondial ainsi que la menace de ses conséquences souvent tragiques, notamment pour les familles qui y ont perdu un être cher. La famille Marchessault, à laquelle l'auteure a donné vie dans sa trilogie, est parmi celles-là, Germain ayant perdu son frère et associé Paul sur les plages de Dieppe. Hélène Brodeur aura donc réussi à inscrire sa diégèse au coeur d'un contexte historique fondé sur la réalité de l'Ontario-Nord de la première moitié du XX^e siècle. Une recherche documentaire effectuée à partir d'oeuvres d'historiens montre l'authenticité de la situation sociale représentée dans la trilogie brodeurienne¹⁶⁷.

Mais qu'en est-il des faits historiques insérés dans l'oeuvre en tant qu'actions diégétiques ou simplement à titre de brefs récits mis en abîme? Ont-ils le même poids de vérité que le contexte dans lequel ils s'inscrivent? Voilà une question légitime à laquelle nous tenterons maintenant de répondre.

En premier lieu, Hélène Brodeur aura su intégrer à son récit des éléments indéniablement tirés de l'histoire authentique, tel le Congrès eucharistique de 1910,

¹⁶⁶ Une liste des pages contenant des références au conflit mondial se trouve en annexe.

¹⁶⁷ Les résultats de cette recherche se trouvent en annexe de cette thèse.

qu'elle évoque dans le deuxième tome de sa trilogie. Théâtre de discours religieux et patriotiques enflammés, ce rassemblement fut un événement réel mémorable pour les francophones, puisqu'il fut également l'occasion d'une confrontation linguistique consignée par les historiens. En effet, bien que Brodeur ait voulu principalement résumer - et non rapporter - dans ses citations de monseigneur Bourne, archevêque de Westminster, et de Henri Bourassa, le contenu des discours qu'ils prononcèrent dans le cadre du Congrès, l'auteure a tout de même reproduit fidèlement au moins une phrase du discours de Henri Bourassa, extrait certes court, mais combien révélateur de ses convictions. Une rapide comparaison entre les allocutions tirées du discours officiel, et les citations que l'auteur a intégrées à son oeuvre permet en effet de constater l'authenticité de la phrase suivante, prononcée par Henri Bourassa lors du discours qu'il tint lors du Congrès de 1910, «qu'elle aura mise dans la bouche du personnage réel ramené à la vie dans son récit.

«Nous ne sommes qu'une poignée en Amérique du Nord, votre Grandeur, mais nous comptons pour ce que nous sommes et nous avons le droit de vivre»¹⁶⁸.

«Nous ne somme qu'une poignée, c'est vrai ; mais nous comptons pour ce que nous sommes, et nous avons le droit de vivre»¹⁶⁹.

¹⁶⁸ Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*, p. 55.

¹⁶⁹ Extrait tiré du discours prononcé à la séance de clôture du XXI^e Congrès eucharistique, à Montréal, le 10 septembre 1910, par M. Henri Bourassa, et retrouvé sur microfiches à la médiathèque de la bibliothèque Morisset de l'Université d'Ottawa.

Ces quelques paroles, rapportées au sein d'une description concise mais fidèle quant aux circonstances où elles furent prononcées, ajoutent un effet de réel indéniable à la diégèse, bien que l'incident n'ait point eu de répercussions directes sur les personnages mis en scène dans le roman. De même, la phrase historique prononcée en Chambre par l'honorable Howard Ferguson à l'issue du discours mémorable d'Aurélien Bélanger, un authentique porte-parole de la communauté franco-ontarienne à l'époque du Règlement XVII, servira de conclusion au rêve qu'aura eu Achille Nantel, un personnage imaginaire celui-là, rêve qui aura débuté par une vision du Congrès eucharistique de 1910. Dans le volume de sa trilogie intitulé *Entre l'aube et le jour*, Brodeur écrit en effet que «le premier ministre Howard Ferguson [...] avait prononcé ces mots historiques : «*The Government is not wedded to Regulation XVII.*»¹⁷⁰». Peter Oliver confirme l'authenticité de l'affirmation reproduite par l'auteure, en affirmant que «during the 1925 session of the legislature, [Ferguson] told the members he was not 'wedded to Regulation 17'¹⁷¹». Par ailleurs, Brodeur n'a pas davantage inventé les circonstances où fut prononcée cette phrase historique, comme le confirme cet extrait tiré des documents historiques n°46 et 47 de la Société historique du Nouvel-Ontario. «À la fin du mois d'avril 1925, M. Aurélien Bélanger [...] prononça en chambre, un

¹⁷⁰ Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*, p. 56.

¹⁷¹ Peter Oliver, *G. Howard Ferguson: Ontario Tory*, Toronto, University of Toronto Press, 1977, p. 252.

important discours en faveur des écoles bilingues de l'Ontario ¹⁷². Hélène Brodeur s'est donc conformée à la réalité, du moins en ce qui concerne les discours auxquels elle fait allusion dans sa trilogie. En somme, la romancière ne s'est pas limitée à une simple évocation des circonstances qui ont entouré les discours marquant de l'époque représentée dans la trilogie, mais elle a de plus fait intervenir des personnages tirés de l'histoire authentique à qui elle met en bouche des paroles véritablement prononcées alors.

Par ailleurs, dans sa trilogie, Hélène Brodeur s'est attachée à évoquer, de diverses façons, des faits ou des éléments historiques variés, bien que ces derniers n'aient aucune incidence directe sur l'action diégétique du roman. Par exemple, trois des projets de loi adoptés par le premier ministre ontarien J. P. Whitney figurent parmi les sujets de conversation abordés par les familles fictives Murchison et Brent au cours d'un déjeuner¹⁷³. De même, les brèves allusions de l'auteure aux postes de traite de Moose Factory et de Révillon Frères évoquent tout un monde, celui de la traite des

¹⁷² André Lalonde, *Le Règlement XVII et ses répercussions sur le Nouvel-Ontario*, La Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1965, p. 51.

¹⁷³ L'allocation allouée par Whitney aux épouses abandonnées, ses lois sur le travail des enfants et sa compensation aux victimes d'accidents au travail, toutes évoquées dans le premier tome de la trilogie brodeurienne aux pages 155 et 156, figurent également dans un fascicule rassemblant les projets de loi adoptés par le gouvernement Whitney se trouvant dans les collections spéciales de la bibliothèque Morisset de l'Université d'Ottawa.

fourrures¹⁷⁴. Or, bien que ce commerce soit encore vivant à l'époque où se déroule la diégèse, Brodeur n'en parle que très peu dans sa trilogie, se contentant simplement de mentionner les noms de ces postes de traite toujours en activité au moment du récit, laissant au lecteur le soin d'imaginer toute l'histoire qu'ils recèlent. Par ailleurs, l'auteure suit avec attention le déroulement de la Seconde Guerre mondiale, ponctuant sa diégèse de fréquentes mises à jour à propos des événements les plus récents survenus sur le continent européen. Depuis la déclaration de la guerre jusqu'à l'invasion de la Normandie et le raid de Dieppe, toutes les références au conflit insérées dans la diégèse demeureront concises, directes et fidèles à la réalité, à la manière de l'information rapportée dans les journaux ou dans les bulletins de nouvelles de l'époque¹⁷⁵. Même les incidents locaux n'ont pas échappé à la plume brodeurienne. Ainsi, l'auteure fait part au lecteur des échos de la guerre mondiale qui se sont fait entendre notamment à Sainte-Agathe, agglomération déchirée par un conflit opposant

¹⁷⁴ Brodeur mentionne en effet le nom du poste de traite réel de Moose Factory à la page 81 du premier tome, et celui, tout aussi réel, de Révillon Frères, à la page 108 du même volume. Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, *Un Vaste et Merveilleux Pays*, op. cit., p. 42-43.

¹⁷⁵ Il ne faut pas s'en étonner étant donné que Brodeur a principalement consulté les journaux, notamment *La Presse* et *The Gazette*, au cours de sa recherche documentaire, comme le montrent ses notes contenues dans son fonds d'archives. L'auteure écrit en effet à la page 15 de son troisième tome que «les troupes nazies coupèrent les ponts sur le Rhin et Mussolini mobilisa un demi-million de jeunes gens». On retrouve sensiblement les mêmes renseignements dans le *Globe and Mail*, par exemple, qui titre à la une que «nazies cut communications» et que «500 000 more are called up by Mussolini». Une liste des références à la Seconde Guerre mondiale dans la trilogie brodeurienne est insérée en annexe. *The Globe and Mail*, volume XCVI, numéro 27, Toronto, 26 août 1939, p. 1.

les Juifs qui y résident et les dirigeants de la municipalité, appuyés par la population ¹⁷⁶. Brodeur va jusqu'à tenir compte des conditions météorologiques de l'époque en rappelant notamment «le terrible hiver de 1935¹⁷⁷» ainsi que le déluge montréalais de 1938¹⁷⁸. Le volet culturel n'est pas négligé, lui non plus, car l'auteure donne à deux de ses personnages fictifs la chance d'assister à un spectacle quant à lui réel, donné le 2 février 1941, par le violoniste polonais renommé Bronislaw Huberman au His Majesty's Theatre, endroit tout aussi authentique¹⁷⁹. En somme, Hélène Brodeur aura évoqué avec beaucoup de réalisme des faits appartenant à différents registres de l'histoire, depuis le Régime français avec les découvertes de Champlain, jusqu'aux conflits mondiaux, sans omettre des décisions gouvernementales qui ont changé le

¹⁷⁶ Brodeur explique en effet en quelques lignes les efforts déployés par les habitants et les autorités de ce village laurentien pour se débarrasser de tout touriste ou résident d'origine juive. Un article intitulé «Jews forced from resort» publié dans le *Globe and Mail* confirme que ces incidents ont bel et bien eu lieu.

Hélène Brodeur, *Les routes incertaines*, p. 14.
The Globe and Mail, Toronto, 3 août 1939.

¹⁷⁷ Conformément à ce que rapporte Brodeur à la page 122 du même tome, un froid exceptionnellement intense s'est en effet abattu sur tout l'Ontario les 23 et 24 janvier 1935. À Iroquois Falls, on aurait d'ailleurs enregistré des températures de quarante degrés sous zéro le jour, et de cinquante degrés sous zéro la nuit.

Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*, p. 108.
Le Droit, 24 janvier 1935, p. 1.

¹⁷⁸ La livraison du journal *Le Devoir*, publié le 19 août 1938, relate en effet en page 10 les dégâts causés par les orages violents qui se sont abattus la veille sur la ville de Montréal.

Hélène Brodeur, *Les routes incertaines*, p. 9.

¹⁷⁹ Un article critique paru dans la section culturelle du *Le Devoir* le mardi 4 février 1941 à la page 4 confirme la tenue réelle du spectacle.

Hélène Brodeur, *Les routes incertaines*, p. 26.

cours de notre histoire en tant que Canadiens français, ne négligeant pas certains événements qui ressortissent, par leur nature, aux faits divers journalistiques.

En réalité, les éléments historiques évoqués dans le paragraphe précédent apparaissent tous dans des récits mis en abîme, dans des conversations ou dans des explications intégrées à la narration. Seuls quelques faits historiques réels sont assimilés à l'action diégétique en tant que telle. Le plus important d'entre eux reste l'incendie de 1916, comme nous l'avons déjà expliqué dans un chapitre antérieur. Les personnages fictifs mis en scène par l'auteure doivent lutter contre l'élément destructeur afin d'assurer leur survie. De même, le Règlement XVII constitue un autre élément historique qui a changé à la fois le cours de l'histoire réelle ontarienne et celui de la diégèse romanesque. Alexandre Sellier, personnage fictif, a en effet décidé de prolonger son séjour dans le Nord ontarien afin d'empêcher la fermeture de l'école de Miska, village lui aussi imaginaire, menacée par la nouvelle loi. En ce qui concerne les autres événements historiques, Brodeur les a intégrés à son récit davantage pour constituer le contexte de la diégèse à la manière d'une toile de fond, ou simplement afin de satisfaire son propre intérêt pour l'histoire et celui du lecteur.

De toute évidence, Brodeur s'est souciée de rapporter dans sa diégèse des faits historiques vrais et authentiques, en prenant soin de les entourer de leurs circonstances réelles. Par contre, il lui sera arrivé, à quelques occasions, de remanier l'histoire afin

qu'elle puisse mieux s'intégrer à sa fiction. Les historiens racontent en effet qu'un certain père Paradis a véritablement asséché le lac Frederick House par un usage irréfléchi de dynamite, mais pour des raisons bien différentes de celles qu'évoque le personnage brodeurien. De plus, contrairement à ce que rapporte le roman, la catastrophe n'eut pas lieu au début de l'année 1914, mais plutôt en 1910. Robert J. Surtees relate, en effet, dans son ouvrage intitulé *The Northern Connection*, que «father Paradis[...] made a more ambitious attempt to improve navigation by lowering de level of Frederick House Lake. Unfortunately he used too much dynamite and turned the lake into almost a mud patch in the summer of 1910¹⁸⁰». Le Père Paradis du récit brodeurien aura voulu quant à lui non pas faciliter la navigation sur le lac mais plutôt obtenir des échantillons du métal brillant qui striait ses berges, échafaudant déjà dans son esprit de multiples projets charitables, financés à même l'or qu'il croyait avoir découvert¹⁸¹. En somme, Brodeur aura respecté le fait irrémédiable et fondamental voulant que le lac Frederick House ait été asséché, mais elle se sera permis d'en remanier les circonstances afin de mieux le soumettre à sa fiction en faisant coïncider l'événement, par exemple, avec la présence du personnage fictif d'Alexandre Sellier en Ontario-Nord.

¹⁸⁰ Robert J. Surtees, *The Northern Connection*, North York, Ontario Northland and Captus Press Inc., 1992, p. 83.

¹⁸¹ Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre*, p. 89.

Autre accroc à la chronologie historique, Brodeur affirme qu'«en cette année 1916, Laurier [était] au pouvoir¹⁸²», ce qui est faux. Certes, sir Wilfrid Laurier fut premier ministre du Canada, mais il ne l'a jamais été à la date indiquée par la romancière dans son récit. En effet, Laurier a maintenu le Parti libéral au pouvoir de 1896 à 1911, ayant été défait cette année-là par le conservateur Robert Laird Borden qui dirigera le pays jusqu'en 1920¹⁸³. De deux choses l'une : ou Hélène Brodeur a commis une erreur de date qui lui a échappé, mais ici, l'écart est considérable, soit cinq ans, d'autant que ces dates font partie de l'histoire officielle du Canada ; ou encore, elle a délibérément faussé la chronologie pour l'adapter à l'intrigue afin d'illustrer un trait de société non encore complètement disparu de nos moeurs électorales, soit les largesses et les faveurs accordées par le Parti au pouvoir à ceux de ses commettants qui «ont voté du bon bord», tel l'octroi de la direction d'un bureau de poste à Eusèbe, oncle de Thérèse Lamontagne, personnages fictifs de la trilogie brodeurienne. Si tel est le cas, ici, l'histoire est au service de la fiction au point de devoir renoncer à la loi fondamentale de l'exactitude des dates. En outre, Brodeur évoque dans son récit le périodique «*La Voix Nationale*, journal hebdomadaire des missionnaires-colonisateurs¹⁸⁴». Ce journal, destiné aux missionnaires-colonisateurs, comme

¹⁸² Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*, p. 132.

¹⁸³ *The New Encyclopaedia Britannica*, volume 2, Encyclopaedia Britannica Inc., États-Unis, 1990, p. 785.

¹⁸⁴ Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*, p. 94.

l'affirme Brodeur, a en effet réellement existé, bien qu'il n'ait pas été publié hebdomadairement, mais plutôt mensuellement. Ici encore, Brodeur n'a pas respecté la temporalité réelle de l'élément historique rapporté. En revanche, ces modifications apportées à l'histoire réelle restent tout de même peu nombreuses au sein de la diégèse, l'auteure préférant rapporter dans son récit les événements historiques tels qu'ils se sont déroulés dans la réalité.

Bien que Brodeur ait intégré à sa trilogie un nombre impressionnant de faits historiques tirés de la réalité, un seul personnage ayant réellement existé sera ramené à la vie dans la trilogie. Il s'agit de l'honorable Howard Ferguson, premier ministre de l'Ontario de 1923 à 1930, ainsi que nous l'avons déjà mentionné dans notre étude. Or, le contexte diégétique entourant sa présence dans le roman est entièrement forgé par l'auteure. Les déraillements de train étant relativement fréquents à l'époque, il a été facile pour la romancière de justifier celui qu'elle a intégré dans son roman et qui est l'objet du voyage fictif d'Achille Nantel à Toronto et de sa rencontre avec l'homme d'État. En ce qui concerne la rencontre des personnages devant le Parlement de Toronto, elle n'a, bien sûr, jamais eu lieu dans la réalité. En revanche, les pensées du personnage rapportées par le narrateur omniscient portent, quant à elles, sur des faits

bien réels¹⁸⁵. Bref, l'intégration de l'unique personnage réel dans la trilogie brodeurienne a été accompagnée d'un mélange de vérité et de fiction, le réalisme de l'imaginaire appuyant tout de même la part de vérité de l'épisode relaté.

En réalité, un nombre restreint de figures historiques réelles font partie intégrante de l'action diégétique, les autres étant plutôt évoquées par les personnages fictifs de la trilogie. L'histoire du Canada à l'époque du Régime français est l'objet de mentions de personnages tels que Wolfe, Lord Simcoe, Jacques Cartier, Samuel de Champlain et Étienne Brûlé, dans le cadre de la préparation - fictive, il va sans dire - de la fête de la Saint-Jean-Baptiste dans le village imaginaire de Miska¹⁸⁶. En réalité, la romancière a recours inlassablement à ce procédé, soit la citation de noms de personnages célèbres par un actant fictif, qu'il s'agisse de personnages religieux ou politiques appartenant à l'histoire mondiale, tels que le pape Benoît XV, la reine mère Alexandra, Gandhi et Martin Luther King, ou encore de noms associés à l'histoire canadienne, comme Charles Chiniquy, J. P. Whitney, Henri Bourassa, Aurélien

¹⁸⁵ À l'époque où se déroule l'épisode romanesque, c'est-à-dire en 1930, le premier ministre du Canada Richard Bedford Bennett venait en effet tout juste d'être élu. Peu de temps après, ce dernier a nommé Howard Ferguson haut-commissaire à Londres. En outre, relevé de son mandat de premier ministre de l'Ontario, poste qu'il occupait depuis 1923, Ferguson proposa que son successeur fût George S. Henry. Ces faits, révélés en pensées par Howard Ferguson mis en scène dans le deuxième tome de la trilogie brodeurienne, sont tous véridiques comme le confirme la biographie de l'homme d'état, préparée par Peter Oliver.

Peter Oliver, *op. cit.*, p. 377 et 381.

Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*, p. 61 et 65.

¹⁸⁶ Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre*, p. 99.

Bélanger, Sir John A. Macdonald, Richard Bedford Bennett, George Lee, George S. Henry, et Mitchell Hepburn. De la même façon sont évoqués ceux des hommes qui ont joué un rôle important dans la colonisation de l'Ontario-Nord, tels Noé et Henri Timmins, Fred LaRose, les frères McMartin, Charlie Farr, Benny Hollinger, Alec Gillies et Harry Oakes. Les écrivains ayant marqué l'histoire de la littérature française occupent également une place importante dans le premier tome de la trilogie, alors que sont évoqués Lamennais, Lacordaire, Chateaubriand, François Coppée, Victor Hugo, Baudelaire, Renan, et Gustave Flaubert¹⁸⁷. Enfin, le monde du cinéma et du spectacle est bien représenté dans l'oeuvre brodeurienne, ne serait-ce que par la mention des Greta Garbo, Dolorès del Rio, Tino Rossi, Tommy Dorsey, Veronica Lake, et les frères Marx.

En somme, Hélène Brodeur a inséré, dans sa trilogie, fort généreusement d'ailleurs, les noms de personnages réels plutôt importants, mais sans pour autant leur donner un rôle à jouer au sein de l'action diégétique en tant que telle. Elle a donc raffermi le réalisme de sa fiction par la simple mention du nom de figures historiques connues du lecteur un tant soit peu averti, «[l]e recours au nom propre [étant] un moyen sûr et usité de l'illusion référentielle¹⁸⁸».

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 17.

¹⁸⁸ Ronald Plante, «Paradis du Temiscamingue ou l'Inukshuk brodeurien», *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 22, 1998, p. 94.

Finalement, Hélène Brodeur a intégré à sa diégèse un dernier type de personnage, celui-là mi-réel, mi-fictif, c'est-à-dire le personnage imaginaire inspiré de figures historiques réelles. Le père Paradis, personnage apparaissant dans le premier tome de la trilogie, est un de ceux-là. Le personnage brodeurien ne fait pas qu'emprunter son nom et sa vocation à la figure historique réelle du père Charles-Alfred-Marie Paradis, missionnaire-colonisateur et membre de la Société de Colonisation du Témiscamingue de 1881 à 1884, ayant également oeuvré au centre de Maniwaki¹⁸⁹. Ainsi que nous l'avons montré, le père Paradis du roman imite les gestes du vrai père Paradis à propos du dynamitage du lac Frederick House, mais pas pour les mêmes motifs, ni non plus aux mêmes dates.

De la même façon, le personnage imaginaire de Germain Marchessault a sans doute été inspiré par les hommes d'affaires Robert Campeau et Paul Desmarais. En effet, le fonds d'archives de l'auteure montre que Brodeur a consacré beaucoup de temps et d'efforts à se documenter abondamment sur ces deux entrepreneurs franco-ontariens, notamment par le biais d'articles de journaux et de revues. Leurs carrières respectives coïncident en outre chronologiquement avec celle du personnage fictif de Germain Marchessault, d'abord producteur de choux puis propriétaire d'un premier hôtel, ensuite d'un deuxième, avant de diriger toute une chaîne d'établissements

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 93 et 95.

hôtelières et de s'intéresser, par la suite, aux immeubles commerciaux. Robert Campeau, surtout, a suivi sensiblement le même itinéraire professionnel que Germain Marchessault, s'intéressant d'abord au secteur domiciliaire avant de se lancer dans le marché commercial et hôtelier, en construisant les édifices en question, à la différence du personnage brodeurien qui se contente de s'en porter acquéreur. Donc, le père Paradis et Germain Marchessault, tous deux personnages fictifs de la diégèse brodeurienne, ont néanmoins été forgés à partir de figures historiques bien ancrées dans la réalité de l'Ontario français.

Il reste, enfin, les personnages purement fictifs. Ces personnages sont ceux qui dictent le déroulement du récit brodeurien, c'est-à-dire les actions diégétiques. Ce sont eux qui sont maîtres de l'intrigue et qui occupent l'avant-scène tout au long de la trilogie. Ces personnages principaux portent notamment les patronymes Marchessault, à l'exception de Germain, comme nous l'avons démontré, et Stewart, sans oublier, bien sûr, Alexandre Sellier, devenu, à partir du deuxième tome, le père Alexandre Sellier, missionnaire en Côte d'Ivoire.

Nous pouvons donc conclure que l'auteure remanie assez peu les faits historiques - événements ou personnages - qu'elle insère dans sa diégèse, en raison notamment du rôle contextuel qu'elle attribue à l'histoire dans sa trilogie. La constitution d'un arrière-plan historique exige certes de la part de l'auteure une

recherche documentaire soignée, mais sans pour autant que soit nécessaire une étude approfondie des moindres détails reliés à une époque ou à un événement, puisque celui-ci n'apparaîtra dans le récit qu'à titre de toile de fond. Brodeur sélectionne plutôt avec soin les éléments historiques qu'elle choisit d'intégrer à sa diégèse davantage dans le but d'établir auprès du lecteur le réalisme de son récit. Car pour Brodeur, c'est la fiction qui a préséance sur l'histoire. C'est l'imaginaire qui constitue l'intrigue, mais c'est sur l'histoire que repose le réalisme de sa fiction. Les personnages réagissent à l'environnement historique dans lequel ils évoluent, bien que cette histoire, omniprésente, n'en vienne jamais à prendre les rênes du récit, à l'exception de l'incendie de 1916.

La fiction étant maître de l'intrigue, il nous apparaît maintenant à propos d'étudier la façon dont l'auteure intègre l'histoire à l'imaginaire tout en évitant, cependant, de briser l'enchaînement ou le déroulement narratif. De même, l'apport des éléments historiques au développement du contenu diégétique reste un aspect déterminant de la cohésion du récit dans son ensemble. Ces questions constitueront donc l'objet du chapitre suivant.

Chapitre IV

L'inscription du réel (ou de la réalité) dans la fiction

Mécanismes d'insertion de la réalité dans la diégèse

Dans sa préface de *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, Jean Roudaut affirme que «l'histoire n'est lisible que dans ses procédés romanesques¹⁹⁰». L'importance, voire le pouvoir de la forme sont donc immenses. Or, l'hybridité du genre romanesque historique peut représenter un défi pour l'écrivain qui cherche à intégrer en un tout cohérent à la fois la composante fictive du roman et celle, réelle, de l'histoire. Jean Molino explique d'ailleurs que «le problème fondamental [est] celui de la «soudure»: comment lier l'histoire au roman, le réel à la fiction¹⁹¹». C'est ainsi qu'Hélène Brodeur a dû créer des scènes ou des mécanismes d'insertion particuliers afin que puissent s'intégrer à la trame romanesque certains faits historiques.

¹⁹⁰ Alfred de Vigny, (sa préface, par Jean Roudaut), *op. cit.*, p. 17.

¹⁹¹ Jean Molino, *op. cit.*, p. 195.

Par exemple, le Congrès eucharistique de 1910 a été inséré dans la diégèse par l'intermédiaire du rêve d'Achille Nantel, un personnage fictif qui, dans le deuxième tome de la trilogie, a une révélation à l'occasion d'un songe. Le rêve étant un phénomène psychique engendrant une activité de l'imaginaire indépendante de la réalité contextuelle qui entoure le sujet soumis au phénomène, celui-ci permettra ainsi aisément l'intégration diégétique d'éléments historiques en évitant l'écueil du hors-d'oeuvre ou de l'artificialité. En effet, rien ne justifiait l'évocation d'un tel épisode dans le déroulement de l'intrigue romanesque¹⁹². Et comme «la loi dominatrice est l'Unité dans la composition ; que vous placiez cette unité, soit dans l'idée même, soit dans le plan¹⁹³», il fallait trouver un moyen d'intégrer ces «souvenirs» d'Achille sans faire sourciller le lecteur. Dans ces conditions, le recours à l'onirisme constitue une solution simple et efficace.

Par ailleurs, l'auteure emprunte des voies diversifiées afin d'assurer la cohérence de son récit où s'imbriquent la réalité et la fiction. La première, le dialogue, est sans aucun doute un procédé particulièrement efficace permettant à l'écrivain de

¹⁹² Donat, fils d'Achille Nantel, vient injustement de perdre son emploi auprès de la Temiskaming and Northern Ontario Railway. Les temps sont difficiles en ces années 30, époque de la Grande Dépression économique. Bien qu'il ait été l'occasion de débats mémorables sur la langue, l'évocation d'un Congrès eucharistique ayant eu lieu vingt ans auparavant aurait donc apparu incongru aux yeux du lecteur qui ne verrait pas de rapport évident avec le développement de l'intrigue. L'utilisation du rêve aura ainsi résolu le problème de la cohésion, puisqu'il est impossible de prévoir les songes. Achille Nantel était donc libre de rêver comme bon lui semblait. Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*, p.54-56.

¹⁹³ Honoré de Balzac, cité par Jean Molino, *op. cit.*, p. 234.

glisser dans la conversation quelques références historiques qui n'ont pas nécessairement de lien direct avec l'action diégétique en tant que telle, bien que les sujets abordés naissent souvent de circonstances présentes qui les font ressurgir dans les mémoires. Une discussion peut en effet porter sur n'importe quel sujet imaginable, à la condition que l'écrivain respecte certaines règles concernant la logique et la vraisemblance. Ainsi, le style direct est le lieu d'évocation des guerres de religions européennes¹⁹⁴, de la guerre des Boers¹⁹⁵, de l'action des suffragettes anglaises¹⁹⁶, par exemple. Les deux premiers ont été inspirés du conflit qui a éclaté entre orangistes et papistes dans la petite ville imaginaire de Miska, alors que le mouvement des suffragettes a été évoqué lorsque Henrietta Murchison, personnage fictif, s'est enquis auprès de Rose Brent, à peine arrivée d'Angleterre, de son opinion sur le sujet, brûlant d'actualité à l'époque de cette rencontre. En d'autres termes, bien que les sujets abordés aient une incidence négligeable sur le déroulement de la diégèse, il reste qu'ils ne sont jamais utilisés de façon purement arbitraire, au hasard. Il y a toujours un élément justifiant leur présence dans le récit, une raison qui les a amenés à être évoqués.

¹⁹⁴ Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre*, p. 114-115.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 120.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 153.

D'autres événements historiques, intégrés à l'activité des personnages qui les font revivre, apparaissent sous deux formes principales. Constituée des éléments historiques contemporains à l'époque de la diégèse, la première permet aux personnages fictifs de la trilogie romanesque de se retrouver au coeur des événements à mesure qu'ils se déroulent. C'est ainsi que les Stewart et les Marchessault pourront vivre, notamment, la tragédie du feu de 1916¹⁹⁷, la Crise économique des années 30¹⁹⁸ ainsi que le Règlement XVII¹⁹⁹. L'auteure a fusionné les activités des personnages et certains événements historiques en une seule intrigue, intégrant le réel à la fiction de façon à ce que ce réel devienne une partie intégrante du quotidien des personnages de la trilogie. La seconde forme consiste à intégrer au coeur des activités des personnages des événements historiques révolus par rapport au temps de la narration, utilisant leurs actions fictives pour justifier la présence de tels faits passés dans la diégèse. Le trajet de Jean-Pierre et de Rose-Delima, par exemple, fournira l'occasion d'évoquer une foule d'anecdotes historiques comme l'histoire des frères Noé et Henri Timmins²⁰⁰ et la découverte du lac Nipissing par Étienne Brûlé²⁰¹ à mesure que défilent les villes et

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 260-283.

¹⁹⁸ Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*, p. 93.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 29.

²⁰⁰ Hélène Brodeur, *Les routes incertaines*, p. 146.

²⁰¹ *loc. cit.*

les villages le long du trajet vers le Nord ontarien. Les lieux ainsi traversés agiront donc comme autant d'éléments déclencheurs donnant naissance à l'explication historique «touristique» des personnages. Mattawa deviendra ainsi l'occasion de se remémorer l'histoire des frères Timmins, et le lac Nipissing, celle de Champlain et de Brûlé. De même, le lecteur retrouvera ce procédé lors de l'excursion d'Alexandre aux côtés du prospecteur Tom Clegson, expédition qui deviendra une source abondante de très courts récits sur d'autres prospecteurs et sur leurs aventures minières²⁰². Les actions fictives des personnages, imaginaires eux aussi, deviennent ainsi sources de références à des événements réels mais révolus. La présence du passé réel historique s'appuie donc ici sur des actions fictives, contemporaines au temps de la diégèse.

D'autres faits, enfin, seront évoqués de façon plus ou moins détaillée, cette fois par le narrateur, dans le but de renseigner le narrataire sur l'évolution de certains événements historiques qui se sont déroulés en concomitance avec les péripéties de la diégèse. C'est le cas, notamment, des deux Guerres mondiales auxquelles le narrateur fera référence à plusieurs reprises tout au long de la trilogie. Ces explications du narrateur contribueront en outre à l'élaboration du contexte diégétique dans lequel évoluent les personnages fictifs et qui les concernent à différents degrés. Tous, à cette

²⁰² Le lecteur retrouvera notamment une allusion à Harry Preston et à l'Escalier d'or de la Dome. Tom Clegson, personnage fictif, parlera également brièvement à Alexandre de Benny Hollinger et de Alec Gillies, prospecteurs ayant découvert l'important gisement aurifère de Porcupine, et relatera les circonstances de l'apparition de la Tough Oakes Mine de Kirkland Lake, fondée par Harry Oakes.

Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre*, p. 62, 71 et 73.

époque terrible, connaissaient en effet au moins un ami, un voisin, ou encore un frère ou un cousin enrôlés dans les rangs de l'armée canadienne. Par conséquent, bien que les personnages principaux ne se retrouvent pas eux-mêmes sur les champs de bataille - mis à part Paul Marchessault et Ronald Brent dont le lecteur n'apprendra le sort qu'une fois les événements passés - il reste que les Guerres mondiales sont des événements historiques incontournables que l'auteure se devait d'aborder. Brodeur aura choisi de le faire au moyen de la narration hétérodiégétique, souvent par l'intermédiaire de lettres ou de journaux lus par les personnages de la trilogie. Le lecteur apprendra ainsi «les nouvelles» de la guerre en même temps que les personnages eux-mêmes. Ce sera en outre de cette façon que le lecteur apprendra la nomination officielle de l'honorable Howard Ferguson, figure historique réelle, au poste de haut-commissaire à Londres²⁰³, nouvelle que l'auteure communiquera parmi les péripéties de l'intrigue par l'intermédiaire du *Toronto Globe*.

De la même façon, le narrateur pourra, à l'occasion, simplement préciser au lecteur les circonstances entourant un fait qui aura été évoqué rapidement au cours du récit mais sans plus d'explication. Le «terrible hiver de 1935» sera en effet évoqué à la page 108 du deuxième tome, mais ne sera expliqué, cependant, qu'à la page 122 du

²⁰³ Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*, p. 65.

Cette nomination constitue un fait historique réel. Voir, à ce sujet, la note 98, insérée à la page 48 du chapitre I.

même volume²⁰⁴. La venue du fait historique ayant été préparée par la brève allusion qui l'aura précédée, le lecteur ainsi prévenu ne s'étonnera pas que de tels récits historiques viennent ponctuer la diégèse.

Le narrateur pourra encore expliquer les raisons historiques ayant mené à telle conséquence physique ou morale. Ainsi, une allusion à la ruée vers l'or du Klondyke survenue à la fin du XIX^e siècle justifiera la fièvre des prospecteurs du nord de l'Ontario lorsqu'aura été découverte la veine d'or de Porcupine vers 1910²⁰⁵, là où aura péri François-Xavier, le frère d'Alexandre, après qu'un gigantesque feu eut ravagé cette région en 1911²⁰⁶. L'auteure aura donc créé entre ces événements un lien de cause à effet, en quelque sorte, lui permettant de justifier leur présence au sein de l'intrigue fictive. De même, le voyage entrepris par Alexandre, en train, vers le Nouvel-Ontario, servira de prétexte à une longue explication détaillée, trop peut-être, à propos des circonstances entourant la construction du chemin de fer Temiskaming and Northern Ontario Railway, une évocation qui constituera le plus important récit historique mis en abîme dans la trilogie²⁰⁷. Par contre, bien que la construction du chemin de fer ait eu une forte incidence sur la colonisation du Nouvel-Ontario, là où

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 108 et p. 122.

²⁰⁵ Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre*, p. 29.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 30.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 36-38.

se déroule presque entièrement l'intrigue du premier tome, il reste cependant que la longue explication historique ne tient à la diégèse que par le fil très mince du moyen de transport choisi par Alexandre pour se rendre à sa destination. C'est donc dire qu'à l'occasion, les mécanismes de cohésion n'obtiennent pas une adhésion totale de la part du lecteur qui sent bien la faiblesse, voire une certaine artificialité, du lien entre le récit historique et la diégèse.

En somme, la réalité historique occupe une position importante dans l'économie romanesque puisqu'elle servira en grande partie, soit à l'explication de situations sociales ou individuelles particulières contemporaines au temps du récit, soit à l'élaboration du contexte diégétique dans lequel évoluent les personnages fictifs de la trilogie. Échelonnées sur la totalité des trois tomes de la trilogie brodeurienne, les références historiques ne suivront guère de schéma chronologique ou logique particulier, mais apparaîtront dans le récit selon les circonstances et les besoins diégétiques du moment. Comment l'auteure aurait-elle pu, par exemple, écrire un épisode sur la routine scolaire de ses jeunes personnages et taire les conséquences qu'a entraînées le Règlement XVII en Ontario français?²⁰⁸ De même, chacune de ces références historiques seront abordées au moyen de différents mécanismes d'insertion,

²⁰⁸ Donald Stewart, un personnage fictif de la trilogie ayant fréquenté l'école primaire séparée catholique française du village pendant la mise en vigueur du Règlement XVII, aura permis à l'auteure de préciser les moyens détournés qu'utilisaient les institutrices afin de continuer à prodiguer des cours de français à leurs élèves, justifiant du même coup le fait que l'enfant, né de parents anglophones, puisse parler le français presque parfaitement. Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*, p. 29.

que ce soit le rêve, le dialogue, l'activité des personnages ou encore le développement du contexte diégétique par l'intermédiaire du narrateur. Mais ces procédés auront-ils réussi à assurer la cohésion entre le contenu historique de la trilogie et sa fiction?

Voilà ce à quoi nous tenterons maintenant de répondre.

Cohésion et enchaînement du contenu historique et de l'intrigue fictive

Lukacs ne manque pas de mettre en garde contre les difficultés inhérentes à l'entreprise qui consiste à conjuguer histoire et fiction :

Les rapports entre réalité et fiction historiques ne sont pas pour autant toujours aisés. Tout imaginaire apporte avec lui son temps et son espace propres. D'où la difficulté, présente à l'intérieur de chaque art, du *raccord* avec l'espace et le temps communs, ordinaires, concrets²⁰⁹.

Par conséquent, «le roman devra assurer sa continuité avec le monde des calendriers et des atlas. Surtout avec le premier. Surtout s'il s'agit du roman qui se dit «historique»²¹⁰». Brodeur se conformera à cette exigence grâce à de fréquents rappels

²⁰⁹ Les italiques sont de l'auteur.
Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 9.

²¹⁰ *loc. cit.*

historiques coïncidant avec le temps de la diégèse, tels que les deux Guerres mondiales, la Crise économique, ou encore le Règlement XVII. Ces références historiques ne font donc pas que rappeler à la mémoire du lecteur des faits historiques pour lui révolus, mais assurent en outre un enchaînement chronologique entre les événements tirés de la réalité qui sont contemporains au temps de la diégèse et qui font maintenant partie de l'intrigue de la trilogie. Cet enchaînement chronologique établit ainsi du même coup la cohérence du récit dans son ensemble, développé, pour l'essentiel, dans le respect de la succession temporelle des événements, en suivant l'écoulement du temps.

Malgré tout, il reste que la trilogie brodeurienne demeure d'abord une oeuvre de fiction, l'intrigue se partageant en effet entre les actions et les destins de ses principaux personnages, tous imaginaires. Par ailleurs, Lukacs ne manque pas de souligner la démarche réductrice qui consiste à reléguer l'histoire au second plan. «Ainsi les destins personnels peuvent être vivants humainement et psychologiquement et peuvent être socialement typiques en un certain sens, mais ils restent néanmoins des destins privés, et la fonction de l'histoire se réduit à celle d'un arrière-plan, d'un décor de coulisse²¹¹». Comme nous l'avons déjà souligné, les faits historiques rapportés servent principalement à constituer le contexte diégétique du récit, n'occupant que très

²¹¹ *Ibid.*, p. 326.

rarement une position de premier plan dans l'économie romanesque. Mais le rôle d'arrière-plan de l'histoire, d'une grande importance au niveau du réalisme et de l'enchaînement du récit, ne l'empêchera pas, néanmoins, d'être très présente, voire omniprésente, au sein de la trilogie par les nombreux rappels, récits, références et allusions qui s'y manifesteront régulièrement depuis le tout début jusqu'à la fin. Bref, s'il est vrai que la fiction occupe le cœur de l'intrigue romanesque, ce sera néanmoins sur l'histoire que le contexte de cette intrigue reposera, ce qui fait d'elle une composante non négligeable.

Toujours selon Lukacs, le romancier jouit d'une liberté dans l'écriture, privilège qui est interdit à l'historien. «Au romancier il est permis d'insérer des scènes, des récits, etc., qui ne font pas directement avancer l'action, mais qui narrent des faits passés et rendent ainsi compréhensible une partie du présent et de l'avenir²¹²». Il explique d'ailleurs que «dans le roman, pour justifier une intrigue parallèle et complémentaire, il suffit d'une simple affinité avec le problème social et humain fondamental, quelque lointaine qu'elle puisse paraître²¹³». En d'autres termes, le romancier n'est pas tenu de demeurer rigoureux dans l'enchaînement des actions de son intrigue, puisqu'il a droit à la fiction. En revanche, bien qu'il ne soit pas contraint,

²¹² *Ibid.*, p. 146.

²¹³ *Ibid.*, p. 158.

comme l'historien, à suivre avec exactitude, dans une temporalité précise, le développement réel de l'histoire, il n'en demeure pas moins que le romancier doit tout de même à son lecteur un récit logique, vraisemblable. L'écrivain peut ainsi écrire ce que bon lui semble, comme il le désire, en se gardant cependant de faire de son oeuvre un répertoire d'historiettes individuelles, sans rapport les unes avec les autres. Il doit pouvoir justifier ses choix, élaborer l'intrigue de façon à ce que les éléments qui la composent se greffent au fil conducteur par le truchement d'une temporalité linéaire ou de la causalité. Brodeur aura choisi, d'une part, d'échelonner les actions de son intrigue de façon chronologique, et d'autre part, d'intégrer souvent l'histoire à sa fiction au moyen d'un rapport causal, ou encore simplement par un effet d'entraînement. Ce sera en prospectant que Tom Clegson, personnage fictif de la trilogie, racontera, par exemple, à Alexandre les récits d'autres prospecteurs plus fortunés que lui²¹⁴. Bref, bien que ces rappels historiques ne fassent pas directement avancer l'action du roman, ils contribuent néanmoins à en accroître l'intérêt et à l'enrichir de détails fort à propos.

«Et c'est finalement toute la matière du roman, tous ses personnages et tous ses événements qui viennent, dans l'esprit du lecteur [...] «entrecroiser leurs fils» en un seul point²¹⁵», de conclure Gérard Genette. Tous les éléments constitutifs du roman, temps,

²¹⁴ Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre*, p. 62, 71, 73 et 74.

²¹⁵ Gérard Genette, *op. cit.*, p. 61.

actions et personnages, doivent donc converger vers un point commun, c'est-à-dire qu'ils doivent tous exister dans un même but, celui de former cette unité qu'on appelle l'oeuvre littéraire qui, dans le cas d'Hélène Brodeur, apparaît sous la forme d'une trilogie. L'écrivain doit donc intégrer habilement l'intrigue et le contenu historique afin qu'ils puissent former une toile étroitement tissée. Et c'est à ce moment que la forme et les procédés romanesques acquièrent toute leur importance.

Donc, l'Histoire livre des faits isolés, le roman doit les *lier*, par le *fil* ou *l'intrigue*, transformer une *succession* en durée, *rassembler* une collection disparate en un *tout* organisé ; l'Histoire est dispersion, le roman est *composition* ; l'Histoire est prolixe et diffuse, le roman doit *choisir, concentrer* ; l'Histoire est dramatique, cela ne suffit pas, il faut à ce drame, dans le roman, *exposition, noeud et dénouement*²¹⁶.

Voilà, bien ciblé, le point de cristallisation où, grâce au talent et au génie de l'écrivain, se produit cette fusion qui transforme des matériaux épars, hétéroclites, en une unité littéraire que les spécialistes eux-mêmes qualifient d'oeuvre.

²¹⁶ Les italiques sont de l'auteur.
Claude Duchet, *op. cit.*, p. 258.

Conclusion

Né du grand roman social du XVIII^e siècle, le roman historique confère une dimension supplémentaire à la peinture socio-historique amorcée par le roman social en lui donnant la profondeur du «pourquoi», c'est-à-dire en étudiant les mouvements et les causes qui régissent une période historique particulière dans laquelle s'inscrivent des personnages dont le comportement et le caractère sont directement issus ou guidés par le contexte historique et les événements qui ont marqué l'époque en question. Roland Barthes avait donc raison d'affirmer que le roman historique reçoit «son sens que du monde qui en use²¹⁷» puisqu'il répond aux besoins d'une société à la fois avide de savoir et de dépaysement, à la recherche d'un rapprochement identitaire dans l'éloignement temporel. En cela, le roman historique est doublement lié à l'histoire, d'une part, en ce qu'il en fait la substance de sa diégèse, et d'autre part, parce qu'il évolue avec elle dans le temps, se transformant au diapason des soubresauts historiques et au gré des besoins et des attentes du lectorat.

Bien que les spécialistes du roman historique n'arrivent toujours pas à faire l'unanimité sur la théorie à propos de la frontière délimitant l'historique du contemporain, il reste que leurs définitions du genre romanesque reposent toutes sur

²¹⁷ Roland Barthes, *op. cit.*, p. 44.

un concept commun : la coexistence de la réalité et de la fiction, dans des proportions variant d'une oeuvre à l'autre. Que l'histoire constitue le décor dans lequel se développe la fiction ou qu'elle soit elle-même l'objet de l'intrigue, que les personnages soient imaginaires ou tirés de la réalité, l'objectif du roman historique sera toujours de faire revivre, avec l'aide de la fiction, une époque révolue, quant à ses moeurs, à ses événements, et aux personnages qui les ont vécus. En revanche, sa typologie variable dénote la diversité de la relation qu'entretient l'auteur avec le lecteur et du besoin qu'il cherche à combler chez ce dernier, allant du simple désir de divertir à celui d'informer et de transmettre une idéologie particulière. En d'autres mots, le roman historique n'est ni réalité, ni fiction, mais un amalgame des deux, ce qui donne lieu à de nombreuses théories et sous-genres au sein desquels nous avons tenté de situer la trilogie brodeurienne.

Dans son texte de présentation, Hélène Brodeur dévoile son désir de «faire revivre une époque révolue de l'histoire de l'Ontario-Nord²¹⁸», objectif correspondant à la mission que se donne le roman historique. De plus, en qualifiant sa trilogie de «Chroniques du Nouvel-Ontario», l'auteure signale clairement la nature historique de son oeuvre, bien que le vocable «roman», apparaissant en première de couverture pour chacun des volumes, rappelle le caractère littéraire, donc fictif - du moins en partie -

²¹⁸ Hélène Brodeur, *La Quête d'Alexandre*, p. 9.

de la trilogie. C'est donc dire que l'histoire, tantôt élément passif simplement rappelé à la mémoire, tantôt élément actif influant, à des degrés divers, sur le déroulement de l'intrigue, joue un rôle important au sein de l'économie romanesque, au demeurant avant tout constituée de fiction, comme le montre, d'ailleurs, la nature des personnages de la diégèse, tous imaginaires à l'exception d'un seul, l'honorable Howard Ferguson. La prédominance de la fiction au coeur de l'intrigue produit un effet de distanciation par rapport aux événements historiques relatés par l'auteure, tout en favorisant l'adhésion du lecteur face à la diégèse dont il ignore tout, puisque les personnages et leurs actions qui y sont représentés n'auront jamais existé auparavant dans la réalité. Conformément à la chronique, les éléments véritablement historiques du récit auront été, quant à eux, intégrés à l'intrigue au fil de la chronologie des événements. Cependant, Brodeur n'accorde qu'une importance mitigée aux relations causales, principalement en ce qui concerne les éléments historiques simplement évoqués en tant que souvenirs ou à titre de brefs récits mis en abîme. De ces observations, donc, nous avons conclu que la trilogie brodeurienne correspond aux définitions de Nélod et de Allard à propos du *roman à cadre historique*, qui «situe des héros imaginaires dans un cadre réel²¹⁹», ne laissant à la chronique que la disposition temporelle des éléments historiques intégrés à l'action diégétique.

²¹⁹ Yvon Allard, *op. cit.*, p. 68.

Bien que le roman historique, et à plus forte raison la chronique, se fasse fort de reproduire le plus fidèlement possible une époque révolue, il n'en demeure pas moins que la subjectivité joue un rôle important, ne serait-ce qu'en raison de la finitude temporelle de l'objet historique qui ne laisse d'autres choix à l'écrivain que de l'appréhender dans les documents écrits et oraux déjà soumis à l'interprétation de ceux qui les ont produits. La parfaite objectivité échappe même au discours officiel des historiens qui tentent de reconstituer les faits à partir de leurs propres analyses, certes fondées, mais néanmoins toujours personnelles. C'est d'ailleurs ce dialogue établi entre l'historien et l'histoire qu'il interroge qui permet à cette dernière d'être. En effet, l'histoire ne saurait exister en soi, indépendamment du monde dans lequel elle s'inscrit, et encore moins en dehors de l'intérêt subjectif de ceux à qui elle doit son existence. Par ailleurs, le lien émotif qui peut exister entre l'histoire et son «biographe», comme entre le Nord ontarien et Hélène Brodeur, implique nécessairement une forme de subjectivité incontournable. De même, autant l'historien que le romancier ne sauraient recréer le passé en faisant totalement abstraction du présent auquel ils sont liés et identifiés. En d'autres mots, le romancier doit donc se faire l'interprète d'un discours déjà interprété, de la même façon que le lecteur devra, lui aussi, élaborer sa propre interprétation de l'histoire qui lui est présentée.

En plus d'être soumis à la subjectivité interprétative de son auteur, le roman historique doit conjuguer également avec l'arbitrarisme qui dicte le choix des éléments historiques retenus et l'importance qui leur est accordée. En fait, l'intégralité du processus de création romanesque n'est qu'une incessante activité de sélection, depuis le choix du thème ou du sujet principal du récit, jusqu'à la formulation même des phrases, sans oublier la sélection des sources documentaires, des détails retenus, et du lien à établir entre eux. Cette forme de subjectivité est d'ailleurs inévitable, puisque l'exhaustivité de la représentation historique est humainement impossible en raison de l'infinité des éléments qui la composent. Le choix des détails s'effectuera donc à la lumière de l'objectif poursuivi par le romancier, que ce soit le simple divertissement du lecteur ou encore son instruction factuelle, idéologique, ou sociale. Bref, le lecteur d'oeuvres romanesques historiques n'a droit qu'à une objectivité toute relative qu'on pourrait appeler «authenticité subjective», car bien que l'élément historique, aussi bien documenté soit-il, apporte une dimension réaliste à l'oeuvre de fiction, il reste qu'il aura été, lui aussi, soumis à l'imaginaire de l'auteur et à sa créativité.

Or, à l'instar de l'inconnaissabilité fondamentale de l'histoire passée, finie, qui implique nécessairement des transformations inévitables au niveau de l'interprétation des événements, l'outil langagier utilisé par l'auteur pour représenter le révolu ne saurait rendre compte avec une authenticité parfaite et exhaustive, de toute l'essence

de l'élément historique évoqué, les mots n'étant qu'une création humaine imparfaite, au demeurant des plus utiles. En revanche, comme le romancier a droit à la fiction, contrairement à l'historien, cette absence de contrainte devient un vecteur productif pour l'imaginaire, l'écrivain n'étant pas astreint à la vérité, mais plutôt à la vraisemblance, celle-ci étant certes moins contraignante que l'autre.

À l'opposé de l'historien, le romancier ne doit pas recréer *le* monde, mais *un* monde possible. Ainsi, le roman historique allie à la fois l'authentique et l'imaginaire, la représentation historique documentée d'un passé révolu et l'illusion romanesque. Le roman historique conjugue donc le génie de l'écrivain à la science de l'historien, le semblant et le vrai, dans la mesure où le second se soumet au premier, la fiction se chargeant de dicter le déroulement de l'intrigue, du moins dans la trilogie brodeurienne. Malgré la primauté de la fiction, le romancier historique devra tout de même se faire parfois historien et interroger d'innombrables sources documentaires tirées du discours officiel et non officiel (ouvrages d'historiens, journaux, témoignages) afin de présenter un portrait réel du passé, exempt de faussetés maladroites pouvant détruire l'illusion romanesque et, du même coup, la confiance du lecteur désormais hanté par le doute, voire le scepticisme. Le lecteur a besoin de croire, et c'est ce sentiment que le romancier doit entretenir

L'écoulement du temps, enfin, interdit à la représentation historique l'authenticité absolue en raison de l'évolution, lente et irréversible, des sociétés, ou encore de l'oubli, faisant à chaque fois de la lecture d'une époque passée un récit nouveau. Malgré tout, bien que l'atteinte de *la* vérité soit impossible, une réalité subsiste, incarnée dans la vérité historique que véhiculent les discours officiels et non officiels de la société contemporaine. Et ce sera à la fiction d'en combler les lacunes.

Déjà, dans son texte de présentation, Hélène Brodeur assure le lecteur de la vérité de la presque totalité des faits rapportés dans sa trilogie, bien qu'elle avoue, paradoxalement, du même souffle, avoir voulu faire revivre une époque révolue de l'Ontario-Nord à travers sa fiction, incarnée dans les personnages imaginaires qu'elle met en scène. C'est donc dire que la trilogie allie étroitement vérité et vraisemblance au coeur même de son intrigue. En effet, l'action romanesque repose sur une représentation fidèle et documentée des moeurs de l'époque reconstituée, celle de la première moitié du XX^e siècle. Quant aux faits historiques insérés dans l'oeuvre en tant qu'actions diégétiques ou simplement à titre de brefs récits mis en abîme, ils seront tantôt tout à fait authentiques, tantôt partiellement modifiés, mais toujours inspirés de la réalité, tout comme les figures historiques évoquées mais jamais représentées à titre de personnages diégétiques, à l'exception de l'honorable Howard Ferguson. Pour Brodeur, la fiction a préséance sur l'histoire, bien que ce soit sur

l'histoire que repose le réalisme de la fiction qui constitue le coeur de sa diégèse, et de laquelle dépend, pour une bonne part, l'adhésion du lecteur.

L'histoire n'est compréhensible que dans la mesure où elle est organisée de façon logique, c'est-à-dire «formée» par rapport à son sens, à ses causes, à ses conséquences, ou encore à sa chronologie. Pour le romancier, donc, la forme attribuée à l'histoire dans son récit acquiert une importance particulière, puisque d'elle dépend la cohésion et la cohérence, voire la compréhension, de toute son oeuvre. En effet, à l'occasion, Brodeur a dû créer de toutes pièces le contexte appelant l'apparition de certains éléments ou figures historiques afin de justifier leur présence dans l'intrigue, qu'ils soient intégrés à l'action diégétique ou simplement rappelés à la mémoire du lecteur par l'intermédiaire du rêve, du dialogue, ou de quelque autre élément de l'intrigue pouvant éveiller de tels souvenirs. En outre, bien que l'intrigue se déroule dans la linéarité chronologique des faits évoqués, il arrivera que les événements historiques apparaissant dans le récit soient justifiés simplement par les circonstances et les besoins diégétiques du moment. Par ailleurs, que le narrateur relate les circonstances entourant certains faits historiques, ou que les personnages eux-mêmes vivent les événements en question, ce sera toujours dans le but de renseigner le lecteur sur certains détails contextuels et circonstanciels en rapport avec le monde dans lequel évoluent les personnages de la diégèse. C'est donc dire que le romancier historique

doit conjuguer dans une même oeuvre réalité et fiction, en prenant soin, cependant, de mettre la vérité au service de l'imaginaire, ce qui peut parfois confiner l'histoire à un rôle d'arrière-plan au sein de l'économie romanesque, mais nullement secondaire pour autant, car c'est sur l'histoire que le contexte de cette intrigue repose. Tout, personnages, actions diégétiques et temps, doit converger vers un seul point, vers cette unité que doit constituer l'oeuvre littéraire.

Depuis les vingt dernières années, le roman historique jouit d'une popularité importante²²⁰ que les théoriciens attribuent à trois causes principales. D'abord, un engouement s'est créé pour le révolu, pour le passé, à la faveur d'une certaine nostalgie qui s'est développée envers le héros et les «valeurs-refuges²²¹» que la littérature contemporaine, ou le nouveau roman, a affaiblis sinon détruits. Ensuite, la recherche de l'évasion, du divertissement et du dépaysement, capable d'atténuer la peur ou l'impuissance face à l'avenir, a pu jouer un rôle déterminant au profit du genre romanesque historique. En outre, ce retour vers le passé procuré par le roman historique permettrait au lecteur de se soustraire, le temps de sa lecture, à un présent

²²⁰ Jérôme Garcin affirme, dans un article publié dans la revue *Les Nouvelles littéraires*, que «les gros succès de librairie sont remportés aujourd'hui par les livres de cette grande famille [celle du roman historique] [...]. Oui, l'histoire romancée a bonne cote sur le marché du livre et s'achète aussi vite que bien».

Jérôme Garcin, «Rentable, pas rentable?», *Les Nouvelles littéraires*, n° 2680, 1979, p. 22.

²²¹ Ces «valeurs-refuges» sont celles qu'ont privilégiées nos ancêtres et qu'a délaissées la génération contemporaine comme le noyau familial, la religion, le sens de la vertu, etc.

Voir à ce sujet Yvon Allard, *op. cit.*, p. 13.

qui l'angoisse. On pourrait encore ajouter un quatrième motif, eu égard à la situation particulière aux groupes minoritaires. En effet, les «minorités», dont la survie même est objet d'inquiétudes, ressentent un besoin impératif de renouer avec leur passé, avec leur histoire. Contrairement au simple roman-divertissement, le roman historique, reflet de leurs racines, du quotidien de leurs ancêtres, constitue un adjuvant précieux et efficace dans cette quête identitaire, pour peu que la dimension historique soit crédible. Et c'est cette confiance que le romancier se doit de nourrir dans son récit par la fusion d'une fiction et d'une histoire reproduite avec un souci d'authenticité sincère, comme Hélène Brodeur l'a fait dans ses *Chroniques du Nouvel-Ontario*.

Annexe

On trouvera ci-après la liste des événements et des personnages historiques retrouvés, respectivement, dans chacun des trois tomes de la trilogie d'Hélène Brodeur, avec les références bibliographiques confirmant leur authenticité, appuyées, le cas échéant, par une courte citation ou un commentaire.

Tome 1 - La Quête d'Alexandre

A. Histoire nationale et mondiale

Événements historiques

p. 29 - La ruée vers l'or du Klondyke - Courte allusion servant de base comparative à ce que l'on retrouve dans le Nouvel-Ontario.

«The Yukon River became known to the world following the rich gold strikes in 1896 on one of its Canadian tributaries, the Klondike». *The New Encyclopaedia Britannica*, volume 12, Encyclopaedia Britannica Inc., États-Unis, p. 873.

p. 68 - Découverte et exploration du continent, postes de traite, Hudson Bay.

Un Vaste et Merveilleux Pays, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 31-48.

p. 71 - Allusion aux forts bâtis au début de la colonie de la Nouvelle-France.

CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario et son peuple*, ministère de l'Éducation, ministère des Collèges et Universités, 1980, p. 12-14.

p. 99 - La Saint-Jean-Baptiste en tant que fête des Canadiens français.

«Au XIX^e siècle, la Saint-Jean-Baptiste devint ainsi la fête patronale de tous les Canadiens-Français, passant même près, en 1881, de rester celle des Acadiens». *Cahiers Charlevoix 2 : Études franco-ontariennes*, collectif, Sudbury, Société Charlevoix et Prise de Parole, 1997, p. 28.

p. 102 - Allusion au mouvement orangiste décrit par bribe ici et là, et son conflit avec les "papistes". (Aussi aux pages 108, 109, 111, 114, 115, 155) Chapitre de la Miska Orange Lodge et Orange Lodge Ladies' Auxiliary.

Miska étant un village imaginaire, la Miska Orange Lodge ne peut donc qu'être, elle aussi, fictive. En revanche, il reste que plusieurs loges ont réellement vu le jour au XIX^e siècle, alors que le mouvement orangiste était très fort au pays, comme le montre Robert Choquette dans son ouvrage intitulé *L'Ontario français, historique*. CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario français, historique*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 165-166.

p. 102 - Le Glorieux 12 de Juillet, le 225^e anniversaire de la bataille de Boyne.

«Réfugiée en Irlande, son armée [au roi Jacques II de Grande-Bretagne] est battue le 12 juillet 1690 à la bataille de la rivière Boyne. Le vainqueur est Guillaume d'Orange. [...] L'anniversaire de la bataille de la rivière Boyne est désormais fêté par les protestants d'Irlande.» CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario français, historique*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 165-166.

p. 104 - Allusion au 4 juillet - Jour de l'Indépendance aux États-Unis. Allusion indirecte à la guerre 14-18.

p. 106 - Inscription : «Discovery of Lake Timiskaming by Sieur Samuel de Champlain, 1615. 300th Anniversary.»

«Champlain fait son premier voyage en Ontario en 1613, remontant la rivière des Outaouais jusqu'à Pembroke. En 1615, il effectue son second voyage, poussant cette fois jusqu'à la baie Georgienne, par la rivière Mattawa, le lac Nipissing et la rivière des Français». CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario et son peuple*, ministère de l'Éducation, ministère des Collèges et Universités, 1980, p. 11.

p. 113 - Les habitants de Pompéi sous les cendres du Vésuve comme image comparative.

Notre monde : La Grande Encyclopédie d'aujourd'hui, tome X, Paris, Éditions Marshall Cavendish et Éditions Auzou, 1999.

p. 120 - Guerre des Boers.

Notre monde : La Grande Encyclopédie d'aujourd'hui, tome II, Paris, Éditions Marshall Cavendish et Éditions Auzou, 1999, p. 1747.

p. 153 - Action des suffragettes d'Angleterre. Menaces de mort de leur part envers le premier ministre Asquith et les ministres Lloyd George et Winston Churchill.

«M. Et Mme Winston Churchill ayant reçu des lettres dans lesquelles on les menace d'enlever leurs enfants [...]». «Les méfaits des suffragettes», *Le Devoir*, Montréal, vendredi 16 mai 1913, p. 7.

p. 196 - «En août le *Toronto Weekly Star* leur apporta les premiers échos de la guerre qui s'annonçait en Europe. Puis, le 27 août, ce fut la manchette : «*War declared*».

«Dès août 1914, l'offensive se généralise». *Notre monde : La Grande Encyclopédie d'aujourd'hui*, tome VI, Paris, Éditions Marshall Cavendish et Éditions Auzou, 1999.

Le *Toronto Star* est un journal réel. SURTEES, Robert J., *The Northern Connection*, North York, Captus Press Inc., 1992, p. 141.

p. 207 - Échos de la guerre. (Aussi aux pages 213, 229, 241, 257, 271)

Notre monde : La Grande Encyclopédie d'aujourd'hui, tome VI, Paris, Éditions Marshall Cavendish et Éditions Auzou, 1999, p. 1749-1753.

Personnages historiques

p. 17 - Lamennais, Lacordaire, Chateaubriand, François Coppée, Victor Hugo, Baudelaire, Renan, Gustave Flaubert. (*Madame Bovary* et *Salammbô*)

p. 25 - Charles Chiniquy - orateur, prêtre de l'Église catholique devenu ministre protestant.

ROUX, Martine, «Charles Chiniquy, prêtre... de tous les scandales», *La Presse*, lundi 25 octobre 1999, p. A20.

p. 99 - Wolfe, Lord Simcoe, Jacques Cartier, Champlain (énumération de personnages historiques, chacun placé dans un contexte qui lui est communément associé).

CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario français, historique*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 13-14, 38 et 80.

CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario et son peuple*, ministère de l'Éducation, ministère des Collèges et Universités, 1980, p. 11 et 22.

p. 108 - Benoît XV - Pape de l'époque.

«Parmi les joies causées aux Franco-Ontariens par ceux qui les comprenaient et les soutenaient, nulle sans doute ne fut plus réconfortante que celle qui leur vint de Benoît XV». PLANTE, Albert, *Les écoles bilingues d'Ontario*, Sudbury, Collège du Sacré-Coeur, La Société Historique du Nouvel-Ontario, document historique n° 28, 1954, p. 16.

p. 111 - Guillaume d'Orange - fondateur du mouvement orangiste.

B. Histoire de l'Ontario

Événements historiques

p. 30 - Grand feu de 1911 dans le Nouvel-Ontario. (Aussi aux pages 108, 212, 262.)

«Le désastre s'abattit sur Porcupine en 1911, lorsqu'un feu de forêt ravagea la ville et tua 73 personnes». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 153. «Porcupine, 800 milles carrés brûlés, 73 morts». *Ibid.*, p. 83.

p. 36-37 - Circonstances et conséquences de la construction du Temiskaming and Northern Ontario Railway. (Autre allusion à la page 137.)

SURTEES, Robert J., *The Northern Connection*, North York, Captus Press Inc., 1992, 332 p.

GRIMARD, J., VALLIÈRES, G., *Explorations et enracinements français en Ontario, 1610-1978*, Esquisse historique et ressources documentaires, ministère de l'Éducation, 1981, p. 130.

Un Vaste et Merveilleux Pays, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 57-58 et 97.

p. 42 - Taux horaire (3.50 \$ par jour) pour le travail minier.

«Mais de 1907 à 1915, ils [les salaires] demeurent stationnaires, variant de 2,50 \$ à 3,50 \$ par jour selon le genre de travail effectué». J. Grimard, G. Vallières, *Travailleurs et gens d'affaires canadiens-français*, Montréal, Éditions Études vivantes, 1986, p. 121.

p. 43 - Escale de Champlain au lac Témiskamingue.

CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario et son peuple*, ministère de l'Éducation, ministère des Collèges et Universités, 1980, p. 11 et 22.

p. 44 - Conséquence de la découverte des mines d'or de Porcupine et de Kirkland Lake, ainsi que des mines d'argent de Cobalt.

«[...] en 1903, on trouve de l'argent à Cobalt ; après 1909, c'est le tour de l'or, à Porcupine (Timmins), Kirkland Lake et Larder Lake. Ces découvertes ne manquent pas d'attirer les gens vers le nord, et c'est ainsi que débute la colonisation de la région du Bouclier canadien». CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario et son peuple*, ministère de l'Éducation, ministère des Collèges et Universités, 1980, p. 34.

p. 62 - Allusion à la découverte de l'Escalier d'or de la Dome par Harry Preston. (Deuxième allusion à la page 89).

«Benny Hollinger jalonna la mine Hollinger, J. S. Wilson la mine Dome et Sandy McIntyre la mine McIntyre». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 97.

«Harry Preston found what became the great Dome Mine». SURTEES, Robert J., *The Northern Connection*, North York, Captus Press Inc., 1992, p. 78.

p. 71 - Découverte de la mine de Porcupine.

«Au début de cette course à l'or, Alex Gillies et Benjamin Hollinger, [...], vinrent au Porcupine. [...] La veine, épaisse de trois pieds, en mesurait six de large sur une longueur de soixante.» VALLIÈRES, Gaetan, *L'Ontario français par les documents*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 142.

p. 73 - Récit des circonstances de la découverte de la Tough Oakes Mine à Kirkland Lake.

«Les frères Tough et Harry Oakes firent une autre découverte en 1912. [...] La facilité de l'exploitation explique la réussite extraordinaire de Harry Oakes. Prospecteur sans le sou, Oakes réussit grâce à sa ténacité à ouvrir une mine sur ses concessions, la Lake Shore, la plus grande des mines de Kirkland Lake». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 98.

p. 88-90 - Assèchement du lac Frederick House.

«Father Paradis [...] made a more ambitious attempt to improve navigation by lowering the level of Frederick House Lake. Unfortunately he used too much dynamite and turned the lake into almost a mud patch in the summer of 1910». SURTEES, Robert J., *The Northern Connection*, North York, Captus Press Inc., 1992, p. 83.

p. 94-96 - Règlement XVII.

BRODEUR, René, CHOQUETTE, Robert, *Villages et visages de l'Ontario français*, l'Office de la télécommunication éducative de l'Ontario en collaboration avec les Éditions Fides, Montréal, 1979, p. 20.

LALONDE, André, *Le Règlement XVII et ses répercussions sur le Nouvel-Ontario*, Sudbury, la Société historique du Nouvel-Ontario, 1965, 71 p.

SIMON, Victor, *Le Règlement XVII : sa mise en vigueur à travers l'Ontario, 1912-1927*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, Université de Sudbury, 1983, 58 p.

p. 108 - Révillon Frères, compagnie de traite de fourrure de l'Ontario-Nord.

«Victor Révillon, un Parisien, hérita en 1835 d'un commerce de fourrures. Ayant fondé Révillon Frères, il acquit en 1839 une entreprise fondée en 1723. [...] Les comptoirs de la C^{ie} de la Baie d'Hudson et de Révillon se trouvaient souvent ensemble dans les petites localités». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 43.

p. 153 - Mention du Women's Institute. (Aussi à la page 281)

«Les *Women's Institutes*, l'une des premières organisations au Canada à s'intéresser au sort de la femme rurale, contribuèrent à rompre l'isolement chez les pionnières. Ils eurent beaucoup de succès dans le nord de l'Ontario». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 174.

p. 153 - Lois établies par le premier ministre de l'Ontario, J. P. Whitney : allocation aux épouses abandonnées, et loi sur le travail des enfants. (Voir notes manuscrites de Brodeur).

Fascicule rassemblant les projets de loi adoptés par le gouvernement Whitney, collections spéciales de la bibliothèque Morisset de l'Université d'Ottawa.

p. 154 - Projet de loi de Whitney pour payer une compensation à ceux qui sont victimes d'accidents au travail.

Fascicule rassemblant les projets de loi adoptés par le gouvernement Whitney, collections spéciales de la bibliothèque Morisset de l'Université d'Ottawa.

p. 232 - Relations Ontario-Québec avec les États-Unis dans l'industrie du bois et du papier. Underwood Tariff.

«Bouleversement dans le tarif américain», *Le Devoir*, Montréal, lundi 7 avril 1913, p. 9.

«Underwood was able to enact the tariff legislation that bears his name. The bill, passed in 1913, sought to promote international trade by lowering import duties (and, to make up for the expected loss of revenue, levied the first federal income tax)». *The New Encyclopaedia Britannica*, volume 12, Encyclopaedia Britannica Inc., États-Unis, p. 127.

p. 257 - Allusion à La Dome, la McIntyre, la Hollinger, toutes des mines d'or.

«Benny Hollinger jalonna la mine Hollinger, J. S. Wilson la mine Dome et Sandy McIntyre la mine McIntyre». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 97.

p. 260-279 - Le 29 juillet 1916, date fatidique où eut lieu le feu terrible dans le Nouvel-Ontario. Conséquences géographiques, politiques et économiques du désastre aux pages 278-279.

GRIMARD, J., VALLIÈRES, G., *Explorations et enracinements français en Ontario, 1610-1978*, Esquisse historique et ressources documentaires, ministère de l'Éducation, 1981, p. 143.

«1916; Matheson, 1000 milles carrés brûlés, 233 morts». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 83.

«Un sinistre dans Ontario», *Le Devoir*, Montréal, lundi 31 juillet 1916, p. 5.

Personnages historiques

p. 44 - Mention des noms de Noé et Henri Timmins, Fred LaRose, les frères McMartin, Charlie Farr, tous des colons et des prospecteurs.

«Le cas des frères Timmins, Noé et Henri, est typique. Marchands à Mattawa, ils avaient judicieusement financé l'exploitation du gisement découvert par Fred LaRose à Cobalt. Avec leurs bénéfices, ils purent ouvrir la mine Hollinger à Porcupine». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 97.

«Haileybury emprunte son nom à l'école anglaise très sélecte qu'avait fréquentée le fondateur de la ville, Charles C. Farr». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 155.

«Mais quand les travaux de la mine furent assez avancés, Noé et Henri Timmins réussirent à s'associer David Dunlap, John et Duncan McMartin pour former la *Canadian Mining and Finance Company* qui n'était qu'un développement du Syndicat Timmins-McMartin». VALLIÈRES, Gaetan, *L'Ontario français par les documents*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 143.

p. 55 - Benny Hollinger et Alec Gillies - Allusion à leur découverte d'une mine d'or dont les circonstances ne seront expliquées que beaucoup plus tard, à la page 71.

«Au début de cette course à l'or, Alex Gillies et Benjamin Hollinger, [...], vinrent au Porcupine. [...] La veine, épaisse de trois pieds, en mesurait six de large sur une longueur de soixante.» VALLIÈRES, Gaetan, *L'Ontario français par les documents*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 142.

«Alex Gillies and Benny Hollinger hit the vein that Daigle had so narrowly missed». SURTEES, Robert J., *The Northern Connection*, North York, Captus Press Inc., 1992, p. 78.

p. 62 - Mention du nom de Harry Oakes. (Dans ce passage, Harry Oakes semble être un personnage fictif. Le lecteur ne connaîtra l'histoire réelle de cet homme qu'à la page 73).

«En 1911, l'Américain Harry Oakes et l'Anglais Bill Wright découvrent de l'or à Kirkland Lake, gisement qui devient l'un des plus importants du monde». CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario français, historique*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 127.

Tome 2 - Entre l'aube et le jour

A. Histoire nationale et mondiale

Événements historiques

p. 13 - Crise économique ou la Grande Dépression. (Aussi aux pages 37, 67, 93, 104, 114, 183, 201, 224).

Un Vaste et Merveilleux Pays, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 122 et 136.

VALLIÈRES, Gaetan, *L'Ontario français par les documents*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 197-198.

p. 20 - Guerre 14-18 - Adoption du Military Service Act en août 1917. Allusion à la guerre et à ses conséquences aux pages 61, 94, 105, 200, et 206.

La date de l'adoption du Military Service Act, mentionnée par Brodeur dans son oeuvre, ne correspond pas à la date inscrite dans le discours officiel.

«By that time voluntary enlistments, though massive, had nevertheless proved to be inadequate to meet Britain's needs, so in January 1916, by the Military Service Act, voluntary service was replaced by conscription». *The New Encyclopaedia Britannica*, volume 29, Encyclopaedia Britannica Inc., États-Unis, p. 973.

p. 54-55 - Congrès eucharistique de 1910.

BOURASSA, Henri, *Discours prononcé à la séance de clôture du XXI^e Congrès Eucharistique, à Montréal, le 10 septembre, 1910, par M. Henri Bourassa.*

BOURNE, Monseigneur, archevêque de Westminster, *Discours prononcé à la séance de clôture du XXI^e Congrès Eucharistique, à Montréal, le 10 septembre, 1910, par Mgr. Bourne.*

p. 140 - Oblats, ordre religieux.

«Parmi les congrégations d'hommes venues du Québec qui marquèrent l'Ontario français, signalons surtout les Frères des écoles chrétiennes et les Pères oblats de Marie-Immaculée». JAENEN, Cornelius J., *Les Franco-Ontariens*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 244.

Personnages historiques

p. 54 - L'archevêque de Westminster, monseigneur Bourne, prononça un discours au Congrès eucharistique de 1910.

BOURNE, Monseigneur, archevêque de Westminster, *Discours prononcé à la séance de clôture du XXI^e Congrès Eucharistique, à Montréal, le 10 septembre, 1910, par Mgr. Bourne.*

p. 55 - Henri Bourassa prononça également un discours au Congrès eucharistique de 1910. Allusion à Bourassa à la page 200.

BOURASSA, Henri, *Discours prononcé à la séance de clôture du XXI^e Congrès Eucharistique, à Montréal, le 10 septembre, 1910, par M. Henri Bourassa.*

p. 107 - Reine Victoria.

La reine Victoria régna de 1837 à 1901.

p. 132 - En 1916, Laurier est au pouvoir (parti libéral).

Ici, Brodeur n'est pas demeurée fidèle à la temporalité réelle. Sir Wilfrid Laurier a maintenu le Parti libéral au pouvoir de 1896 à 1911, ayant été défait cette année-là par le conservateur Robert Laird Borden, au pouvoir de 1911 à 1920. *The New Encyclopaedia Britannica*, volume 2, Encyclopaedia Britannica Inc., États-Unis, 1990, p. 785.

p. 198 - Elizabeth Barrett Browning, poète ayant vécu de 1806 à 1861. Brodeur a reproduit quelques-uns de ses vers dans son récit.

p. 225 - Régiment Carignan-Salières, capitaine Jean-Baptiste Le Gardeur, seigneur de Repentigny.

«Arrivé en 1665 afin de pacifier les Iroquois, le Carignan-Salières fut le seul régiment complet à être envoyé en Nouvelle-France». CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario français, historique*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 32.

B. Histoire de l'Ontario

Événements historiques

- p. 13 - Allusion au feu de 1916. (Aussi aux pages 15, 19, 20, 28, 37, 45, 70, 74, 80, 131, 142, 183, 209, 232, et 233) Le feu de 1916 semble devenu un point d'ancrage, un élément déclencheur, un point de repère temporel auquel on se réfère constamment.

GRIMARD, J., VALLIÈRES, G., *Explorations et enracinements français en Ontario, 1610-1978*, Esquisse historique et ressources documentaires, ministère de l'Éducation, 1981, p. 143.

«1916; Matheson, 1000 milles carrés brûlés, 233 morts». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 83.

«Un sinistre dans Ontario», *Le Devoir*, Montréal, lundi 31 juillet 1916, p. 5.

p. 13 - Crise économique - «Au moins, en Ontario, le premier ministre Ferguson avait tenu l'engagement qu'il avait pris de donner du travail en améliorant les routes.»

«C'est encore au profit du développement économique général que le gouvernement investit des sommes importantes dans la construction d'un réseau routier». J. Grimard, G. Vallières, *Travailleurs et gens d'affaires canadiens-français*, Montréal, Éditions Études vivantes, 1986, p. 71.

p. 15 - Baptême du village de Nushka du nom de Val-Gagné en l'honneur de leur curé, mort avec soixante-trois de ses ouailles dans le feu de 1916.

«À Nushka, une colonie canadienne-française, dix milles au nord de Matheson, [...] plus de cinquante résidents cherchèrent refuge dans une fissure de rocher près de la colonie. Ils furent suffoqués par l'épaisse fumée et plus tard on retrouva leurs cadavres». «Le bilan d'un désastre», *Le Devoir*, mardi 1^{er} août 1916, p. 3.

p. 29 - Règlement XVII - L'enseignement du français dans les écoles est interdit. Autres rappels du règlement aux pages 55, 56.

René Brodeur, Robert Choquette, *Villages et visages de l'Ontario français*, l'Office de la télécommunication éducative de l'Ontario en collaboration avec les Éditions Fides, Montréal, 1979, p. 20.

LALONDE, André, *Le Règlement XVII et ses répercussions sur le Nouvel-Ontario*, Sudbury, la Société historique du Nouvel-Ontario, 1965, 71 p.

SIMON, Victor, *Le Règlement XVII : sa mise en vigueur à travers l'Ontario, 1912-1927*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, Université de Sudbury, 1983, 58 p.

p. 30 - Au début des années 20, migration massive des familles canadiennes-françaises vers l'Ontario-Nord.

VALLIÈRES, Gaetan, *L'Ontario français par les documents*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 198.

p. 56 - Aurélien Bélanger prononça un discours au Parlement, où il a démolit «les supposés fondements constitutionnels du Règlement XVII».

«M. Aurélien Bélanger, député libéral de Russell, a déclenché le débat sur la question scolaire d'Ontario en présentant hier après-midi, à la législature provinciale, sa résolution [...]». «Toronto retentit d'un vigoureux plaidoyer sur l'enseignement du français dans les écoles», *Le Devoir*, Montréal, samedi 4 avril 1925, p. 1.

p. 56 - Howard Ferguson était le premier ministre de l'Ontario à cette époque. Ce dernier y prononça d'ailleurs la phrase suivante : «The Government is not wedded to Regulation XVII».

«Ferguson must have been convinced. During the 1925 session of the legislature, he told the members he was not 'wedded to Regulation 17' [...]». OLIVER, Peter, *G. Howard Ferguson : Ontario Tory*, Toronto, University of Toronto Press, 1977, p. 252.

p. 61 - *Toronto Globe*, journal réel.

«En septembre 1882, le *Toronto Globe* [...]». CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario français, historique*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 170.

p. 65 - Gouvernement conservateur de Ontario au pouvoir depuis 1923, jusqu'en juin 1934. (p. 121)

G. Howard Ferguson, chef du Parti conservateur de l'Ontario, fut au pouvoir de 1923 à 1930. Son successeur, G. S. Henry, maintint le Parti au pouvoir jusqu'en 1934, date où il fut défait par Mitchell Hepburn, chef du Parti libéral. VALLIÈRES, Gaetan, *L'Ontario français par les documents*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 301.

p. 74 - Aide accordé par le gouvernement - Crédit agricole.

«Pour remédier au chômage, les gouvernements s'empresent de proposer des programmes de colonisation agricole, tels que le plan fédéral-provincial Gordon (1932) et le plan québécois Vautrin (1934)». VALLIÈRES, Gaetan, *L'Ontario français par les documents*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 198.

p. 93 - Conséquences de la Crise économique en Ontario (1932) - Exode des citadins vers la campagne - Ressources gouvernementales (p. 102)

«En 1932, elle [l'Ontario] participe avec le gouvernement fédéral et les pouvoirs municipaux au plan Gordon, qui prévoit l'établissement de chômeurs urbains sur des terres agricoles». J. Grimard, G. Vallières, *Travailleurs et gens d'affaires canadiens-français*, Montréal, Éditions Études vivantes, 1986, p. 71 et p. 77 à 79.

p. 94 - *La Voix Nationale* - journal mensuel (et non hebdomadaire, comme l'affirme l'auteur) des missionnaires-colonisateurs du Canada.

Ce journal se trouve sur microforme à la médiathèque de la bibliothèque Morisset de l'Université d'Ottawa.

p. 108 - Allusion au «terrible hiver de 1935», sans plus. Le lecteur n'en aura l'explication qu'aux pages 121-122.

«La vague de froid de l'ouest a gagné Ontario, Québec et les provinces maritimes. [...] À Iroquois Falls, endroit le plus froid du Canada hier, le mercure marquait ce matin à huit heures 42 degrés sous zéro, et durant la nuit 52 sous zéro». «La tempête sur la côte du Pacifique», *Le Devoir*, Montréal, jeudi 24 janvier 1935, p. 1.

p. 121 - Conséquences des réformes de Mitchell Hepburn dans l'industrie forestière. «La loi qui exigeait que le bois brut fut usiné au Canada avant d'être exporté aux États-Unis avait été révoquée.»

«Mitch and Heenan moved quickly in September. [...] they renewed the suspension of the 'manufacturing condition' for pulpwood to allow export from crown lands, and reduced the export fee from 25 to 15 cents a cord on the condition that the wood was not headed for American newsprint mills». John Saywell, *The Life of Mitchell F. Hepburn*, Toronto, University of Toronto Press (for The Ontario Historical Studies Series), 1991, p. 187.

p. 121 - Mitchell Hepburn défait les Conservateurs (gouvernement de l'Ontario) en juin 1934.

Mitchell Hepburn fut premier ministre de l'Ontario de 1934 à 1942. VALLIÈRES, Gaetan, *L'Ontario français par les documents*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 301.

p. 186 - Journal *Le Droit*, quotidien fondé en 1913, et toujours publié.

FRANCOEUR, André, SAVOIE, Robert, *L'Ontario de 1867 à nos jours*, Montréal, Guérin, 1988, p. 74.

Personnages historiques

p. 60 - Sir John A. Macdonald, premier ministre canadien.

Sir John A. Macdonald fut premier ministre canadien de 1867 à 1873, et de 1878 à 1891. *The New Encyclopaedia Britannica*, volume 2, Encyclopaedia Britannica Inc., États-Unis, 1990, p. 785.

p. 61 - R. B. Bennett, premier ministre du Canada de 1930 à 1935.

The New Encyclopaedia Britannica, volume 2, Encyclopaedia Britannica Inc., États-Unis, 1990, p. 785.

p. 61 - Howard Ferguson fut nommé haut-commissaire à Londres. Confirmation de la nomination à la page 65.

«In a 21 November interview aboard ship he told reporters that he had been offered the position of High Commissioner and was considering acceptance». OLIVER, Peter, *G. Howard Ferguson : Ontario Tory*, Toronto, University of Toronto Press, 1977, p. 377.

p. 62 - George Lee - Président-directeur général du Temiskaming & Northern Ontario Railway.

«During that time, Drury came to rely heavily on the opinion of the T&NO people, especially George Lee, who succeeded Englehart as chairman». SURTEES, Robert J., *The Northern Connection*, North York, Captus Press Inc., 1992, p. 151.

p. 65 - George S. Henry, successeur d'Howard Ferguson, Parti conservateur.

«One of Ferguson's last acts before relinquishing the Premier's chair was to recommend to the Lieutenant-Governor that his successor be his old friend and companion, George S. Henry». OLIVER, Peter, *G. Howard Ferguson : Ontario Tory*, Toronto, University of Toronto Press, 1977, p. 381.

Tome 3 - Les routes incertaines

A. Histoire nationale et mondiale

Événements historiques

p. 9- Déluge du 19 août 1938 à Montréal. (Voir notes manuscrites de Brodeur).
Allusion au régiment Carignan-Salières. (Voir le tome 2).

«Les orages désastreux d'hier, à Montréal», *Le Devoir*, Montréal, vendredi 19 août 1938, p. 10.

p. 14 - Rumeurs de guerre: - Brève explication des nouvelles récentes au sujet de la guerre. Croisade à Sainte-Agathe contre les Juifs. (Voir notes manuscrites de l'auteure).

«The drive against the Jews in the Northern summer resorts has been intensified ...». «Jews forced from resort by campaign», *The Globe and Mail*, Toronto, volume XCVI, numéro 27, vendredi 4 août 1939, p. 1.

p. 15 - «Le 25 août 1939, les lumières s'éteignirent à Londres et à Paris.» Début de la guerre 39-45. «Les troupes nazies coupèrent les ponts sur le Rhin et Mussolini mobilisa un demi-million de jeunes gens.» Suite du suivi sur l'évolution de la guerre à la page 16.

«German Bomber Shot Down by Polish Guns ; Nazis Cut Communications, Ready to Strike ; French Troops Sever pontoons Along Rhine», *The Globe and Mail*, volume XCVI, numéro 27, Toronto, 26 août 1939, p. 1.

«500,000 more are called up by Mussolini», *The Globe and Mail*, volume XCVI, numéro 27, Toronto, 26 août 1939, p. 1.

p. 26 - Bronislaw Huberman, grand violoniste belge, donna un concert le 2 février 1941 au *His Majesty's Theatre* à Montréal. (Voir notes manuscrites de Brodeur).

Frédéric Pelletier, «Le violoniste Bronislas Huberman», *Le Devoir*, Montréal, mardi 4 février 1941, p. 4.

p. 37 - Allusion à la guerre - Enrôlement, mouvement et attaque des régiments, censure. (Allusions aussi aux pages 38, 39, 60 (bataille d'Angleterre), 73, 75, 76 (raid de Dieppe - 19 août 1942), 77, 79 (invasion de la Normandie - 1944), 80, 81 (fin de la guerre - 8 mai 1944), 83, 85-89 (Incursion dans l'avenir de Germain - pèlerinage à Dieppe - et récit de Guy Nolet du raid de Dieppe), 91 (Hiroshima), 108, 119, 137, et 168)

Notre monde : La Grande Encyclopédie d'aujourd'hui, tome VI, Paris, Éditions Marshall Cavendish et Éditions Auzou, 1999.

ABAUTRET, René, *Dieppe : le sacrifice des Canadiens*, Paris, Robert Laffont, 1969, p. 108-116.

FACON, Patrick, *La Bataille d'Angleterre (1940)*, Paris, Éditions ECONOMICA, 1992, 153 p.

HENRY, Jacques, *La Normandie en flammes*, Condé-sur-Noireau, Éditions Charles Corlet, 1984, 454 p.

ROBERTSON, Terence, *The Shame and the Glory : Dieppe*, Canada, McClelland and Stewart Limited, 1962, 432 p.

p. 83 - La Grande Dépression prend fin avec la guerre.

«Le sort veut qu'un fléau bien plus cruel encore, la Deuxième Guerre mondiale, vienne balayer la misère et le chômage de la Dépression». CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario et son peuple*, ministère de l'Éducation, ministère des Collèges et Universités, 1980, p. 42.

«À compter de 1937, la crise se résorbe lentement ; la guerre met fin au chômage». VALLIÈRES, Gaetan, *L'Ontario français par les documents*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 198.

p. 207 - Conférence internationale de Lagos à la fin avril 1969.

p. 219 - La Côte d'Ivoire, pays indépendant dont la capitale est Abidjan.

«Côte d'Ivoire was proclaimed an independent republic on Aug. 7, 1960». *The New Encyclopaedia Britannica*, volume 29, Encyclopaedia Britannica Inc., États-Unis, p. 871.

Personnages historiques

p. 25 - «Telle devait être Cléopâtre lorsqu'elle subjuguait Jules César.»
Comparaison fondée sur la relation entre deux personnages historiques.

p. 205 - Gandhi, Martin Luther King, personnages célèbres ayant lutté pour la paix entre les nations et les différentes ethnies.

LEVITT, Joseph, *Henri Bourassa - critique catholique*, Ottawa, La Société historique du Canada, brochure historique n° 29, 1977, p. 17.

B. Histoire de l'Ontario

Événements historiques

p. 83 - Rappel de l'incendie de 1916. (Aussi aux pages 207, 226).

p. 94 - *Globe and Mail*, journal de Toronto, diffusé maintenant à l'échelle nationale.

p. 98 - Persécutions des Canadiens-français - Orangistes, francs-maçons, Règlement XVII. (Voir le tome I.)

NEFONTAINE, Luc, *La franc-maçonnerie*, Paris, Éditions du Cerf, 1990, 126 p.

p. 99-101 - Ordre de Jacques-Cartier, rituels et objectifs. (Allusions aussi aux pages 111, 170, 173, 193, 195 et 196).

LALIBERTÉ, G.-Raymond, *Une société secrète : l'Ordre de Jacques-Cartier*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1983, 395 p. 62-64 et 155-156.

p. 145 - Les explorateurs et les chercheurs d'or sont partis de Mattawa.

«Desservi par le chemin de fer dès 1881, Mattawa devient une plaque tournante tant vers l'ouest où se dirige maintenant le Canadien Pacifique que vers le lac Témiscamingue». VALLIÈRES, Gaetan, *L'Ontario français par les documents*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 126.

«Mattawa sert de plaque tournante ouvrant au nord l'accès au Témiscamingue québécois et ontarien». GRIMARD, J., VALLIÈRES, G., *Explorations et enracinements français en Ontario, 1610-1978*, Esquisse historique et ressources documentaires, ministère de l'Éducation, 1981, p. 107.

p. 146 - «En 1903, Fred LaRose, qui travaillait comme forgeron à la construction du nouveau chemin de fer, leur avait offert [à Noé et à Jules Timmins] des actions dans la mine d'argent qu'il venait de découvrir à Cobalt. Par là ils avaient tenu la clef qui devait les conduire d'abord aux mines d'argent en surface de Cobalt, puis aux trésors cachés dans le sol de Porcupine, des mines d'or si riches qu'elles étaient toujours en opération quarante ans plus tard.»

Si on compare la citation précédente, tiré de la trilogie, à l'extrait qui suit, on se rend compte que Brodeur a substitué le nom de «Henri» pour celui de «Jules». «Le cas des frères Timmins, Noé et Henri, est typique. Marchands à Mattawa, ils avaient judicieusement financé l'exploitation du gisement découvert par Fred LaRose à Cobalt. Avec leurs bénéfices, ils purent ouvrir la mine Hollinger à Porcupine». *Un Vaste et Merveilleux Pays*, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, p. 97.

p. 147 - Arrivée de Champlain au lac Nipissing.

«[...] nous passames par plusieurs lacs, où les sauvages portent leurs canaux jusques à ce que nous entrasmes dans le lac des Nipisierinij». DESCHAMPS, Hubert, *Les voyages de Samuel de Champlain*, Paris, Presses universitaires de France, 1951, p. 187.

p. 148 - «Cobalt, site de la première mine découverte lors de la construction du chemin de fer, mine qui avait déclenché une ruée de prospecteurs vers la région».

«[...] en 1903, on trouve de l'argent à Cobalt ; après 1909, c'est le tour de l'or, à Porcupine (Timmins), Kirkland Lake et Larder Lake. Ces découvertes ne manquent pas d'attirer les gens vers le nord, et c'est ainsi que débute la colonisation de la région du Bouclier canadien».
CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario et son peuple*, ministère de l'Éducation, ministère des Collèges et Universités, 1980, p. 34.

p. 171 - À l'époque, les soins prodigués dans les hôpitaux ne sont pas gratuits.

«[...] les hôpitaux ont augmenté leurs taux». FRANCOEUR, André, SAVOIE, Robert, *L'Ontario de 1867 à nos jours*, Montréal, Guérin, 1988, p. 199.

p. 182 - Allusion au Canadien Pacifique, compagnie de chemin de fer.

p. 195 - Les Canadiens français ont repris le contrôle de leurs écoles.

«Voilà le régime [scolaire] que les Franco-Ontariens, par plusieurs années de lutte, ont conquis et qu'ils n'ont cessé de perfectionner». FRANCOEUR, André, SAVOIE, Robert, *L'Ontario de 1867 à nos jours*, Montréal, Guérin, 1988, p. 267.

p. 196 - Le Concours provincial de français

SYLVESTRE, Paul-François, *Le Concours de français*, Sudbury, Prise de Parole, 1987, 155 p.

Personnages historiques

p. 146 - Étienne Brûlé, premier Blanc à contempler le lac Nipissing.

CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario et son peuple*, ministère de l'Éducation, ministère des Collèges et Universités, 1980, p. 11.

CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario français, historique*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, p. 14.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus des titres étudiés

BRODEUR, Hélène, *La Quête d'Alexandre. Chroniques du Nouvel-Ontario*, 2^e édition, Sudbury, Prise de Parole, 1985, 283 p. [Première édition, Montréal, Quinze, 1981, 285 p.]

BRODEUR, Hélène, *Entre l'aube et le jour. Chroniques du Nouvel-Ontario, tome II*, 2^e édition, Sudbury, Prise de Parole, 1986, 233 p. [Première édition, Montréal, Quinze, 1981, 285 p.]

BRODEUR, Hélène, *Les routes incertaines. Chroniques du Nouvel-Ontario, tome III*, Sudbury, Prise de Parole, 1986, 235 p.

Autres titres de l'auteure

BRODEUR, Hélène, *Alexandre. A Saga of Northern Ontario*, Winnipeg, Watson & Dwyer, 1983, 254 p. [Traduction du roman *La Quête d'Alexandre. Chroniques du Nouvel-Ontario*, faite par l'auteure elle-même.]

BRODEUR, Hélène, *Rose-Delima. A Saga of Northern Ontario II*, Winnipeg, Watson & Dwyer, 1987, 210 p. [Traduction du roman *Entre l'aube et le jour. Chroniques du Nouvel-Ontario, tome II*, faite par l'auteure elle-même.]

BRODEUR, Hélène, *The Honourable Donald. A Saga of Northern Ontario III*, Winnipeg, Watson & Dwyer, 1990, 247 p. [Traduction du roman *Les routes incertaines. Chroniques du Nouvel-Ontario, tome III*, faite par l'auteure elle-même.]

BRODEUR, Hélène, *L'Ermitage*, Sudbury, Prise de Parole, 1996, 246 p.

Thèses portant sur l'oeuvre d'Hélène Brodeur

BARBIER-TAINTURIER, Marie-Hélène, «Chroniques du Nouvel-Ontario. Hélène Brodeur. Le Roman régionaliste en question. Autour d'une étude du personnage d'Alexandre.», Université de Bourgogne, 1987.

TRUDEL, Danielle, «Vers une nouvelle théorie de la littérature régionale » [Alice Munro : *Lives of girls and women* ; Gabrielle Roy : *Rue Deschambault* ; Hélène Brodeur : *Entre l'aube et le jour* ; Guy Vanderheaghe : *Man descending.*], Université de Sherbrooke, 1985.

Études, documentation et articles sur la trilogie brodeurienne

[ANONYME], «Prix Champlain», *Lettres québécoises*, n° 29, printemps 1983, p. 13.

«Cinq finalistes se disputent le prix trillium», *Le Droit*, 26 février 1997, p. 41.

BENSON, Mark, «Une voix ontarienne» [compte rendu : *Chroniques du Nouvel-Ontario*, tome III], *Canadian Literature*, n° 115, Winter 1987, p. 251-253.

BRODEUR, Hélène, fonds d'archives versé en 1992 par la romancière au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

CANTIN, Adrien, «Les Francos ne lisent pas leurs auteurs», *Le Droit*, 22 octobre 1994, p. 21.

DENANCE, Michel, «La Francophonie dans tous ses états [*Entre l'aube et le jour*]», *Spirale*, n° 41, mars 1984, p. 15.

DESJARDINS, Normand, «*Chroniques du Nouvel Ontario*, tome II : *Entre l'aube et le jour*», *Nos Livres*, vol. 14, septembre 1983, p. 38.

DORAIS, Fernand, «*Entre l'aube et le jour*», *Liaison*, n° 30, printemps 1984, p. 49-50.

FOUCHEREAUX, Jean, «Dynamique du roman franco-ontarien : Hélène Brodeur et *Chroniques du Nouvel-Ontario*», *Bulletin 1988-1989. Société des Professeurs Français en Amérique*, 1989, p. 263-272.

- GAGNON, Réjean, «Entre l'aube et le jour», *Québec français*, n° 52, décembre 1983, p. 10.
- GENUIST, Paul, «L'Ermitage d'Hélène Brodeur», *Francophonie d'Amérique*, sous la direction de Jules Tessier, n° 7, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1997, 275 p.
- GRISÉ, Yolande, «La saga du Nouvel Ontario», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 3, hiver-printemps 1982, p. 17-23.
- GRISÉ, Yolande, «Hélène Brodeur : une romancière au service de notre histoire», *Liaison*, n° 42, printemps 1987, 1^{er} mars, p. 26-27.
- GRISÉ, Yolande, «La forêt dans le roman 'ontarois'», *Études Canadiennes/Canadian Studies*, 13^e année, n° 23, décembre 1987, p. 109-222. [*La Quête d'Alexandre*]
- GRISÉ, Yolande, «La thématique de la forêt dans deux romans ontarois», *Voix et images*, 14, n° 2, hiver 1989, p. 269-280. [H. Brodeur: *La Quête d'Alexandre*]
- GRISÉ, Yolande, «La littérature ontarioise se porte bien, merci!», *Le Droit*, 19 avril 1996, p. 19.
- GRISÉ, Yolande, «La littérature ontarioise au pied de la lettre. Depuis 20 ans, on l'étudie même à l'université», *Le Devoir*, 13 mai 1996, p. A7.
- HAMEL, Réginald, HARE, John, WYCZYNSKI, Paul, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Éditions Fides, 1989, 1364 p.
- HOTTE, Lucie et Lara MAINVILLE, «L'écriture de la mémoire», *Resources for Feminist Research*, vol. 25, n°s 1 et 2, printemps-été 1996, p. 5-8.
- LAGACÉ, Julie, «Une première ontarioise : Le Dictionnaire des citations littéraires de l'Ontario français», *Le Droit*, 1^{er} février 1997, p. A12.
- LEGRIS, Nadia, «Chroniques du Nouvel Ontario. La Quête d'Alexandre», *Nos livres*, vol. 13, n° 104, mars 1982.
- MARCOTTE, Gilles, [*Chroniques du Nouvel Ontario*, tome II : *Entre l'aube et le jour*], *L'Actualité*, vol. 8, n° 10, octobre 1983, p. 150-152.
- MARTEL, Réginald, «Chercher le frère pour trouver l'amour ; jadis en Nouvel-Ontario», *La Presse*, 29 août 1981, p. C2.

- MARTEL, Réginald, «L'Épopée des pauvres ; *Chroniques du Nouvel-Ontario*», *La Presse*, 20 août 1983, p. E2.
- McCUE, Sharon A., [compte rendu : *Alexandre : A Saga of Northern Ontario*, book one], *Canadian Materials*, vol. 16, n° 6, November 1988, p. 212.
- McCUE, Sharon A., [compte rendu : *Rose-Delima : A Saga of Northern Ontario*, book two], *Canadian Materials*, vol. 16, n° 6, November 1988, p. 212.
- McCUE, Sharon A., [compte rendu : *The Honourable Donald : A Saga of Northern Ontario*, book three], *Canadian Material*, vol. 18, n° 6, November 1990, p. 284.
- PARÉ, François, «Un endroit qui s'appelait Haileybury : le lieu pédagogique de l'identité [franco-ontarienne]», *Éducation et francophonie*, 21, n° 3 décembre 1993, p. 4-7.
- PELLETIER, Pierre, «Les auteurs francophones de l'Ontario sont lus ici et ailleurs [Lettre adressée à Adrien Cantin]», *Le Droit*, 5 novembre 1994, p. 24.
- PICHÉ, Micheline, «Alexandre et tous les autres», *Femmes d'action*, décembre 1986-janvier 1987, p. 33. [compte rendu : *Chroniques du Nouvel-Ontario* tome III.]
- PLANTE, Ronald, «Paradis du Temiscamingue ou l'Inukshuk brodeurien», *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 22, 1998, 160 p.
- POULIN, Andrée, «Le printemps se livre», *Le Droit*, 20 avril 1996, p. A8.
- POULIN, Gabrielle, «Ce feu qui couve... *Chroniques du Nouvel Ontario. La Quête d'Alexandre*, de Hélène Brodeur», *Lettres québécoises*, n° 24, hiver 1981-1982, p. 19-21.
- POULIN, Gabrielle, «L'Action par dévoilement. *Entre l'aube et le jour* de Hélène Brodeur», *Lettres québécoises*, n° 31, automne 1983, p. 18-20.
- SANDRIN, Nancy, «*Alexandre. A Saga of Northern Ontario, I*», *Quill & Quire*, vol. 49, n° 10, October 1983, p. 31.
- SYLVESTRE, Paul-François, *Répertoire des écrivains franco-ontariens*, Sudbury, Prise de Parole, 1987, 111 p.

Le roman historique

A. Livres

ALLARD, Yvon, *Paralittérature I*, Montréal, Centre de bibliographie de la Centrale des bibliothèques, gouvernement du Québec, ministère de l'Éducation, 1975, 322 p.

ALLARD, Yvon, *Le roman historique : guide de lecture*, Longueuil, Éditions du Préambule, 1987, 251 p.

BAKHTINE, Mikhail, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Éditions Gallimard, 1978, 488 p.

BARTHES, Roland, KAYSER, Wolfgang, BOOTH, Wayne C., HAMON, Philippe, *Poétique du récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, 180 p.

BERNARD, Claudie, *Le Passé recomposé : le roman historique français du dix-neuvième siècle*, Paris, Hachette, 1996, 320 p.

GENETTE, Gérard, *Figures I*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, 265 p.

GENETTE, Gérard, *Figures II*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, 293 p.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, 285 p.

LUKACS, Georges, *Le roman historique*, Paris, Payot, 1965, 407 p.

MAIGRON, Louis, *Le roman historique à l'époque romantique*, Paris, Librairie Hachette, 1898, 443 p.

NÉLOD, Gilles, *Panorama du roman historique*, Bruxelles, Éditions SODI, 1969, 497 p.

RICOEUR, Paul, *Histoire et vérité*, Paris, Éditions du Seuil, 1955, 333 p.

VIGNY, Alfred de, *Cinq-Mars*, préface de Jean Roudaut, Paris, Éditions Gallimard et Librairie Générale Française, 1970, 540 p.

VINDT, Gérard, GIRAUD, Nicole, *Les grands romans historiques*, Paris, Les Compacts Bordas, 1991.

«*Temps et récit*» de Paul Ricoeur en débat, dirigé par Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, Paris, Éditions du Cerf, 1990, 212 p.

B. Articles

DASPRE, André, «Le roman historique et l'histoire», *Revue d'histoire littéraire de la France*, 75^e année, n° 2-3, Paris, Librairie Armand Colin, mars-juin 1975, 511 p.

DUCHET, Claude, «L'illusion historique : l'enseignement des préfaces (1815-1832)», *Revue d'histoire littéraire de la France*, 75^e année, n° 2-3, Paris, Librairie Armand Colin, mars-juin 1975, 511 p.

MOLINO, Jean, «Qu'est-ce que le roman historique?», *Revue d'histoire littéraire de la France*, 75^e année, n° 2-3, Paris, Librairie Armand Colin, mars-juin 1975, 511 p.

RAVIS-FRANÇON, Suzanne, «Temps historique et temps romanesque dans «La Semaine sainte»», *Revue d'histoire littéraire de la France*, 75^e année, n° 2-3, Paris, Librairie Armand Colin, mars-juin 1975, 511 p.

SOULES, Claude, «Lecture suivie - Marguerite Yourcenar : «L'Oeuvre au Noir»», *L'École II*, n° 8, 1982-1983.

«Grandeurs et ambiguïtés du roman historique», série d'articles publiée dans la revue *Les Nouvelles littéraires*, n° 2680, 1979.

«Roman historique : coucou le revoilà!», série d'articles publiée dans la revue *Les Nouvelles littéraires*, 59^e année, n° 2785, 30 avril au 7 mai 1981.

L'histoire

A. Livres

ABAUTRET, René, *Dieppe : le sacrifice des Canadiens*, Paris, Robert Laffont, 1969, 249 p.

BERNARD, Roger, *De Québécois à Ontariens*, Ottawa, Éditions du Nordir, 1996, 179 p.

BRODEUR, René, CHOQUETTE, Robert, *Villages et visages de l'Ontario français*, l'Office de la télécommunication éducative de l'Ontario en collaboration avec les Éditions Fides, Montréal, 1979, 142 p.

CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario français, historique*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, 272 p.

CHOQUETTE, Robert, *L'Ontario et son peuple*, ministère de l'Éducation, ministère des Collèges et Universités, 1980, 48 p.

DESCHAMPS, Hubert, *Les voyages de Samuel de Champlain*, Paris, Presses universitaires de France, 1951, 364 p.

FACON, Patrick, *La Bataille d'Angleterre (1940)*, Paris, Éditions ECONOMICA, 1992, 153 p.

FRANCOEUR, André, SAVOIE, Robert, *L'Ontario de 1867 à nos jours*, Montréal, Guérin, 1988, 317 p.

GRIMARD, J., VALLIÈRES, G., *Explorations et enracinements français en Ontario, 1610-1978*, Esquisse historique et ressources documentaires, ministère de l'Éducation, 1981, 160 p.

GRIMARD, J., VALLIÈRES, G., *Travailleurs et gens d'affaires canadiens-français*, Montréal, Éditions Études vivantes, 1986, 231 p.

HENRY, Jacques, *La Normandie en flammes*, Condé-sur-Noireau, Éditions Charles Corlet, 1984, 454 p.

HUMPHRIES, Charles W., *'Honest Enough to Be Bold' : The Life and Times of Sir James Pliny Whitney*, Toronto, University of Toronto Press, 1985, 276 p.

- JAENEN, Cornelius J., *Les Franco-Ontariens*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 443 p.
- LALIBERTÉ, G.-Raymond, *Une société secrète : l'Ordre de Jacques-Cartier*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1983, 395 p.
- LALONDE, André, *Le Règlement XVII et ses répercussions sur le Nouvel-Ontario*, Sudbury, la Société historique du Nouvel-Ontario, 1965, 71 p.
- LEVITT, Joseph, *Henri Bourassa - critique catholique*, Ottawa, La Société historique du Canada, brochure historique n° 29, 1977, 24 p.
- MCKENTY, Neil, *Mitch Hepburn*, Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1967, 307 p.
- NEFONTAINE, Luc, *La franc-maçonnerie*, Paris, Éditions du Cerf, 1990, 126 p.
- OLIVER, Peter, *G. Howard Ferguson : Ontario Tory*, Toronto, University of Toronto Press, 1977, 501 p.
- PLANTE, Albert, *Les écoles bilingues d'Ontario*, Sudbury, Collège du Sacré-Coeur, La Société Historique du Nouvel-Ontario, document historique n° 28, 1954, 48 p.
- RAEBURN, Antonia, *The Militant Suffragettes*, London, Michael Joseph Ltd, 1973, 269 p.
- ROBERTSON, Terence, *The Shame and the Glory : Dieppe, Canada*, McClelland and Stewart Limited, 1962, 432 p.
- SAYWELL, John, *The Life of Mitchell F. Hepburn*, Toronto, University of Toronto Press (for The Ontario Historical Studies Series), 1991, 637 p.
- SIMON, Victor, *Le Règlement XVII : sa mise en vigueur à travers l'Ontario, 1912-1927*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, Université de Sudbury, 1983, 58 p.
- SURTEES, Robert J., *The Northern Connection*, North York, Captus Press Inc., 1992, 332 p.
- SYLVESTRE, Paul-François, *Le Concours de français*, Sudbury, Prise de Parole, 1987, 155 p.

VALLIÈRES, Gaetan, *L'Ontario français par les documents*, Montréal, Éditions Études Vivantes, 1980, 280 p.

VEYRON, Michel, *Larousse : dictionnaire canadien des noms propres*, Québec, Larousse Canada, 1989, 755 p.

WHITE, Randall, *Ontario 1610-1985 : a political and economic history*, Toronto, Dundurn Press, 1985, 352 p.

Un Vaste et Merveilleux Pays, dirigé par Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp, Sudbury, Université Laurentienne, Thunder Bay, Université Lakehead, 1985, 205 p.

The New Encyclopaedia Britannica, volumes 2, 13 et 29, Encyclopaedia Britannica Inc., États-Unis, 1990.

Cahiers Charlevoix 2 : Études franco-ontariennes, collectif, Sudbury, Société Charlevoix et Prise de Parole, 1997, 487 p.

Notre monde : La Grande Encyclopédie d'aujourd'hui, tomes II et VI, Paris, Éditions Marshall Cavendish et Éditions Auzou, 1999.

B. Articles

BOURASSA, Henri, *Discours prononcé à la séance de clôture du XXI^e Congrès Eucharistique, à Montréal, le 10 septembre, 1910, par M. Henri Bourassa.*

BOURNE, Monseigneur, archevêque de Westminster, *Discours prononcé à la séance de clôture du XXI^e Congrès Eucharistique, à Montréal, le 10 septembre, 1910, par Mgr. Bourne.*

PELLETIER, Frédéric, «Le violoniste Bronislas Huberman», *Le Devoir*, Montréal, mardi 4 février 1941, p. 4.

ROUX, Martine, «Charles Chiniquy, prêtre... de tous les scandales», *La Presse*, lundi 25 octobre 1999, p. A20.

«Bouleversement dans le tarif américain», *Le Devoir*, Montréal, lundi 7 avril 1913, p. 9.

- «Les méfaits des suffragettes», *Le Devoir*, Montréal, vendredi 16 mai 1913, p. 7.
- «Le bilan d'un désastre», *Le Devoir*, mardi 1^{er} août 1916, p. 3.
- «Toronto retentit d'un vigoureux plaidoyer sur l'enseignement du français dans les écoles», *Le Devoir*, Montréal, samedi 4 avril 1925, p. 1.
- «La tempête sur la côte du Pacifique», *Le Devoir*, Montréal, jeudi 24 janvier 1935, p. 1.
- «Les orages désastreux d'hier, à Montréal», *Le Devoir*, Montréal, vendredi 19 août 1938, p. 10.
- «Jews forced from resort by campaign», *The Globe and Mail*, Toronto, volume XCVI, numéro 27, vendredi 4 août 1939, p. 1.
- «German Bomber Shot Down by Polish Guns ; Nazis Cut Communications, Ready to Strike ; French Troops Sever pontoons Along Rhine», *The Globe and Mail*, volume XCVI, numéro 27, Toronto, 26 août 1939, p. 1.
- «500,000 more are called up by Mussolini», *The Globe and Mail*, volume XCVI, numéro 27, Toronto, 26 août 1939, p. 1.
- Fascicule rassemblant les projets de loi adoptés par le gouvernement Whitney, collections spéciales de la bibliothèque Morisset de l'Université d'Ottawa.